

# CAP-AUX-DIAMANTS

La revue d'histoire du Québec



Envoi de publication, N. de la convention 40069616, Port de retour garanti, C.P. 20, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8 N° 142 | ÉTÉ 2020 9,50 \$

## LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME DE LA NOUVELLE-FRANCE



Louis Nicolas, « La pesche des Sauvages »,  
*Codex canadensis*, p.15.

# revues culturelles québécoises

**ARTS VISUELS** CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE  
**CINÉMA** 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE** ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT  
LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - L'ACTION NATIONALE  
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES  
RELATIONS **HISTOIRE ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ  
HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE  
LÉTTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE**  
**ET MUSIQUE** CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM  
**THÉORIES ET ANALYSES** ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN  
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

SODEP.QC.CA

# LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME DE LA NOUVELLE-FRANCE

N° 142 - ÉTÉ 2020

3

**MOT DE PRÉSENTATION**

par Sylvain Lumbroso

4

**LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME  
EN IMAGES**

par Sylvain Lumbroso

9

**L'HOMME DERRIÈRE LE CODEX CANADENSIS :  
LOUIS NICOLAS (1634 - 1682)?**

par Germaine Warkentin

14

**THOMAS GILCREASE (1890-1962) :  
LE SINGULIER ACHETEUR  
DU CODEX CANADENSIS**

par Henri Goulet

19

**FRANÇOIS-MARC GAGNON À LA POURSUITE  
DU CODEX CANADENSIS**

par Laurier Lacroix

23

**AU-DELÀ DU CODEX CANADENSIS,  
UNE HISTOIRE NATURELLE À DÉVOILER**

par Daniel Fortin

28

**L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE DES JÉSUITES EN  
NOUVELLE-FRANCE AUX XVII<sup>E</sup>  
ET XVIII<sup>E</sup> SIÈCLES**

par Stéphan Martel

33

**UN AUTRE MANUSCRIT OUBLIÉ DE  
NOTRE HISTOIRE :  
LE JOURNAL DE JEAN-BAPTISTE MINET  
(1661-1694)**

par Martin Lavallée

**37 ANCÊTRES**

Les Blais

**39 DE PRÈS ET DE LOIN :  
PARCOURS HISTORIQUES**

Ivo de Sainte-Adèle

**41 PATRIMOINE**

La Maison Nivard-De Saint-Dizier au temps de John Crawford, haut lieu de chasse à courre

**43 MÉDAILLES**

La médaille du lieutenant-gouverneur Charles-Alphonse-Pantaléon Pelletier (1908-1911)

**44 L'ŒIL AMÉRICAIN**

Le peintre, le pianiste et la bédéiste

**46 PLACE AUX LIVRES****53 LIVRES REÇUS****54 AU MUSÉE NATIONAL DES  
BEAUX-ARTS DU QUÉBEC***L'Arrivée de Jacques Cartier à Stadaconé, en 1535***56 MÉDIAS DE L'HISTOIRE**

Le metteur en scène François Girard de retour à Québec

**58 NOUVELLES****60 JE ME SOUVIENS**Il y a 400 ans  
Hélène Boullé arrive à Québec**62 À VOTRE AGENDA**



Louis Nicolas, « *La pesche des Sauvages* », s.d., encre et aquarelle sur papier, 33,7 X 21,6 cm, *Codex canadensis*, p.15. Gilcrease Museum, Tulsa, Oklahoma. (Alamy Stock Photo)

Selon l'historien de l'art François-Marc Gagnon, ce dessin montre des Sioux du Dakota de l'Est à la pêche sur le lac Supérieur à bord de leur canot. Dans son carnet, Louis Nicolas représente des scènes de la vie quotidienne qu'il a lui-même observées. Ces dessins et quelques autres du même genre ne sont pas inspirés de modèles. À l'opposé, les portraits de chefs autochtones du *Codex canadensis* reprennent souvent la trame des gravures du père François Du Creux. Cette scène de pêche est donc particulièrement importante. La finesse du trait et l'aspect vivant de la scène démontrent le talent du père Louis Nicolas et l'esprit d'avant-garde dont il a su faire preuve. Ces qualités n'ont, en revanche, pas été suffisantes pour convaincre ses supérieurs jésuites de le publier de son vivant. Plus de 300 ans après, nous vous invitons à redécouvrir son travail à travers ce numéro de *Cap-aux-Diamants*.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions *Cap-aux-Diamants* inc. » et paraît quatre fois l'an.

**Conseil d'administration :** Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre.

**Directeur :** Yves Beauregard.

**Comité de rédaction :** Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

**Comité consultatif :** Marie-José des Rivières, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

**Révision des textes :** Alexandra Harvey.

**Publicité et promotion :** 418 656-5040.

**Secrétariat et comptabilité :** Josée Alain.

**Service des abonnements :** Josée Alain.

**Conseiller juridique :** Dave Tremblay.

**Collaboratrices et collaborateurs :** Yves Beauregard, Mario Béland, Johannie Cantin, François Droüin, Daniel Fortin, Henri Goulet, Pascal Huot, Yves Laberge, Laurier Lacroix, Martin Lavallée, Sylvain Lumbruso, Stéphan Martel, Serge Pallascio, Denis Racine, Jacques Saint-Pierre, Sylvie Tremblay, Alex Tremblay Lamarche, Germaine Warkentin, John Willis.

**Graphisme :** Michaud design.

**Impression :** Imprimerie HLN Inc.

*CAP-AUX-DIAMANTS* remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec et le Conseil des arts et des lettres du Québec pour leur soutien financier et matériel. Nous reconnaissons l'appui [financier] du gouvernement du Canada.

**Dépôt légal :** Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-39-4 (PDF) ISBN 978-2-924353-40-0 (IMPRIMÉ). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

**Date de parution :** juin 2020.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Érudit.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) [www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca).

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

**Correspondance :**

*CAP-AUX-DIAMANTS*  
C.P. 26, Haute-Ville,  
Québec (Québec) GIR 4M8

**Administration :** 418 656-5040

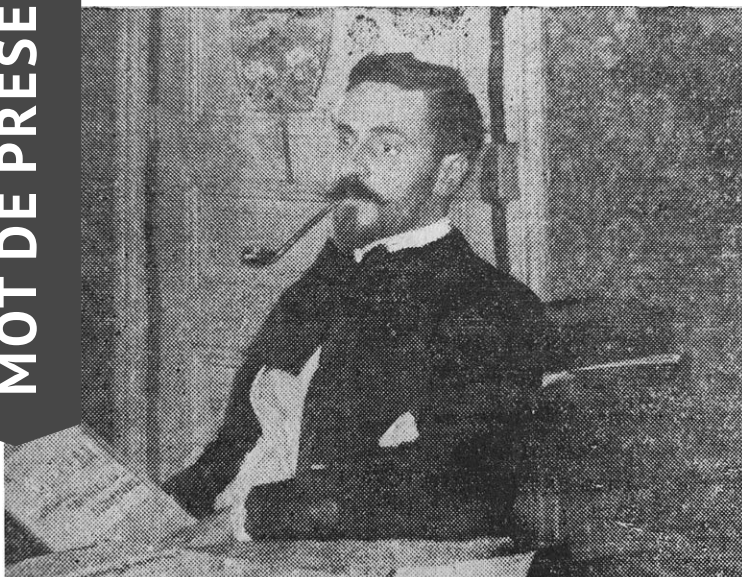
**Publicité :** 418 656-5040

**Courriel :** [revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca](mailto:revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca)

**Site Internet :** [www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)

**Distribution :** Messageries Dynamiques (Informations : 450 663-9000).

**Abonnements :** 1 an (35 \$), 1 an étudiant (25 \$), 2 ans (65 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (80 \$ US) États-Unis, 1 an (100 \$ CAN) étranger.



Le journaliste français Léo Leymarie a vécu au Québec au début du XX<sup>e</sup> siècle. Passionné par la Nouvelle-France, il a retrouvé des documents inédits avant de basculer dans le vol et la vente d'archives aux États-Unis. C'est en étudiant son histoire que j'ai découvert le *Codex canadensis*. (Archives de l'auteur).

## LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME DE LA NOUVELLE- FRANCE

C'est en cherchant des documents liés à la Nouvelle-France mystérieusement disparus aux États-Unis que je suis tombé sur le *Codex canadensis*. Je menais alors une enquête sur Léo Leymarie (1876-1945), un journaliste français qui a puisé – souvent illégalement – de beaux manuscrits des deux côtés de l'océan pour les revendre à de riches collectionneurs américains. Mon ami archiviste Victorin Chabot, de Bibliothèque et Archives Canada, a alors attiré mon attention sur ce carnet de dessins exceptionnel. « Tu devrais jeter un coup d'œil au *Codex canadensis*. Je n'ai jamais compris comment ce livre a pu se retrouver en Oklahoma! », m'a-t-il lancé dans le hall d'accueil de l'établissement à Ottawa. Trouvant ce nom enchanteur et son mystère riche de promesses, je l'ai noté consciencieusement dans mon carnet. J'étais alors loin de penser que plus de deux ans après, je serais en pleine conception d'un numéro de *Cap-aux-Diamants* sur la question.

Il faut dire que tout est hors norme dans ce dossier. Voilà un document, rempli de dizaines de croquis originaux, qui relaye la vision très humaine d'un jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle, marchant dans une nature différente de celle de son vieux continent, entouré d'hommes qui le fascinent

et qu'il ne comprend pas toujours. Les légendes qui accompagnent les dessins sont d'ailleurs autant d'énigmes à résoudre. Ce magnifique objet, longtemps absent de tous les catalogues, a refait surface au début des années 1930 à Paris, pour finir sa course dans la collection d'un magnat du pétrole à Tulsa en Oklahoma.

Autant de critères qui font du *Codex canadensis* un objet d'étude fascinant. Une quête dans laquelle m'ont assisté d'autres membres de la Société historique de Montréal, qui ont su poursuivre, avec moi, celle du grand historien de l'art François-Marc Gagnon. Nous profitons de cette édition de *Cap-aux-Diamants* pour rendre hommage à cet homme disparu, sans qui cette Joconde québécoise serait toujours inconnue sur sa terre d'origine.

**Sylvain Lumbroso**



Dessin du *Codex*

Louis Nicolas a représenté des Autochtones dans des scènes de la vie quotidienne. Il a utilisé pour cela ses souvenirs et des gravures disponibles dans les bibliothèques qu'il a fréquentées. Ici, la légende indique qu'il s'agit d'« un sauvage de la nation des onneithehaga. Il fume du tabac à l'honneur du soleil qu'il adore comme son génie particulier ». (Alamy Stock Photo).

L'auteur de ces 180 dessins exceptionnels datant du XVII<sup>e</sup> siècle n'avait pas imaginé qu'ils pourraient un jour être séparés du reste de son œuvre. C'est d'ailleurs à cause de cette anomalie que le nom de l'auteur de ce carnet de croquis, transcription de la vision d'un missionnaire français en Amérique, fut occulté. Les représentations sont fascinantes : on passe, d'une page à l'autre, d'un réalisme flagrant illustrant les mœurs des Autochtones, la faune et la flore, à une vision surnaturelle d'un monstre marin. Quand le document refait surface à Paris, plus de 200 ans après sa création, son propriétaire cherche à identifier l'homme dont la plume a tracé ces dessins uniques et ces deux cartes de l'Est américain. Le carnet est alors dans les mains de Maurice Chamonal, un des plus grands libraires anciens de Paris. Après avoir acquis le document sans révéler sa source, il le confie à un historien avec une idée en tête : il veut faire du manuscrit la pièce maîtresse d'une grande

## LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME EN IMAGES

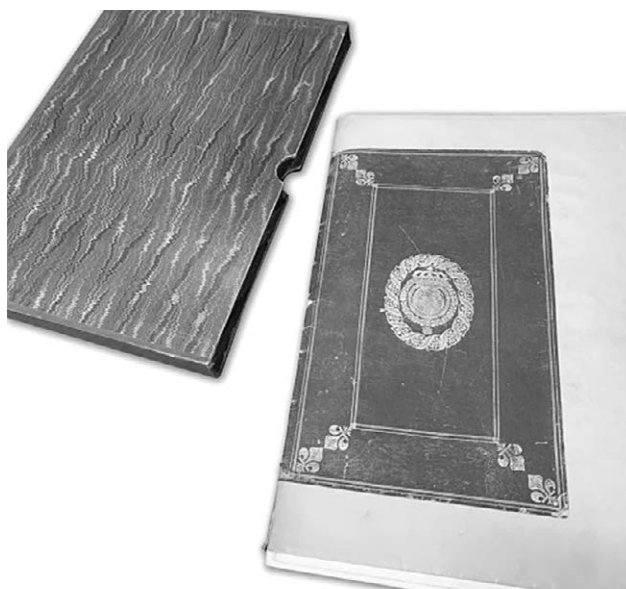
par Sylvain Lumbroso

**Le *Codex canadensis* est un livre qui n'aurait jamais dû exister.**

vente aux enchères. La crise financière de 1929 vient de frapper, et il est opportun pour lui de se séparer des bijoux de sa collection sur les premiers temps de l'Amérique. L'historien qu'il choisit pour authentifier le document est le baron Marc de Villiers, un auteur qui a publié des ouvrages sur la Louisiane française, membre de la Société des américanistes. Une carte dans les premières pages du carnet l'incite à chercher un cartographe qui a connu la Nouvelle-France. Il penche rapidement vers Charles Bécart de Granville et de Fonville, un natif de Québec, qui a signé une vue célèbre du port de cette ville vers 1699.

### LA REPRODUCTION DU CHEF-D'ŒUVRE

Bien conscient que le chef-d'œuvre risque de disparaître dans une collection privée, le libraire Maurice Chamonal investit pour le faire reproduire grâce à un procédé photomécanique très



Reproduction du *Codex*  
Rodolphe Chamonal est le petit-fils de Maurice Chamonal. Il tient la librairie de son grand-père à Paris dans le quartier Drouot. Il possède encore une reproduction de 1930 du *Codex canadiensis*. On la voit ici ouverte dans sa boutique. (Sylvain Lumbroso).

en vogue à l'époque : l'héliotypie. Les 110 exemplaires sont signés et numérotés et surtout, préfacés par le baron historien Marc de Villiers. Étrangement, il ne se satisfait pas du titre sur la tranche, *Les raretés des Indes*. Dans ce texte, qui marquera à jamais le destin de l'objet, l'auteur propose plutôt de baptiser l'album *Codex canadiensis*. Le mot latin « *codex* » désigne des pages manuscrites reliées sous forme de livre; « *canadiensis* » souligne le fait que ces dessins sont fondamentaux pour l'histoire du territoire. Pour lui, le manuscrit a été remboîté dans cette couverture de maroquin rouge. Le procédé de fabrication de l'ensemble ne lui semble pas cohérent avec la nature de l'ouvrage. Ainsi écrit-il : « Un manuscrit, qui contenait sans doute une explication plus détaillée des planches, se trouvait jadis soigneusement encastré dans un des plats de la belle reliure de cet album, mais le texte semble avoir disparu depuis longtemps... » Au-delà des humains représentés, les plantes, les animaux et les références historiques sont une matière première de grande qualité pour donner une vision plus claire de l'Amérique avant l'établissement des Français.

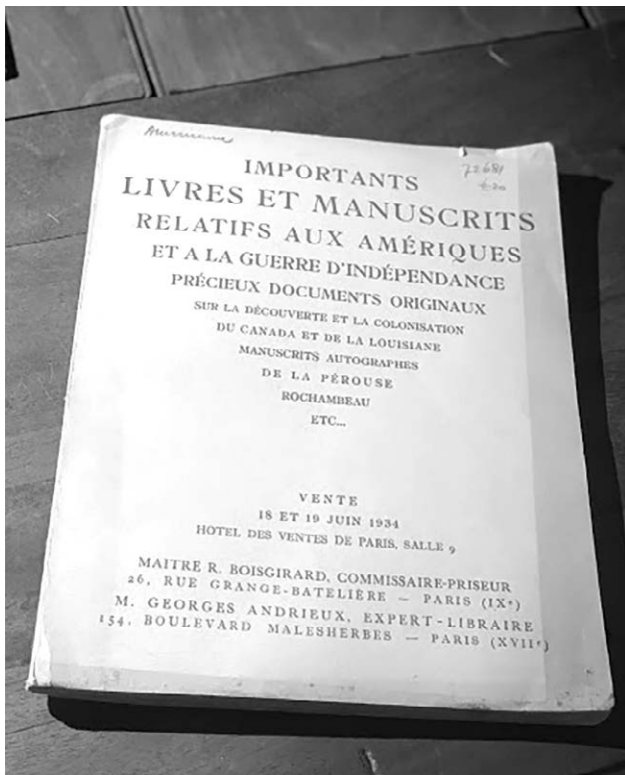
## LA VENTE DE 1934

En 1931, le livre reproduit est mis en valeur dans la galerie Mazarine de la Bibliothèque nationale à Paris au cours d'une exposition célébrant les

400 ans de la colonisation française. Le public est frappé par les dessins d'Iroquois très réalistes, où les hommes ont le corps entièrement tatoué. Charles de La Roncière, conservateur de l'institution, signe une interprétation erronée qui laisse penser que ces dessins ont été réalisés au moment de la grande paix de Montréal en 1701. Les journalistes sont dithyrambiques devant ces figures inédites, et cette publicité n'est pas pour déplaire à Maurice Chamonal, car la vente qu'il projetait va avoir lieu, en juin 1934, à l'hôtel Drouot à Paris. L'inventaire présente une foule de documents prestigieux pour les collectionneurs, comme des éditions rares des *Relations des jésuites* et des manuscrits de grande valeur. Deux d'entre eux bénéficient d'illustrations dans le catalogue de la vente : le journal de Jean-Baptiste Minet (voir l'article de Martin Lavallée) et le *Codex*. La transaction n'a pas lieu lors de la vente, mais plutôt en coulisses, car les catalogues annotés par des professionnels présents dans la salle ce jour-là n'ont pas relevé de prix en face de la pièce 328 dénommée *Raretez des Indes*. Charles de La Roncière lui assure une dernière apparition dans son livre *La découverte de la terre*, paru en 1938 aux éditions Larousse. Sous ces dessins reproduits, il mentionne la collection Valtat comme provenance. Cette légende peut faire référence à une section du musée Saint-Loup à Troyes en France, versé notamment dans l'archéologie et l'histoire naturelle. Un célèbre sculpteur de la ville s'appelait en effet Jules Édouard Valtat, et certaines de ses réalisations y sont présentées. Mais cette mystérieuse ligne peut aussi renvoyer au célèbre peintre fauve Louis Valtat, qui connaissait Maurice Chamonal personnellement. Toujours est-il qu'après la Seconde Guerre mondiale, le carnet de dessins se volatilise à nouveau, loin de Paris certainement. Rien d'étonnant, à la lecture de la notice du catalogue de vente de 1934, qui faisait du *Codex* « un des plus précieux documents dont puisse s'enorgueillir une collection française ou étrangère d'Americana ».

## LA REDÉCOUVERTE DU MANUSCRIT

Au Québec, Robert Hollier déplore cette disparition en 1963 dans la revue *Vie des arts*. Il signe un article au titre évocateur : « Où se trouve le *Codex canadiensis*? » Ce texte met en valeur le document en qualifiant les dessins de « reportages



Catalogue de vente

Le catalogue de la vente de 1934 est incontournable pour les passionnés de documents rares. Il concentre de nombreuses pièces uniques qui ont été vendues aux enchères à l'hôtel Drouot à Paris. Le *Codex canadensis* est la pièce 328. (Sylvain Lumbroso).

illustrés ». Il souligne notamment que la précision des traits permet de déduire des informations détaillées sur les objets amérindiens au XVII<sup>e</sup> siècle, comme la taille des calumets. Le chercheur entre en communication avec la fille de Charles de La Roncière, décédé en 1941, pour identifier le nouveau propriétaire du manuscrit. La descendante du conservateur ne peut apporter de réponse à l'interrogation de Robert Hollier. Elle lui inspire cependant cette question prémonitoire : « Dans quelle collection américaine, dans quelles salles obscures de musée, ou au fond de quelle armoire d'un magnat californien, se cache le monument le plus remarquable de l'ethnologie du Canada d'autrefois? » Au début des années 1960, un universitaire américain signe parallèlement un article dans la revue *Ethnohistory* pour souligner l'importance des dessins. « Le *Codex canadiensis* est la source la plus importante et aussi la plus négligée pour une ethnographie des Grands Lacs », regrette Bernard G. Hoffman. Dans cet article, l'auteur indique également que le manuscrit original a été enfin retrouvé et qu'il a traversé l'Atlantique. Il se trouve à Tulsa, en Oklahoma, car un riche Américain d'origine creek en a fait l'acquisition dans les dernières années (voir l'article d'Henri

Goulet). Les articles en anglais portant sur le sujet fleurissent aux États-Unis, où les scientifiques utilisent les riches informations contenues dans les légendes entourant les dessins. Toutefois, la barrière linguistique et la diffusion des recherches dans des cercles restreints d'experts laissent le Québec dans l'ignorance de la découverte.

## LA DÉCOUVERTE DU VÉRITABLE AUTEUR DU CODEX

Il faut attendre 1974, et la publication à Montréal de deux fac-similés de la version éditée par le libraire Maurice Chamonal pour voir les chercheurs québécois s'approprier le sujet. Et cela tombe bien, car de nouvelles informations sont alors disponibles pour retrouver le véritable auteur du *Codex*. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, des chercheurs canadiens ont commencé à fouiller les fonds français pour débusquer les documents permettant de retracer l'histoire du jeune pays. L'ancien journaliste Douglas Brymner, premier archiviste du Dominion, s'est lancé dans l'acquisition et la reproduction de ces documents à Paris. C'est lui qui, en 1874, met la main à la Bibliothèque nationale sur une *Grammaire algonquienne* du XVII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage décrit entièrement l'ojibwé, une langue algonquienne à travers sa syntaxe et ses conjugaisons. Une feuille ajoutée a posteriori indique que la rédaction a été assurée par un prêtre missionnaire du nom de Louis Nicolas de 1672 à 1674. Cette précision, certainement ajoutée par un bibliothécaire il y a plusieurs siècles, permet d'interpréter les initiales tracées par l'auteur lui-même sur la feuille suivante : PMLN. Cette série de lettres se retrouve sur une autre découverte réalisée à la Bibliothèque nationale. Il s'agit cette fois de *Histoire naturelle ou la fidelle recherche de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes Occidentales*. Les lettres ne sont plus dans le même ordre (MLNP), mais l'écriture est similaire et les sujets des deux documents, directement reliés. Les « Indes occidentales » désignent les colonies françaises d'Amérique et des Caraïbes. Louis Nicolas décrit, dans un manuscrit de 196 pages, les végétaux et les animaux aquatiques et terrestres qu'il a rencontrés au cours des onze années qu'il a passées en Nouvelle-France pour le compte des jésuites, très portés sur la science (voir l'article de Stéphan Martel). Ce catalogue des espèces renvoie tout naturellement au *Codex canadensis*.



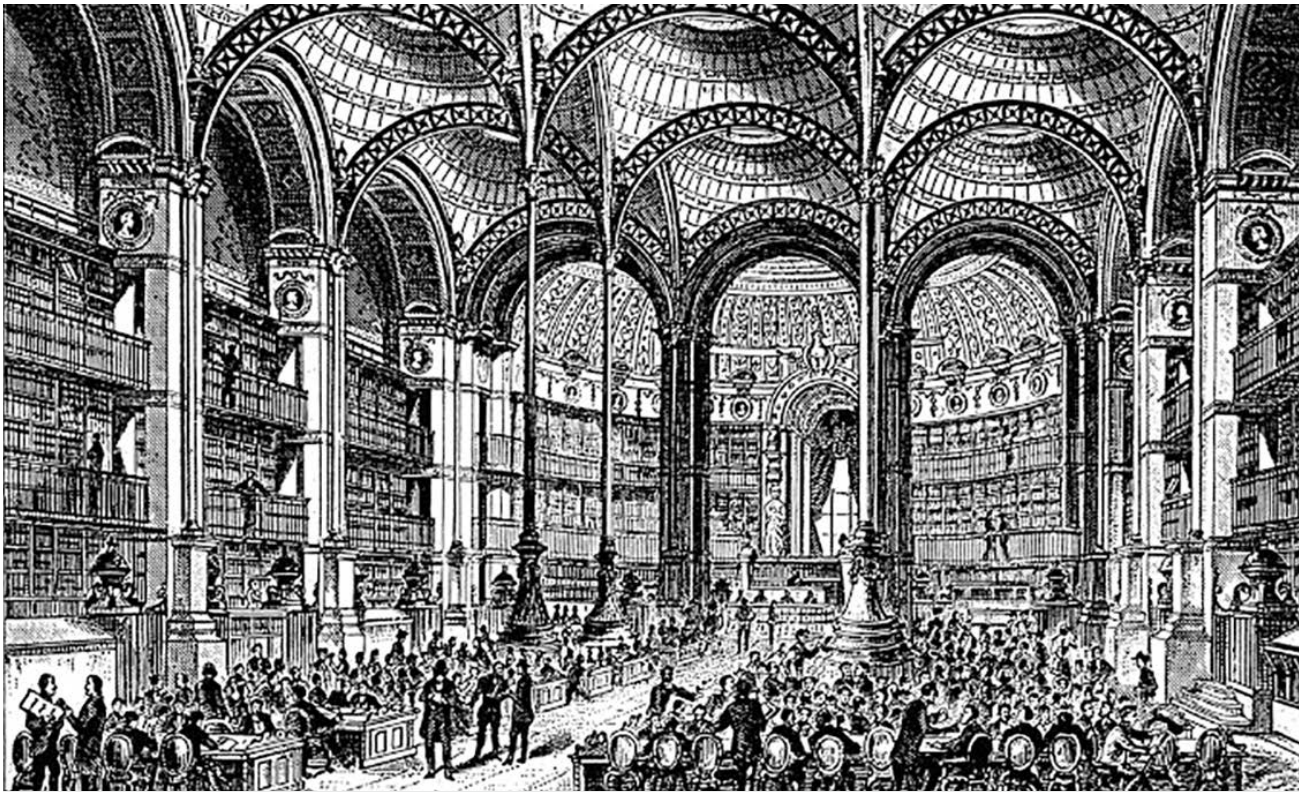
François-Marc Gagnon devant le *Codex*  
 François-Marc Gagnon a joué un grand rôle dans la diffusion de l'histoire du *Codex* au Québec. Il est ici devant la pièce originale à Tulsa au Gilcrease Museum. (Photo de la famille de François-Marc Gagnon).

C'est la synthèse de tous ces documents qu'Anne-Marie Sioui, du Musée d'art contemporain de Montréal, va réaliser dans un article qu'elle signe dans *Recherches amérindiennes* en 1979. Ce texte, intitulé « Qui est l'auteur du *Codex canadiensis*? », va réveiller l'intérêt du Québec pour le carnet de dessins. L'auteure tisse des liens entre les œuvres de Louis Nicolas et montre à quel point il est désormais opportun de lire plus attentivement les écrits du prêtre missionnaire (voir l'article de Daniel Fortin). Cet article efface définitivement le nom de Charles Bécart de Granville comme auteur possible du carnet. Louis Nicolas retrouve la paternité de son œuvre et devient un véritable sujet d'analyse. Guy Tremblay retrace sa biographie dans le cadre de son mémoire de maîtrise en 1983, et d'autres étudiants se consacrent à ses œuvres, répondant au souhait d'Anne-Marie Sioui : « Plusieurs points restent donc encore obscurs. Cependant, la découverte des deux manuscrits et l'attribution définitive de l'ensemble à Louis Nicolas, [sic] ouvrent de nouvelles perspectives de recherche. »

## LE RÊVE DE LOUIS NICOLAS ENFIN RÉALISÉ

François-Marc Gagnon est l'homme qui va incarner cette mission (voir l'article de Laurier Lacroix). Cet historien de l'art chevronné s'est longuement intéressé aux peintres de la Nouvelle-France pour savoir si certains auteurs avaient représenté plus que des cartes ou des sujets religieux. La redécouverte de Louis Nicolas a été l'aboutissement de sa quête. Ainsi, en 2011, François-Marc Gagnon a réuni *l'Histoire naturelle* et le *Codex* dans un ouvrage qui reproduit les dessins et retranscrit le texte original. Au passage, l'erreur de déclinaison latine du baron Marc de Villiers a été corrigée, et le livre se nomme *Codex canadensis*. La publication (uniquement en anglais) de cet épais volume en couleurs de plus de 500 pages a été financée notamment par le Gilcrease Museum de Tulsa, qui conserve le cahier de dessins.

Le désir de Louis Nicolas de voir son œuvre imprimée est enfin satisfait... plus de 300 ans après qu'il l'a exprimé. Le père jésuite a en effet cherché de son vivant à faire éditer ses manuscrits. Les traces de correction y sont manifestes. Les premières pages de la *Grammaire algonquine* contiennent ainsi des ratures et de nouvelles phrases dans les marges. Mais toutes ses œuvres semblent être restées inédites. Les jésuites ont pourtant publié de nombreux livres sur le Canada. L'ouvrage *Historiae canadensis, seu Novae Francia libri decem* du père François Du Creux ou les œuvres de Pierre-François-Xavier de Charlevoix sont parmi les plus célèbres. Louis Nicolas a été écarté pour des raisons que sa biographie pourra éclairer (voir l'article de Germaine Warkentin). N'ayant pu faire diffuser ses livres, le prêtre a laissé ses papiers cheminer à travers des bibliothèques de particuliers à sa mort. Ainsi, quand l'avocat du Parlement Christophe-Jean-François Beau Cousin meurt en 1799, l'inventaire de sa bibliothèque comprend la *Grammaire algonquine*. *l'Histoire naturelle*, de son côté, recèle en dernière page l'ex-libris de Pierre Maridat, érudit mort en 1689. Ces deux œuvres ont effectué un trajet classique pour la France, en finissant dans les rayonnages des bibliothèques royales, puis nationales. Le *Codex*, de son côté, a effectué un trajet inverse. Sa reliure de maroquin rouge laisse apparaître les armes de Louis XIV. Louis Nicolas, selon son propre témoignage, a rencontré le roi à Saint-Germain. Il lui aurait remis des écureuils pour son animalerie et il aurait



La Bibliothèque nationale de France

La Bibliothèque nationale de France est une des plus importantes bibliothèques du monde. Cette gravure représente la salle de lecture au XIX<sup>e</sup> siècle. Cet établissement possède trois ouvrages de Louis Nicolas. Le *Codex canadensis* lui a échappé. (iStock – nicoolay).

conversé avec lui à propos de la Nouvelle-France. Les premiers dessins du carnet rendent d'ailleurs hommage au roi à travers ses victoires militaires. Le carnet a donc très bien pu être entreposé dans la bibliothèque du monarque pour être un jour relié. En 1721, une lettre du régent Philippe d'Orléans, successeur de Louis XIV, invite le bibliothécaire en chef (l'abbé Jean-Paul Bignon) à remettre à un relieur des peaux de maroquin rouge frappées des armes du roi, comme celle du *Codex*. Il veut protéger les nombreux manuscrits qui s'entassent sur les étagères. Le *Codex* allait peut-être entamer son grand voyage...

### Un traité supplémentaire

La Bibliothèque nationale possède un autre manuscrit de Louis Nicolas : le *Traité des animaux à quatre pieds terrestres et amphibies*. Cet ouvrage, qui comporte des passages entiers communs avec *l'Histoire naturelle*, n'a jamais été retranscrit. Il cache un détail très important pour poursuivre l'étude de l'œuvre du prêtre. Un « poisson armé » est en effet dessiné dans les dernières pages du manuscrit, dans la marge. On reconnaît le style de Louis Nicolas dans cette représentation d'un poisson pris sur

le vif, avalant un oiseau. En dehors du *Codex*, c'est le seul croquis de l'ancien jésuite. Sa datation précise pourrait indiquer une première tentative du prêtre d'étayer ses propos par des dessins...

### Sylvain Lumbroso est journaliste, spécialisé dans l'histoire des sciences.

#### Pour en savoir plus :

François-Marc Gagnon, Nancy Senior et Réal Ouellet. *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*. Tulsa, Oklahoma, Gilcrease Museum, et Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011, 676 p.

François-Marc Gagnon. *Premiers peintres de la Nouvelle-France*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, tome II, p. 57-91.

Guy Tremblay. *Louis Nicolas : Sa vie et son œuvre. Les divers modes de transport des Indiens américains*, mémoire de maîtrise (histoire de l'art), Université de Montréal, 1983, 127 p.



Le prêtre et théologien Ignace de Loyola vient du Pays basque en Europe. C'est lui qui a fondé la Compagnie de Jésus en 1540. Il a été canonisé en 1622. (iStock – Gravure de 1837. Libre de droits).

# L'HOMME DERRIÈRE LE *CODEX* *CANADENSIS* :

## LOUIS NICOLAS (1634-1682)?

par Germaine Warkentin

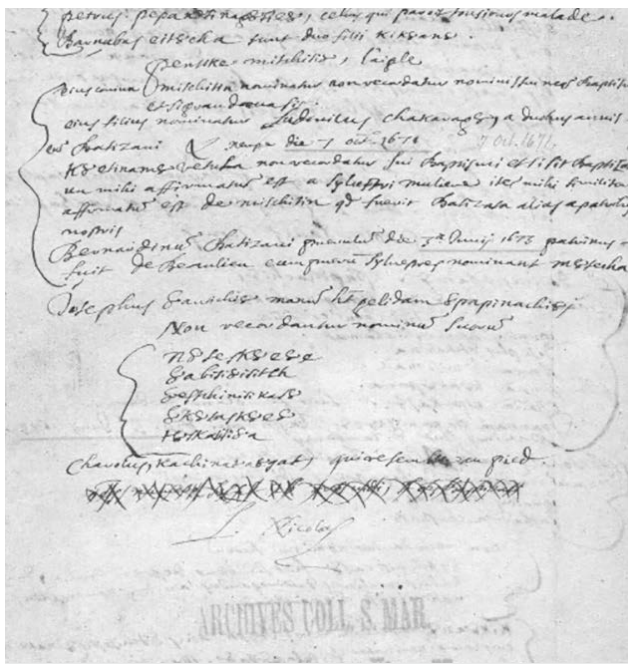
### **Le *Codex canadensis* n'est pas qu'un simple carnet de dessins.**

C'est une œuvre unique qui réunit des représentations d'un territoire et de sa population. Son habillage et ses légendes sont autant d'énigmes à résoudre. Pour lever une partie du mystère et comprendre comment ce document a pu rester dans l'ombre pendant plusieurs siècles, il faut se pencher sur la biographie de son auteur, identifié seulement en 1979.

#### **UNE ÉDUCATION CHEZ LES JÉSUITES**

Louis Nicolas est né en 1634 à Aubenas, dans la partie nord de l'ancien Languedoc, en France. Il a sûrement étudié dans une des écoles libres et égalitaires instituées par les jésuites à travers la France. Ces établissements représentaient une véritable occasion de s'élever dans la société pour les enfants de condition modeste. En août 1654, peu après la mort de sa mère, Louis Nicolas rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus. Il étudie la grammaire, qui fait partie du cursus classique, à Saint-Flour et à Vézelay de 1655 à 1661, puis la philosophie à Tournon jusqu'en 1663. Ses supérieurs le considèrent

comme un élève plutôt moyen, méticuleux dans ses jugements, mais faisant de maigres progrès dans les études. En fait, ils l'estiment davantage taillé pour les travaux manuels que pour les activités intellectuelles. En 1661, alors que sa formation n'est pas terminée, Louis Nicolas écrit au supérieur général des jésuites, le père Jean-Paul Oliva, pour lui demander avec empressement de l'envoyer immédiatement en mission au Canada. Bien qu'il ait le soutien de missionnaires renommés comme Paul Le Jeune ou Paul Ragueneau, Oliva lui recommande la patience. Cela n'empêche pas Louis Nicolas de tenter sa chance en 1663, en s'appuyant cette fois sur l'exemple de Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, qui a été autorisé à interrompre sa formation, pourtant si importante dans la procédure classique des jésuites. La Compagnie est alors nettement moins enthousiaste vis-à-vis de la Nouvelle-France qu'elle ne l'est envers la Chine ou le Brésil. C'est sans doute pour cela qu'Oliva finit par accéder à la requête de Louis Nicolas, après avoir reçu l'accord du supérieur de Toulouse. Louis Nicolas prend ainsi le chemin de la Nouvelle-France en 1664.



Mémoire pour un missionnaire qui ira aux Sept-Isles  
Le mémoire original que Louis Nicolas a rédigé après sa mission « aux Sept-Isles » en 1673 se trouve à Montréal, à la maison Bellarmine, qui rassemble les archives des jésuites du Canada. On voit sur cette page la signature du prêtre. C'est l'un des cinq documents de sa main qui restent dans le monde. (Louis Nicolas, s.j., auteur/ Archives des jésuites au Canada/The Archive of the Jesuits in Canada, 0100-0325.2.1).

## L'ARRIVÉE EN NOUVELLE-FRANCE

Avant d'entreprendre une première mission, Louis Nicolas doit poursuivre ses études et son apprentissage des langues autochtones, soit des langues algonquiennes (anishinaabe) et montagnaise (in-nue). Il se perfectionne ainsi pendant trois ans, de 1664 à 1667, à Sillery, non loin de Québec. En 1667, Louis Nicolas quitte la maison des Jésuites pour s'embarquer avec le père Claude Allouez pour l'Outaouais, près du lac Supérieur. En route vers l'ouest, leurs compagnons autochtones se montrent hargneux et peu enclins à coopérer, ainsi qu'en témoigne Marie de l'Incarnation. À Montréal, les Outaouais rejettent les bagages des jésuites sur le rivage. Les deux prêtres se ruent alors dans les canots, à moitié vêtus, serrant précieusement leurs notes sur les langues des Premières Nations. Cet environnement hostile est très différent de la fraternité que ces prêtres ont connue à Saint-Flour, Tournon ou Sillery. François-Marc Gagnon décrit ensuite le père Nicolas, livré à lui-même à Chagouamigon, sur le lac Supérieur : « Le père Nicolas semble avoir occupé son temps à des tâches moins pieuses. » Il voyage sans hésiter, mais sans vraiment rechercher d'âmes à convertir. Comme le souligne François-Marc Gagnon : « Son

esprit curieux, encyclopédique même, rapportait des tas d'informations, mais bien peu de conversions! » Louis Nicolas rencontre des Premières Nations dans un vaste périmètre, comme les croquis dans le *Codex* semblent l'attester. L'une de ces images représente un « illustre borgne » qui a été identifié comme étant l'Algonquin Paul Tessouat, ce qui en fait le premier portrait nominatif connu d'un Autochtone au Canada.

## DES INCIDENTS AVEC LES AUTRES MISSIONNAIRES

Louis Nicolas est fasciné par la faune et la flore de la Nouvelle-France et absorbé dans l'étude des langues locales – bien qu'il considère, comme tous ses confrères, les Autochtones comme des infidèles. Il commence cependant à déclencher l'animosité des autres missionnaires, qui n'apprécient guère son comportement. Le père François-Joseph Le Mercier écrit au supérieur général en 1668 pour se plaindre des manières de Louis Nicolas dans la mission outaouaise. Non seulement sa conduite est grossière, mais il est aussi accusé d'être impétueux et sujet à des accès de colère. Le prêtre réagit aux reproches en pleurant abondamment (ce qui est très courant au XVII<sup>e</sup> siècle, « siècle des larmes ») et promet de corriger le tir, sans jamais y parvenir. Après son retour à Québec en juin 1669, Kinonché, un grand chef outaouais, rapporte à Antoine Alet (secrétaire du supérieur sulpicien), un détracteur des jésuites, le témoignage suivant : « Le P. Nicolas étoit un homme fier & tyrannisant, qu'il avoit porté ses excès jusques a donner des coupes de bâtons a lui chef de sa nation; qu'il ne parloit qu'avec eloges de lui-même & de ses compagnons. » Le Français aurait également vanté la supériorité des jésuites sur les autres ordres. Selon ses dires, il aurait été en mesure de le prouver une fois arrivé à Montréal, où il aurait pu célébrer la messe dans des « habits magnifiques d'or et d'argent ». Toutefois, le père Gabriel Drouillettes, chargé de la traduction des paroles de Kinonché, les déforme au profit de Louis Nicolas pour mettre en valeur son travail. Un témoin de la scène, qui a parfaitement compris les véritables propos du chef outaouais, rapporte au gouverneur, Daniel de Rémy de Courcelles, les outrages de Louis Nicolas. Le dirigeant demande abruptement au père Le Mercier de renvoyer sur-le-champ le prêtre en France. Cette sanction n'est pas appliquée, mais on interdira dorénavant au père Louis Nicolas de célébrer la messe devant les Autochtones.



Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris

La bibliothèque Sainte-Geneviève était à l'origine celle d'une abbaye. De passage à Paris, Louis Nicolas a fréquenté ce lieu pour bénéficier d'un accès à de très nombreux livres. (iStock – Hadzhi Hristo Chorbadzhi).

## UNE DERNIÈRE CHANCE

À sa propre demande, Louis Nicolas est ensuite envoyé en territoire iroquois en compagnie du père Jean Pierron. Le supérieur Le Mercier espère que le comportement outrancier du premier sera tempéré par le caractère pieux et exemplaire du second. L'influence de Jean Pierron ne va toutefois pas se manifester de cette façon, mais bien plutôt à travers son talent de peintre, très courant chez les jésuites de l'époque. Le père Pierron dessine le paradis et l'enfer pour impressionner les Autochtones et leur enseigner sa religion. L'usage de représentations picturales emblématiques est fondamental pour l'enseignement du catéchisme aux jésuites au niveau secondaire. Louis Nicolas lui-même a dû recevoir ce type d'enseignement au cours de ses études dans la Compagnie de Jésus. En territoire iroquois, Louis Nicolas met à profit sa seule année passée dans la région qu'il nomme « Virginie » pour la composition de son *Histoire naturelle* et de son *Codex*. Il se déplace énormément et observe la vie quotidienne des Iroquois, notamment les sévices infligés à leurs prisonniers. Un dessin du carnet représente une femme que Louis Nicolas est censé avoir vu se faire torturer, brûler et dévorer avant d'être jetée aux chiens. Les attentes de ses supérieurs sont en revanche frustrées, car Louis Nicolas n'adopte toujours pas le comportement classique des jésuites. Ces nouvelles déviances se soldent par

son retour à Sillery en 1671, où il écrit sa *Grammaire algonquine* de 1672 à 1674. Louis Nicolas n'est vraiment pas dépourvu de talents. Comme le précise François-Marc Gagnon, lors de son bref séjour à Sept-Îles, « [il se] montre capable de saisir en quelques jours l'existence des principales cultures de la région ». Bien qu'habité par sa mission, littéralement fasciné par la nature du Nouveau Monde, qu'il aborde avec une approche aristotélicienne, et désireux de s'attirer la protection de la cour, Louis Nicolas reste un homme victime de ses sautes d'humeur incontrôlables et de ses mœurs grossières. Malgré la stricte formation intellectuelle qu'il a reçue en tant que novice, il est incapable de s'approprier des sujets en dehors de ses centres d'intérêt. Comme me l'a suggéré récemment l'artiste et art-thérapeute Heather Cameron, la personnalité de Louis Nicolas se situe certainement dans le spectre de l'autisme. Le prêtre n'a certes pas toutes les caractéristiques de ce trouble, mais sa conduite en société, son esprit obsessionnel et les traits excentriques de ses dessins pourraient indiquer un syndrome d'Asperger.

## RETOUR EN FRANCE

Louis Nicolas est rapatrié en France en 1675, où il reçoit plusieurs courtes affectations. Il rencontre peu de succès auprès des jésuites pour faire publier le livre narrant ses expériences. Dans son *Histoire naturelle*, il évoque son besoin de rendre



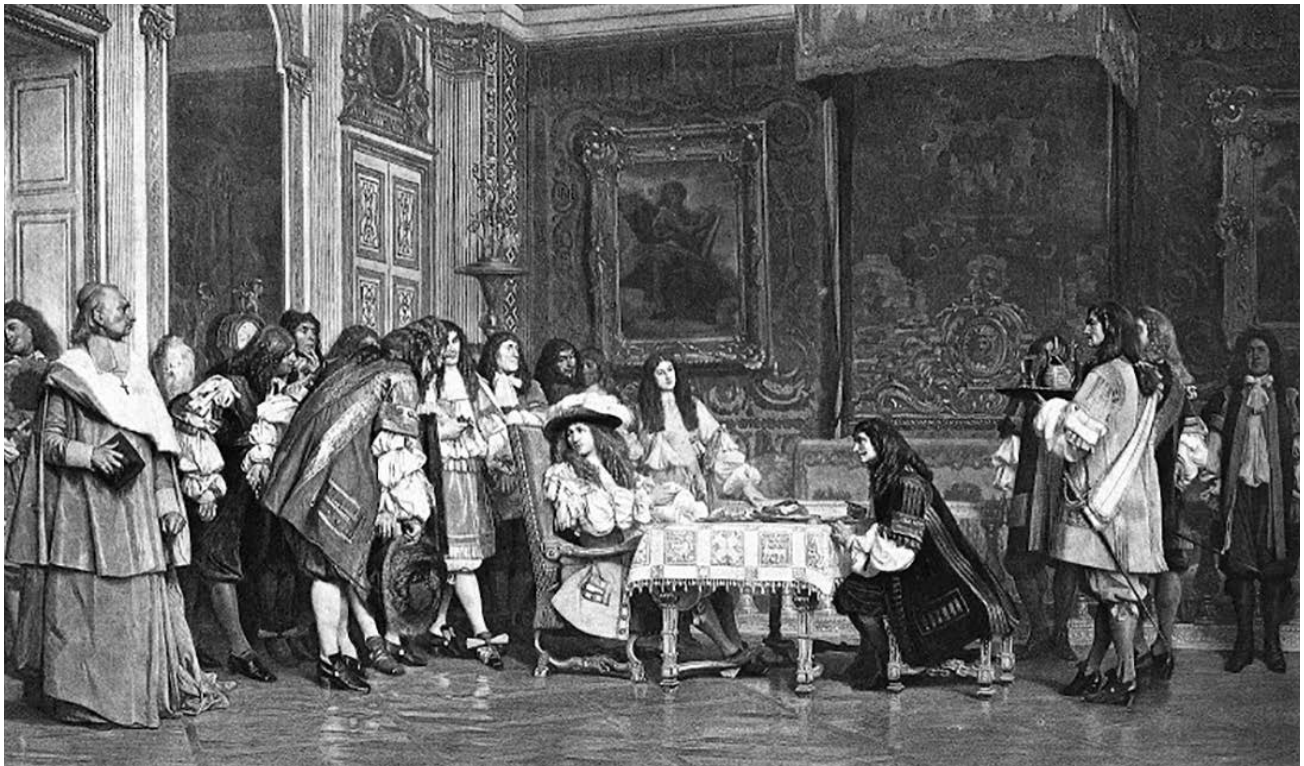
Jardins des Tuileries, Paris.

Dans son *Histoire naturelle*, Louis Nicolas parle des cèdres du jardin des Tuileries à Paris. Cet ensemble, bâti au XVI<sup>e</sup> siècle sur une ancienne tuilerie, longe le palais du Louvre, qu'on aperçoit ici. (iStock – augustavop).

son texte « agreable aux personnes du gout le plus fin » (HN 3). En combinant cela aux traces apparentes de remaniage du texte, on peut déduire que Louis Nicolas a tenté une révision de son ouvrage. Mais le supérieur général Jean-Paul Oliva, exaspéré, écrit aux supérieurs provinciaux de Louis Nicolas à propos de la façon amère dont celui-ci commente l'incapacité des jésuites de le renvoyer en mission. En novembre 1678, il est muté à Albi, avant d'être libéré de la Compagnie dans les semaines suivantes. Après cela, aucune information n'est disponible sur lui. En 1910, l'abbé Jean-Baptiste-Arthur Allaire, dans son *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, stipule qu'il est mort en 1682, mais ne fournit pas de référence pour étayer cette date. Jusqu'à aujourd'hui, nous ne disposons d'aucune information sur les dernières années de sa vie. Pourtant, c'est à ce moment qu'ont été rédigés et conçus l'*Histoire naturelle* et le *Codex canadensis*. Alors, pour en savoir plus, il faut se tourner vers ces deux documents.

Louis Nicolas a passé la moitié de sa vie chez les jésuites, et son départ de la Compagnie a dû compliquer ses recherches pour rédiger ses livres. Comme prêtre séculier, il a probablement rejoint des paroisses dans le sud de la France, dont il était originaire. Il fait d'ailleurs souvent allusion à des villes de cette zone dans son *Histoire naturelle* :

Montpellier, Uzès, Lyon, Toulouse. Pour rester au contact des cercles du savoir, Louis Nicolas, en homme éduqué, a dû faire appel à un mécène. Ce soutien était à l'époque indispensable pour réussir à la cour ou dans le milieu intellectuel. En tout cas, malgré ses mauvaises manières, Louis Nicolas a pu accéder aux livres qui lui ont permis de composer son *Histoire naturelle*. Il cite d'ailleurs plus d'une douzaine d'auteurs, dont les naturalistes Conrad Gessner, Valère Codre, Guillaume Rondelet, Ulisse Aldrovandi, et Jacques Daléchamps (HN 46). Accéder à un ou deux de ces ouvrages aurait été très difficile en Nouvelle-France. Ce n'est pas le cas à Paris, où il a pu les consulter dans leur ensemble à la bibliothèque de Sainte-Geneviève-du-Mont, qui ne compte pas moins de 20000 volumes et un cabinet de curiosités. Dans son *Histoire naturelle*, le prêtre mentionne son bibliothécaire, le père Claude Du Molinet (HN 79), et parle du crâne de morse de la collection de spécimens (HN 120). Un novice du sud de la France aurait passé peu de temps à Paris en temps normal. Pour compléter son *Histoire naturelle*, Louis Nicolas a certainement séjourné dans la capitale à son retour de Nouvelle-France. Il mentionne non seulement la bibliothèque, mais aussi plusieurs autres lieux parisiens. Il se prend même à comparer les deux types de cèdres du « jardin du Roy » à Montpellier avec ceux des Tuileries « pour n'aller pas si loin » (HN 44).



Louis Nicolas raconte qu'il a rencontré Louis XIV dans son *Histoire naturelle*. Le Roi-Soleil recevait souvent des invités, comme Molière, qu'on voit sur cette gravure extraite de l'œuvre de Gérôme. (iStock – Pictore).

## REVIVRE L'EXPÉRIENCE DE L'OBSERVATEUR

Il faut reconnaître à Louis Nicolas, ce prêtre discipliné et incompris, le mérite de s'être concentré sur ses sujets de prédilection, soit l'observation des mœurs, les langues autochtones, les animaux et les plantes de la Nouvelle-France. Il faut également noter que ses manuscrits qu'on a conservés ne se sont adressés qu'à la noblesse. Si Louis Nicolas n'avait pas été exclu de la Compagnie de Jésus, si le père Oliva avait encouragé la publication de *l'Histoire naturelle*, ou si le *Codex canadensis* avait trouvé sa place dans un rayon de la bibliothèque royale et avait de ce fait été accessible aux étudiants, ses dessins seraient peut-être devenus des gravures. La faune et la flore de la Nouvelle-France auraient ainsi été popularisées plus largement. Tous ces événements n'ont pas eu lieu, et le *Codex* a été oublié pendant plus de deux siècles. On peut mettre au crédit de Louis Nicolas le fait que les richesses de son *Codex* peuvent uniquement être interprétées aujourd'hui grâce à une approche multidisciplinaire. Au fil de ses pages, on peut revoir la Nouvelle-France à travers les yeux d'un observateur dont l'héritage scientifique a rapidement disparu. Pour comprendre sa

vision, il faut accéder aux ressources de l'historiographie moderne : l'histoire politique et scientifique, la connaissance des systèmes de mécénat de l'époque, et une pleine compréhension de ce que le manuscrit physique peut nous enseigner. Alors seulement, on pourra s'approprier la vie et l'œuvre de ce jésuite excentrique.

**Germaine Warkentin est professeure émérite d'anglais à l'Université de Toronto. Elle est spécialiste des premiers temps de l'exploration du Canada. Ce texte est tiré de travaux publiés en anglais.**

### Pour en savoir plus :

Germaine Warkentin. « Aristotle in New France: Louis Nicolas and the Making of the *Codex canadensis* », *French Colonial History*, vol. 11, 2010.

Germaine Warkentin. « From Archive to Author. Exploring the *Codex Canadensis* », dans Helmerich Center for American Research at Gilcrease Museum, sous la dir. de Duane King. Tulsa, Thomas Gilcrease Institute of American History and Art, 2016, p. 100-119.



Portrait de Thomas Gilcrease

Thomas Gilcrease est ici dans sa maison en 1958. On aperçoit à travers cette image la richesse de son mobilier et de sa décoration. L'homme a beaucoup voyagé et a collecté de très nombreux objets dans le monde entier. (Société historique de Tulsa – Collection Thomas Gilcrease).

# THOMAS GILCREASE (1890-1962) : LE SINGULIER ACHETEUR DU *CODEX* *CANADENSIS*

par Henri Goulet

**Pour consulter la version originale du *Codex canadensis*, on doit se rendre à Tulsa, en Oklahoma.**

Et pour comprendre comment ce carnet précieux a échoué dans cette ville moyenne des États-Unis, il faut se pencher sur la vie de son acqué-

reur américain : Thomas Gilcrease. Bien loin de la caricature de magnat californien imaginée par le journaliste Robert Hollier, cet homme a connu un destin hors du commun marqué par de nombreuses péripéties, qui l'ont conduit à acheter le *Codex canadensis*.

## SON ENFANCE

Une première piste pour aborder la complexité de ce personnage réside dans l'origine de sa mère (une membre de la nation creek, originaire du sud-est des États-Unis), qui le met au monde



Territoire de l'Oklahoma  
Avant de devenir le 46<sup>e</sup> État américain, l'Oklahoma était un territoire, créé en 1890, qui comportait la partie ouest de l'État actuel et le Territoire indien, ensemble de terres attribuées aux Amérindiens. C'est là que Thomas Gilcrease a grandi. (iStock – Jaflippo).

à Robeline, en Louisiane, en 1890. Ses parents choisissent peu après de déménager dans le Territoire de l'Oklahoma pour bénéficier de la distribution des terres aux Autochtones décidée par le Congrès américain en 1887 dans le cadre du Dawes Act. La nouvelle implantation offre un train de vie modeste à la famille, qui s'agrandit rapidement, jusqu'à compter quatorze enfants. Quand il n'est pas astreint aux tâches familiales, Thomas fréquente l'école du village, une cabane d'une seule pièce, puis la Bacone Indian University, où il fait la rencontre décisive d'un professeur, Alexander Posey, futur homme politique de la nation creek, qui le sensibilise aux brimades infligées à ses semblables. Le récit de ces souffrances est à la base de son intérêt déterminant pour la culture amérindienne et l'histoire particulière de l'Ouest américain. Thomas Gilcrease est particulièrement frappé par les déportations, comme celle de la Piste des Larmes, narrées par Alexander Posey. Car le fameux Dawes Act qui a permis à ses parents de récupérer des terres fait suite à une autre décision politique : l'adoption du tristement célèbre Indian Removal Act (la Loi sur le déplacement des Indiens) sous la présidence d'Andrew Jackson en 1830. Cette loi vient en fait légitimer une réalité qui existe dans les colonies américaines depuis de nombreuses années, soit depuis l'arrivée des premiers colons. Après avoir déjà été repoussés dans les régions montagneuses des Appalaches tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Autochtones sont à nouveau victimes de la colonisation américaine. Les pionniers, en mal de nouvelles terres, envahissent alors leurs territoires, surtout en Géorgie, en Alabama, au Tennessee et en Floride.

## LES LOIS INDIENNES

Pour le gouvernement américain et les colons qui se font de plus en plus nombreux, les « Indiens » sont une véritable nuisance. Il faut donc les repousser encore plus loin. Répondant aux pressions exercées par ces Blancs colonialistes, le président Andrew Jackson, lui-même connu en tant que spéculateur vorace, propose une loi qui, à terme, vise à déporter toutes les populations autochtones à l'ouest du Mississippi. Les nations concernées sont entre autres les Cherokees, les Chicachas, les Creeks, les Chactas et les Séminoles de Floride. Ces cinq nations sont reconnues comme étant des tribus indiennes « civilisées », comme on dit à l'époque. Cela signifie qu'elles sont prospères, car elles possèdent des terres où elles cultivent céréales et coton, assistées par leurs nombreux esclaves noirs.

Les opérations de déportation s'échelonnent sur une période de près de vingt ans et touchent plus de 60 000 personnes, transférées de force au-delà du Mississippi. Les conditions de vie lors de ces opérations de déplacement sont extrêmes et inhumaines. Des déportés meurent en chemin ou peu après leur arrivée en « territoire indien ». Pas étonnant que l'écrivain français Alexis de Tocqueville, venu étudier la démocratie américaine, ait tenu à en parler lors de son séjour à Memphis



Andrew Johnson  
Cette gravure de 1890 représente le 17<sup>e</sup> président des États-Unis Andrew Johnson (1808-1875). Il a succédé à Abraham Lincoln après son assassinat. Une procédure d'*impeachment* contre lui a échoué de peu. (iStock – traveler1116).



Puits de pétrole près de Tulsa

La ville de Tulsa s'est développée essentiellement grâce au pétrole. Le champ de Glen Pool découvert en 1905 a déclenché le premier boom pétrolier. Des puits sont encore en fonction, comme en atteste cette photo. C'est ici que Thomas Gilcrease a bâti sa fortune. (iStock – Susan Vineyard).

en 1831 : « On était alors au cœur de l'hiver, et le froid sévissait cette année-là avec une violence inaccoutumée; la neige avait durci sur la terre, et le fleuve charriait d'énormes glaçons. Les Indiens menaient avec eux leurs familles; ils traînaient à leur suite des blessés, des malades, des enfants qui venaient de naître, et des vieillards qui allaient mourir. Ils n'avaient ni tentes ni chariots, mais seulement quelques provisions et des armes. Je les vis s'embarquer pour traverser le grand fleuve, et ce spectacle solennel ne sortira jamais de ma mémoire. On n'entendait parmi cette foule assemblée ni sanglots ni plaintes; ils se taisaient. Leurs malheurs étaient anciens et ils les sentaient irrémédiables ». En comparaison, entre 1755 et 1763, la déportation des Acadiens a touché environ 10 000 personnes.

Le Dawes Act de 1887 entérine ces déplacements et veut finaliser la liquidation des traditions autochtones aux États-Unis grâce à la formule magique de la propriété privée. La loi conçue par le sénateur Henry Dawes propose donc l'octroi de 160 acres à tous ceux capables de faire la preuve de leurs origines autochtones, parmi différentes nations. C'est dans ce contexte que Thomas Gilcrease, fils d'une mère creek, reçoit son lot en 1899, alors qu'il est âgé d'à peine neuf ans. Par le plus grand des hasards, son emplacement se trouve sur l'un des plus importants champs de pétrole de l'époque : la réserve de Glenn Pool.

De nombreux puits sont rapidement creusés sur les acres de terre accordés au jeune Thomas. Dès l'âge de dix-huit ans, il devient multimillionnaire! La convoitise que suscitent ses puits l'oblige à défendre ses intérêts devant la justice contre des spéculateurs. Les droits des Indiens d'Amérique continuent d'être remis en cause. Thomas Gilcrease, aguerri grâce à l'éducation qu'il a notamment reçue d'Alexander Posey, gagne la procédure et conserve ses biens.

## ÉCHEC EN AMOUR, RÉUSSITE EN AFFAIRES

En poursuivant ses études, il rencontre Belle Harlow, membre de la communauté osage. Grâce au pétrole, cette tribu est déjà reconnue comme étant une des plus riches dans le monde par habitant. Le nouveau couple se marie en 1908 et a deux fils. Le tempérament énergique de Thomas ne correspond pas trop au mode de vie que souhaite sa jeune épouse. La frénésie de projets de son époux l'éreinte progressivement. En 1922, Thomas Gilcrease dirige sa propre compagnie pour exploiter son pétrole et étendre ses forages. Il achète également ses premiers tableaux. Son couple ne survit pas à son ambition : le divorce est prononcé en 1924.

Il tombe rapidement amoureux d'une autre femme

à la beauté exceptionnelle : Norma Des Cygne Smallwood. Après avoir été élue Miss Oklahoma, cette dernière a enfilé l'écharpe de Miss America, devenant ainsi la première Autochtone à accéder à ce titre. Le mariage est célébré en 1928 et les deux époux ne tardent pas à s'installer à Paris. Leur nouvelle vie dans le luxe de la capitale française n'empêche pas Thomas Gilcrease de retourner régulièrement en Amérique pour ses affaires. Il surveille sa femme à distance, car il est très jaloux. Il cherche ainsi à minimiser ses contacts avec l'extérieur. Norma, qui a sacrifié sa carrière de vedette et lui a donné une fille, vit très mal cet éloignement. Le divorce guette le ménage, qui n'arrive pas à s'accorder. Un retour en Oklahoma n'arrange rien, et Thomas Gilcrease demande le divorce en octobre 1933 en entamant une procédure judiciaire. La petite ville de Tulsa est sous le choc. Mettant aux prises le multimillionnaire local et son épouse, ex-Miss America, le procès fait les manchettes des journaux de la région du 17 avril au 2 mai 1934. Plus de 80 témoins sont appelés à la barre. Thomas Gilcrease obtiendra gain de cause et la garde de sa fille. Le procès l'aura toutefois affecté profondément. Il ne sera plus jamais l'homme ouvert et affable qu'il avait été. « Cette procédure l'a incité à se replier sur lui-même. Je pense qu'il n'a jamais connu le bonheur par la suite », précise son biographe, David Randolph Milsten.

## UNE VIE DE COLLECTIONNEUR

Après ce divorce, Thomas Gilcrease se consacre plus amplement à sa mission de collectionneur. En 1943, il transfère sa compagnie pétrolière à San Antonio au Texas et installe sa collection naissante dans un bâtiment qui lui est dédié. Cependant, les visiteurs ne se pressent pas pour admirer ses objets, issus de la culture indienne américaine. Cet échec l'incite à bâtir une fondation sur le territoire de son enfance à Tulsa, en Oklahoma. Le magnat du pétrole, qui a entre-temps acheté des collections entières à des propriétaires privés, veut un écrin à la hauteur de ses acquisitions. Thomas Gilcrease étend aussi le périmètre de ses intérêts en devenant bibliophile. Il reçoit des catalogues de livres rares et n'hésite pas à délier les cordons de sa bourse pour s'emparer des ouvrages les plus précieux. Des manuscrits traitant de l'exploration du continent américain rejoignent sa collection. Une lettre exceptionnelle du fils de Christophe Colomb et des manuscrits espagnols datant des conquistadors en sont les meilleurs exemples.



Norma Smallwood

Norma Smallwood est la seconde épouse de Thomas Gilcrease. Cette femme à la beauté exceptionnelle a été élue Miss America en 1926. Leur divorce sera une catastrophe pour les deux époux, dont la vie sera bouleversée. (Société historique de Tulsa – Collection Thomas Gilcrease).

À l'ouverture officielle de son musée en 1949, l'inventaire ne comprend pas moins de 4 000 peintures, 10 000 artefacts et plus de 20 000 livres rares, cartes et documents de toutes sortes. C'est à cette même date que le *Codex canadensis* entre dans sa collection. Des marchands américains ont en effet récupéré le manuscrit qui a mystérieusement quitté la France. La firme Henry Stevens, Son & Stiles s'allie pour l'occasion avec Hans Peter Kraus, le plus grand marchand de livres rares de l'époque. Les deux spécialistes de New York font le déplacement à Tulsa pour présenter à Thomas Gilcrease le carnet de dessins du jésuite français. Ils voient en lui un acheteur idéal : il est fortuné et passionné par la vie des Premières Nations. Les dessins originaux d'Autochtones réalisés par Louis Nicolas au XVII<sup>e</sup> siècle attisent en effet l'intérêt de Thomas Gilcrease, qui débourse une somme importante pour en faire l'acquisition. L'homme d'affaires consent tous les sacrifices pour mettre la main sur des œuvres qui peuvent mettre en valeur ses ancêtres. Le récit de leurs souffrances



Vue de la ville de Tulsa

Tulsa est la deuxième ville la plus peuplée de l'État de l'Oklahoma aux États-Unis, avec plus de 400 000 personnes. Le musée créé par Thomas Gilcrease est une des attractions de la ville. (iStock).

par Alexander Posey est encore bien présent dans son esprit.

Au début des années 1950, les revenus du pétrole n'arrivent plus à couvrir ses dépenses énormes. En 1954, Thomas Gilcrease est au bord de la faillite. Dans un dernier effort pour sauver son musée et ses impressionnantes collections, il se tourne vers la ville de Tulsa. L'entente négociée stipule que toutes les collections seront à jamais conservées au musée, que celui-ci ne quittera jamais la ville de Tulsa, et que cette dernière paie toutes les dettes qu'il a accumulées, qui totalisent plus de deux millions de dollars. En août 1954, cette proposition fait l'objet d'un référendum auprès de tous les citoyens de Tulsa, qui votent à plus de 70 pour cent en faveur du projet. Depuis cette date, le Gilcrease est toujours demeuré un musée municipal et représente, de loin, le premier site touristique de la ville.

À la suite de ce transfert, Thomas Gilcrease s'inscrit à des cours d'archéologie et participe régulièrement à des fouilles visant à déterrer les objets traditionnels reliés aux communautés autochtones. Il s'éteint le 6 mai 1962 en laissant derrière lui une collection exceptionnelle, dont le *Codex canadensis* est l'un des joyaux.

## Henri Goulet a été chargé de cours en études québécoises et en histoire à l'Université de Montréal. Il est à la retraite.

### Pour en savoir plus :

David Randolph Milsten. *Thomas Gilcrease: Founder of the Thomas Gilcrease Institute of American History and Art*. Tulsa, Coman & Associates, 1991, 468 p.

Voices of Oklahoma. *Thomas Gilcrease. Oral history presentation with grandson Gene Gilcrease and family, recorded on July 11, 2017.*

American Heritage. *Thomas Gilcrease and His Western Museum*, vol. 41, n° 1, février 1990.

Christopher D. Haveman. *Rivers of Sand. Creek Indian Emigration, Relocation, and Ethnic Cleansing in the American South*. Lincoln, University of Nebraska Press, 2016.

Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique*. Paris, Librairie philosophique J. Brin, 1990, p. 251-252.



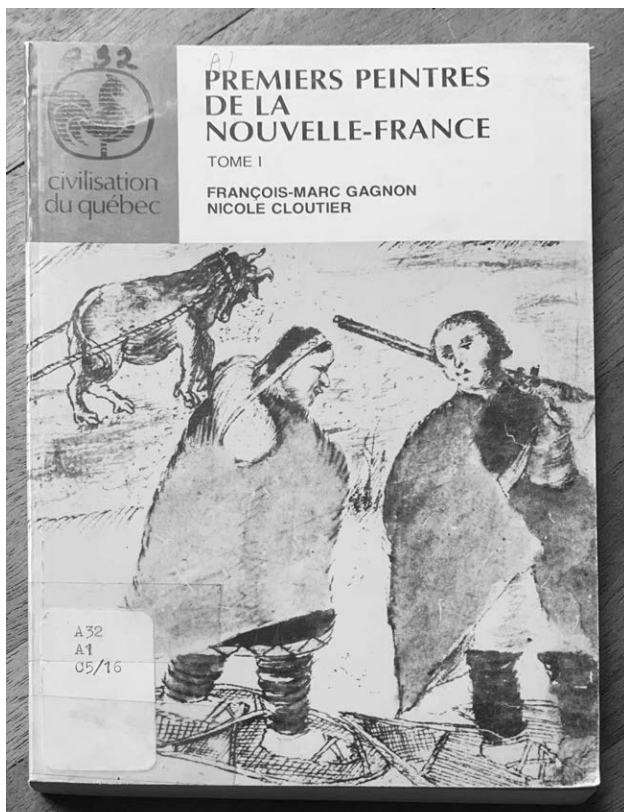
François-Marc Gagnon  
 François-Marc Gagnon pose devant le portrait de son père, l'historien de l'art et critique Maurice Gagnon, dessiné par Paul-Émile Borduas. Ces derniers furent collègues à l'École du meuble de Montréal. (Richard-Max Tremblay).

## FRANÇOIS-MARC GAGNON À LA POURSUITE DU *CODEX CANADENSIS*

par Laurier Lacroix

**C'est dans le cadre de ses cours en histoire de l'art que François-Marc Gagnon (1935-2019) découvre le *Codex canadensis*.**

Chargé depuis 1966 d'enseigner cette matière, Gagnon recueille les sources primaires pouvant constituer les fondements d'un cours bien documenté afin d'initier ses étudiants à l'art de la période du Régime français. L'iconographie permettant de reconstituer la culture visuelle de la colonie française interpelle Gagnon, qui recueille les images, cartes, gravures et tableaux ainsi que les mentions d'archives susceptibles d'enrichir ses exposés. La réédition du *Codex canadensis* en 1974 apporte une contribution remarquable à



Page couverture de *Premiers peintres de la Nouvelle-France* (1)  
 Dans cet ouvrage, François-Marc Gagnon publie pour la première fois les images des Amérindiens du *Codex canadensis* en lien avec leur source, l'*Historiae Canadensis seu Novae Franciae* du père François Du Creux. (Sylvain Lumbroso).

son corpus d'images. En effet, à Montréal, cette année-là, les Éditions du Bouton d'Or publient l'ouvrage qu'avait fait paraître en 1930 Maurice Chamonal sous le titre *Les raretés des Indes : « Codex canadiensis »*. *Album manuscrit de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle contenant 180 dessins concernant les indigènes, leurs coutumes, tatouages, la faune et la flore de la Nouvelle-France*.

Il est surprenant de constater que l'édition de 1930, tirée à peu d'exemplaires il est vrai, ne fut pas diffusée dans la province de Québec et qu'elle semble avoir échappé aux historiens qui s'intéressaient à cette période. On n'en trouve aucune mention dans les livres d'histoire de l'art ni dans les articles des Gérard Morisset, Jules Bazin et Marius Barbeau, par exemple. Dans un article paru à l'automne 1963 dans la revue *Vie des arts*, Robert Hollier en publie quelques planches après avoir vu le fac-similé présenté à Paris dans l'exposition *Les Français au Canada, deux siècles de gloire et d'aventure*. Le manuscrit est alors attribué à Charles Bécard de Granville et de Fonville sur la base de conjectures sans que l'on sache où l'original se trouve. C'est donc à François-Marc Gagnon

que revient le privilège de « redécouvrir » le *Codex* et d'exploiter ses innombrables interprétations.

## UNE DÉCOUVERTE CAPITALE

En septembre 1975, il prononce une conférence dans le cadre du congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française où il aborde le sujet de la représentation de l'Indien par les jésuites. Sa communication est publiée l'année suivante dans son livre *Premiers peintres de la Nouvelle-France* (tome II, p. 57-91). Il y analyse entre autres les gravures qui illustrent le livre du père François Du Creux *Historiae Canadensis, seu Novae Franciae libri decem, ad annum usque Christo*, paru en 1664. Gagnon démontre alors que ces images ont servi de modèles à la personne qui a compilé la suite de portraits d'Autochtones dans le *Codex*, les associant cette fois à des nations déterminées. Ainsi, six images de Du Creux se trouvent recyclées par l'auteur du *Codex*, qui, de représentations génériques, passent à l'identification de nations singulières, adaptant ainsi des schèmes de représentation qui remontent à l'« homme sauvage » que le Moyen Âge avait déjà imaginé.

À partir de ce moment, et jusqu'en 2011, soit pendant plus de 35 ans, François-Marc Gagnon se penche à nouveau sur le *Codex* afin d'en faire d'autres lectures. Le document est alors intégré à son enseignement. Il revient à son étudiante d'origine wendat, Anne-Marie Sioui, d'avoir fait en 1979 le rapprochement essentiel entre le signataire de l'*Histoire naturelle ou la fidelle recherche de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes Occidentales*, de la *Grammaire algonquine* et du *Codex*, les deux premiers documents portant les initiales du jésuite Louis Nicolas (voir l'article de Sylvain Lumbroso). La découverte capitale se répand comme une traînée de poudre, et la revue *Recherches amérindiennes au Québec* publie la même année les travaux d'Anne-Marie Sioui et un premier article de François-Marc Gagnon portant sur la vie de Louis Nicolas.

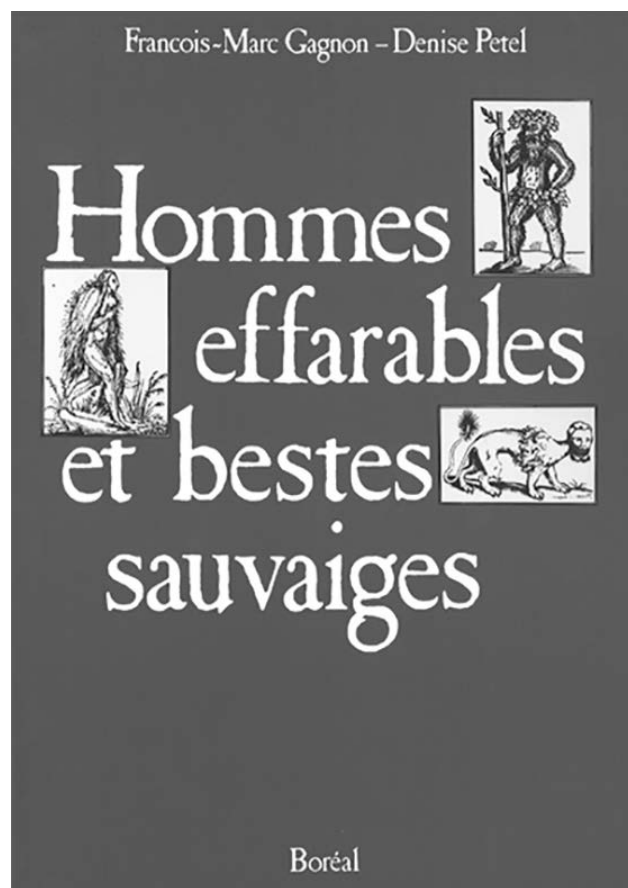
## LE PARCOURS DE LOUIS NICOLAS

On saisit à la lecture de ce texte (« L'expérience ethnographique de Louis Nicolas ») l'enthousiasme de Gagnon, qui recrée le parcours du missionnaire en Amérique. Entre 1664 et 1675, le père Nicolas a voyagé de la Côte-Nord au lac Supérieur et de Trois-Rivières au sud du lac Ontario, fréquentant ainsi une quinzaine de peuples

autochtones. À partir de diverses sources, comme le *Journal des jésuites*, les *Relations* et les textes de Nicolas, l'historien recrée le périple de celui-ci et fait des liens entre son expérience sur le terrain et ce qui est noté dans *L'Histoire naturelle* et dessiné dans le *Codex*. Un premier socle est défini, mais le grand travail reste à venir : produire une édition critique du *Codex*.

## L'INTERPRÉTATION DU CODEX

Plusieurs étapes se présentent comme un passage obligé avant de parvenir à ce but. Elles prendront deux voies : l'identification des sources qui ont servi à l'iconographie du *Codex* et la contribution de Nicolas à la connaissance des nations autochtones. L'intérêt de Gagnon se porte sur les sciences naturelles (botanique, zoologie, ornithologie) des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, sur l'analyse des auteurs qui ont traité de l'exploration de l'Amérique et sur leur description des Autochtones. Ce terrain historique est balisé par des incursions dans



Page couverture d'*Hommes effarables et bestes sauvages* (1986)  
Son intérêt pour l'iconographie de l'Amérique du Nord amène François-Marc Gagnon à étudier les premiers récits de voyage et les illustrations qui les accompagnent. Dans ce livre, il analyse les récits de Jacques Cartier, leurs sources et leurs influences.  
(Sylvain Lumbroso).

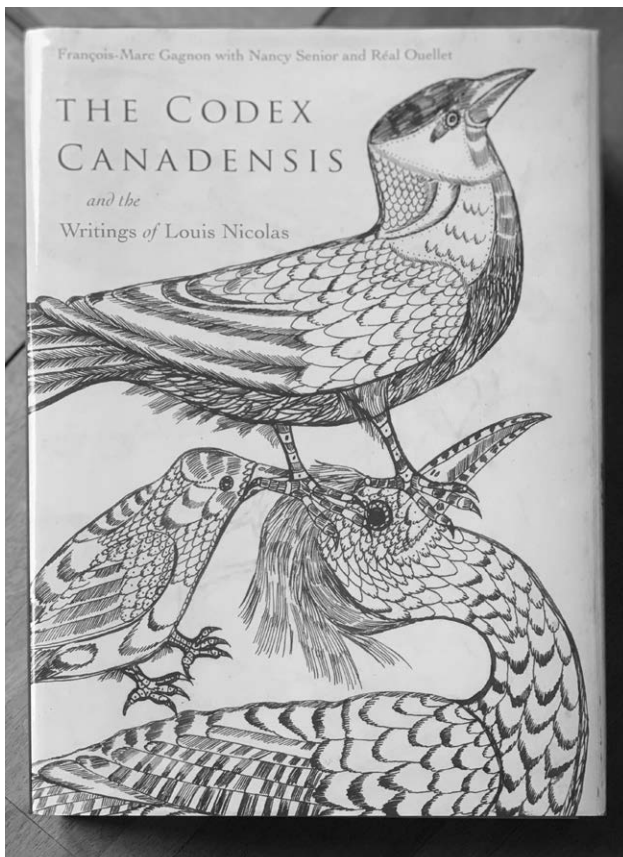
la cartographie, l'héraldique et l'étymologie, pour ne nommer que celles-là, toutes disciplines susceptibles d'enrichir l'interprétation du *Codex* et de son manuscrit indissociable, *L'Histoire naturelle*. Comment faire se rencontrer le texte et l'image, tel semble être le défi à relever. Comment les explorateurs et les missionnaires arrivent-ils à nommer et à décrire les réalités inconnues auxquelles ils font face, et comment les représentent-ils?

Ce sont donc les deux filons qui ont permis à Nicolas de noter, d'écrire et de dessiner son séjour canadien que va suivre Gagnon. Comment la connaissance des peuples « sauvages » a-t-elle évolué depuis les premières mentions, et comment cette tradition a-t-elle nourri la pensée et l'imaginaire de Louis Nicolas? Au cours des années 1980, l'historien, dans de nombreux articles, tresse ces deux pistes, scrutant les écrits de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain et d'autres contemporains afin de comprendre quelles étaient les ressources et les connaissances dont disposait le missionnaire lorsqu'il abordait une nouvelle nation autochtone et comment il pouvait nommer la flore et la faune nouvelles et extravagantes qu'il croisait sur sa route.

## COMPRENDRE L'APPORT DE LOUIS NICOLAS

Les livres *Ces hommes dits sauvages* (1984) et *Hommes effarables et bestes sauvages* (1986) s'inscrivent dans cette reconstitution des mentalités, courant historique important qui traverse les études diachroniques depuis quelques décennies. Dans ces ouvrages revient la question fondamentale que Gagnon cherche à trancher : comment se construit la connaissance. Ses recherches l'amènent à conclure que c'est sur des préconceptions que se fonde alors le savoir. Les notions déjà assimilées et les présomptions structurent ce monde à découvrir. Gagnon démontre ainsi que le familier permet, par opposition, d'identifier l'étranger, l'Autre étant défini par sa différence à Soi. Les images, pour leur part, reprises avec de légères adaptations d'exemples plus anciens, confirment le mode d'appropriation d'une nature étrange, du familier à l'inconnu.

L'attention portée au vocabulaire ancien est ici un vecteur d'analyse, et le plaisir que prend Gagnon à écrire se communique au lecteur. Il multiplie



Page couverture de l'édition critique du *Codex canadensis* (2011)  
En collaboration avec plusieurs spécialistes, François-Marc Gagnon dirige l'édition du *Codex canadensis* et son pendant textuel *L'Histoire naturelle ou la fidelle recherche de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes Occidentales* de Louis Nicolas. Cet ouvrage magistral attend sa publication en français. (Sylvain Lumbroso).

les moyens rhétoriques afin de construire son argumentation et de la mener là où les conclusions de sa recherche le portent. Le pédagogue est toujours présent dans ses textes qui suscitent la curiosité, fournissent les indices dans un ordre précis, tiennent en haleine jusqu'au dénouement. Le savant rigoureux est mâtiné du conteur heureux de partager les résultats de son enquête.

La découverte des illustrations accompagnant l'ouvrage du père François Du Creux sur la représentation des Autochtones et de celles de Conrad Gessner sur la faune dans son *Historia animalium* (1587) lui fournit l'occasion d'exercer son talent d'interprète des images. Chaque indice est soigneusement scruté afin de signaler l'apport de Nicolas au savoir qui se précise par le contact avec les populations et le territoire nord-américain.

## UN « VÉRITABLE TRÉSOR INTERNATIONAL »

Il faut consulter la page de remerciements de l'édition de 2011 de *The Codex canadensis and the Writings of Louis Nicolas* (McGill-Queen's) pour se rendre compte des démarches entreprises et du réseau de chercheurs mobilisés par François-Marc Gagnon autour de ce projet colossal. Il s'agissait de publier, selon le projet initial de Louis Nicolas, le texte de *L'Histoire naturelle* avec les illustrations qui l'accompagnent dans le *Codex*. Chacun des spécialistes pousse plus avant l'étude du texte où sont mentionnées des centaines de plantes et d'arbres, de reptiles, d'animaux et d'oiseaux, en plus de la description de certaines coutumes de plusieurs peuples amérindiens. Se trouvent ainsi éclairés les dessins très élaborés du missionnaire dans son recueil unique en son genre.

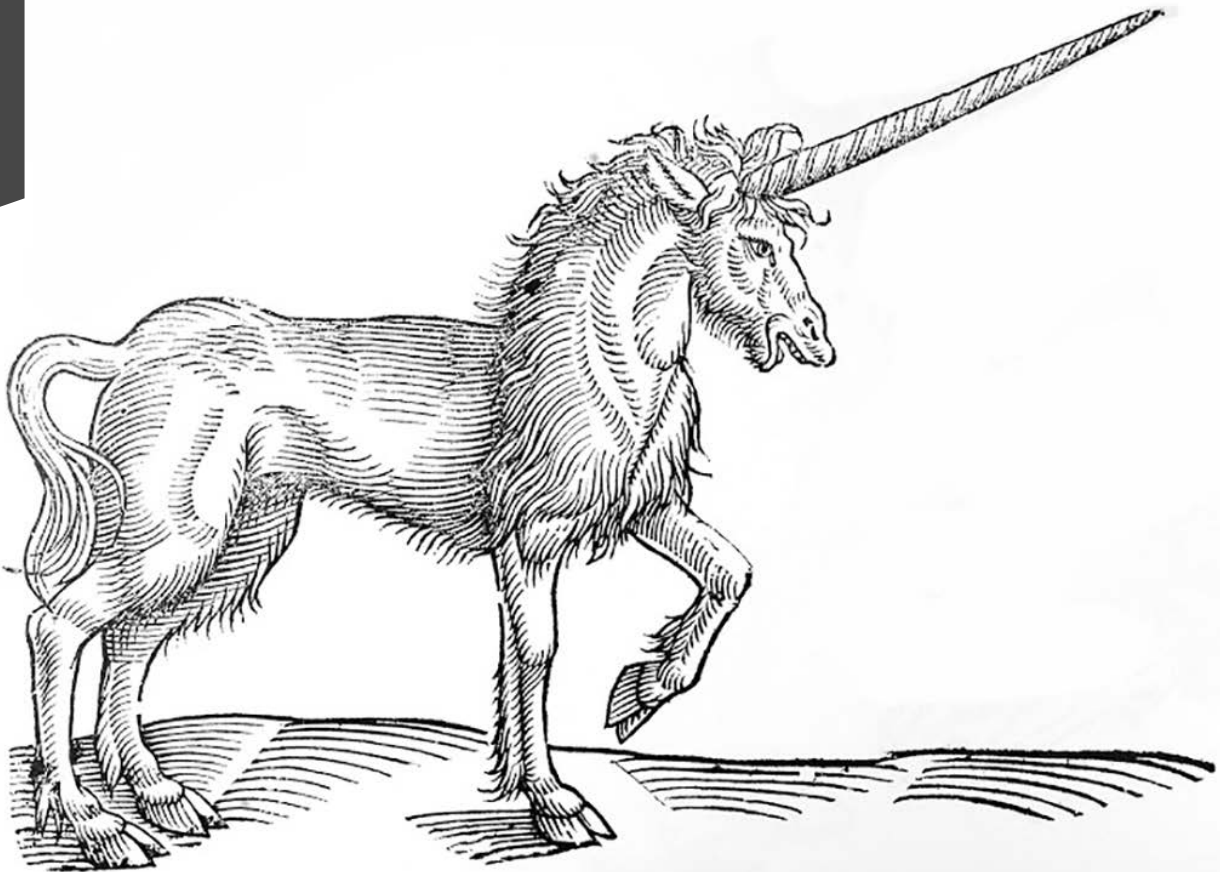
Selon la directrice du Gilcrease Museum où il est conservé, le *Codex* est un « véritable trésor international ». Encore fallait-il l'exhumer, l'étudier et le faire fructifier. La publication encore à venir de l'édition française de ce monumental ouvrage clôturerait la quête de François-Marc Gagnon et rendrait ainsi pleinement justice aux observations de Louis Nicolas formulées il y a 350 ans.

**Laurier Lacroix, C.M., est professeur émérite de l'Université du Québec à Montréal. En 1973, il a eu le privilège de rédiger son mémoire sous la direction de François-Marc Gagnon.**

### Pour en savoir plus :

François-Marc Gagnon. « L'expérience ethnographique de Louis Nicolas », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n° 4, 1979, p. 281-295.

Anne-Marie Sioui. « Qui est l'auteur du *Codex Canadensis*? », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 8, n° 4, 1979, p. 271-279.



La licorne

La licorne est un animal mythique dont la corne aurait des propriétés exceptionnelles, surtout comme antipoison. (Illustration de l'ouvrage d'Edward Topsell *Beasts* [1607]).

## AU-DELÀ DU *CODEX CANADENSIS*, UNE HISTOIRE NATURELLE À DÉVOILER

par Daniel Fortin

**Le *Codex canadensis* (1664-1675) est probablement le manuscrit le plus connu, du moins des initiés, du père Louis Nicolas (1634-1682).**

On y trouve principalement des Autochtones, des plantes, des mammifères, des oiseaux et des poissons de la Nouvelle-France. Ces dessins devaient illustrer une « œuvre » du jésuite comprenant une grammaire algonquaine avec un catéchisme, un recueil géographique, un traité d'ethnologie et une histoire naturelle. Le père Louis Nicolas indique, dans un feuillet de la *Grammaire algonquaine* (1672-1674), que les trois derniers ouvrages comportent vingt-quatre livres ou chapitres. Les dessins du *Codex canadensis* ont éclipsé jusqu'ici la *Grammaire algonquaine* et les

informations contenues dans les douze livres de *l'Histoire naturelle des Indes occidentales* et le *Traité des animaux à quatre pieds terrestres et amphibies*, les autres manuscrits présentement connus du jésuite. Dans cet article, nous nous intéresserons à *l'Histoire naturelle*.



Le caribou des bois

Le caribou des bois fréquentait les forêts anciennes de la vallée du Saint-Laurent au nord de la ville de Québec et de la Gaspésie à l'époque de la Nouvelle-France. (Daniel Fortin).

## L'HISTOIRE NATURELLE DES INDES OCCIDENTALES : LE MANUSCRIT

Les trois premiers livres ou chapitres de *l'Histoire naturelle* sont consacrés à la botanique. Louis Nicolas commence avec les simples, plantes herbacées comestibles ou médicinales, les fleurs, les grains et les herbes, puis discute des arbrisseaux et termine cette section par les arbres. Grosso modo, il va donc des plus petites espèces aux plus grandes. Cette classification semble inspirée de celle du naturaliste Pline l'Ancien, l'auteur d'une *Historia naturalis* en trente-sept volumes, une référence à l'époque, sauf que ce dernier procédait à l'inverse; il abordait d'abord les grosses espèces et finissait par les plus petites. Dans l'ouvrage du père Nicolas, les mammifères terrestres, aquatiques et amphibies à quatre pieds occupent les livres 4 à 8. Une bonne place est accordée aux ours, à l'orignal et au castor. Enfin, les livres 9 à 12 abordent majoritairement les oiseaux et les poissons. Comme certains insectes volent, quelques espèces sont décrites à la fin du chapitre 11 portant sur les espèces aviennes. Le manuscrit s'achève avec les poissons; cette catégorie inclut les grenouilles, les crapauds et certains mammifères marins.

Il y a une corrélation évidente entre les informations contenues dans *l'Histoire naturelle* et la

plus grande partie des illustrations du *Codex canadensis*. On trouve dans les pages manuscrites du premier ouvrage la numérotation très précise des figures de tous les animaux illustrés dans le second. Par contre, parmi les 200 plantes décrites dans *l'Histoire naturelle*, seules 15 espèces sont illustrées, 2 espèces illustrées ne sont pas décrites, mais mentionnées, et l'iconographie d'une passiflore (*Passiflora sp.*) appelée « La granadille » par l'illustrateur du *Codex canadensis* n'est ni décrite ni mentionnée.

On a beaucoup vanté la qualité des illustrations du *Codex canadensis*; cependant, aux yeux d'un naturaliste, les dessins de la majorité des plantes, de plusieurs petits mammifères et de nombreux oiseaux et poissons de ce manuscrit ne permettent pas une identification certaine sans le recours aux textes de *l'Histoire naturelle*.

## DES OBSERVATIONS UTILES POUR RECONSTRUIRE LE PASSÉ

À quoi peut bien servir une publication actualisée (voir « Pour en savoir plus ») d'un manuscrit datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle? Nous répondrons que les observations recueillies par le père Louis Nicolas, lorsque nous les comparons à d'autres du même type et de la même période, apportent des réponses à certaines de nos interrogations sur notre propre passé. Par exemple, lors d'une restauration ou d'une représentation de jardins du XVII<sup>e</sup> siècle, nous ne pouvions auparavant nous appuyer que sur *l'Histoire véritable et naturelle des mœurs & productions du Pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada*, de Pierre Boucher, fondateur et seigneur de Boucherville, qui, bien que fort utile, ne proposait que quelques espèces de plantes potagères et de plantes ornementales. Il est bien connu en recherches historiques que le commun fait rarement l'objet d'un vaste développement ou d'une notation particulière par les chroniqueurs de l'époque, comme le signale l'auteur de *l'Histoire naturelle* [feuillet 7 et 8] :

*Toutes les herbes que je vais nommer sont si communes dans le pays qu'il faudrait un grand volume pour en dire toutes les particularités, et comme ce serait trop ennuyant il faut se contenter des simples noms [...].*

Ce texte, qui se poursuit sur deux feuillets du manuscrit, nous a livré une liste importante de

plantes potagères présentes dans les jardins de la période 1664-1674. Au tout début du premier livre, les lecteurs découvrent une liste tout aussi intéressante de plantes ornementales qui décoraient probablement les jardins des élites et des religieux. De quoi réjouir les concepteurs de jardins anciens!

## UNE ÉTUDE BIOLOGIQUE

Dans les chapitres consacrés aux animaux, le père Louis Nicolas décrit et illustre cinq espèces de l'ordre des artiodactyles ou ongulés : le *scennonton*, ou chevreuil de la Haute Virginie; le caribou; le cerf américain; la licorne; et l'original, qu'on appelle autrement l'élan ou, avec les Latins, *Alces*, et avec les Amérindiens du pays, *mouns*. Quatre de ces espèces ont été très probablement observées sur le territoire de la Nouvelle-France, qui, ne l'oublions pas, s'étendait bien au-delà de la vallée du Saint-Laurent. Les feuillets 85 et 86 sont consacrés à une longue dissertation sur la « véracité » de l'existence de la licorne, un animal mythique unicolore de la péninsule arabe. Les rares témoins qui disent l'avoir vu ont probablement observé le farouche oryx d'Arabie (*Oryx leucoryx*); vue de profil et de loin, cette antilope semble ne porter qu'une seule corne. Cette corne possède une grande valeur comme antipoison et fait l'objet d'un certain commerce parmi les nobles européens. On peut supposer que ce texte a été ajouté plus tardivement dans l'ébauche du manuscrit, car jamais l'auteur ne le cite comme un animal présent en Nouvelle-France.

Le chevreuil de Virginie (*Odocoileus virginianus*), l'original (*Alces alces*) et le caribou forestier (*Rangifer rarandus caribou*) sont des ongulés assez bien connus de nos lecteurs, car observables facilement en milieu naturel, du moins les deux premiers. Les archéologues ont trouvé de nombreux ossements de ces trois espèces lors de diverses fouilles autour des Grands Lacs. Mais le cerf américain (*Cervus elaphus canadensis*), connu populairement sous le nom de wapiti, a disparu depuis plus d'une centaine d'années des territoires de l'est de l'Amérique du Nord. Était-ce l'espèce la plus présente dans la vallée du Saint-Laurent et autour des Grands Lacs au début du XVII<sup>e</sup> siècle? La description du père Louis Nicolas et celle de Champlain semblent l'indiquer. Comme cette espèce est plus grégaire que les chevreuils et les

originaux, « [il] y a des plages et des contrées dans nos pays étrangers où l'on voit 5 ou 600 de ces animaux ensemble [sic] » [feuillelet 83]. Il est fort possible que la pression de chasse des Autochtones et des Français ait eu raison de l'espèce, du moins dans la vallée du Saint-Laurent et autour des Grands Lacs les plus à l'est de l'Amérique du Nord.



Le chevreuil ou cerf de Virginie

Le cerf de Virginie avait une distribution très restreinte au XVII<sup>e</sup> siècle. On le croisait sur les territoires de l'Ontario et dans la région de Montréal. (Daniel Fortin).

Louis Nicolas consacre de nombreux feuillets au castor. Les historiens ont également fait du castor la « grande ressource » de la Nouvelle-France, surtout que celle-ci était taxée d'un impôt particulier : le quart, qui servait à entretenir l'administration de la colonie. D'une certaine façon, « le castor qui fait tout » a éclipsé bien d'autres ressources naturelles. Parmi celles-ci, l'original a fait l'objet d'un commerce important et surprenant. Dans ce contexte, il n'est guère étonnant que le père Louis Nicolas consacre tout le septième livre (les feuillets 91 à 108) à ce mammifère qu'il nomme *orionak*, *mouns*, élan et *Alces*. Parmi les descriptions présentées dans son *Histoire naturelle*, c'est l'une des plus intéressantes et des plus achevées. Le portrait de l'original est complet, sa chasse, largement abordée, et l'inventaire qualitatif de ses parties comestibles, très exhaustif. Comme le signale l'auteur au feuillet 105 :

*De tout ce que je dis et de tout ce qui me reste encore à dire, on jugera bien que l'élan est à nos Américains*



L'original femelle

La peau et les sabots de l'original ont fait l'objet d'un commerce important entre la Nouvelle-France et la France. (Daniel Fortin).

*occidentaux et septentrionaux ce que certains arbres sont aux Indiens orientaux, dans ou sur lesquels ils trouvent tout ce qui leur faut pour la subsistance [...].*

Au début de l'hiver, lorsque le tapis de neige s'épaissit, l'animal se « trouve » un « ravage » sur un territoire plutôt restreint, qu'il partage souvent avec des congénères, en foulant les mêmes sentiers pour s'assurer un déplacement plus aisé aux maigres ressources alimentaires et une certaine protection contre les prédateurs.

*La plus aisée et la plus assurée méthode de chasser l'élan est d'être muni d'une bonne paire d'excellentes raquettes et des armes dont j'ai parlé [...] [feuillet 95].*

L'auteur de *l'Histoire naturelle* parle peu du commerce des peaux d'originaux de la colonie vers la

France. Par contre, il souligne le potentiel d'exportation extraordinaire des pieds d'élan au feuillet 104 :

*Il ne serait pas fort difficile de faire passer en France tous les ans plus de dix ou douze mille pieds d'élan par les vaisseaux qui trafiquent dans un pays où l'on tue tous les ans plus de cent mille élan.*

Le père Louis Nicolas fait référence dans ce paragraphe à un remède contre le « haut mal ». Une légende prétend que lorsque l'élan est poursuivi pendant un certain temps, il lui arrive de tomber subitement, comme saisi d'épilepsie. Mais, il se réveille ou s'en guérit en touchant son oreille avec le sabot de son pied gauche arrière. Même le naturaliste George-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), intendant du Jardin du roi (1739-1788), se fait l'écho de ce récit. C'est dire la renommée de la corne du pied arrière gauche de l'élan. Dans le texte



Le wapiti ou cerf américain  
L'aire de répartition du wapiti englobait la vallée du Saint-Laurent au début de la Nouvelle-France. Mais son abondance demeure une question à l'étude. (Daniel Fortin).

de son manuscrit, le jésuite discourt sur les preuves de cette propriété qu'il aurait lui-même observées :

*Les médecins disent que le pied gauche du train de derrière est souverain pour l'épilepsie, mais de mille qui le disent, il n'y en a pas eu un qui ne le dise par rapport, sans en avoir fait nulle expérience [feuillet 103].*

Ce « médicament » n'a évidemment pas été retenu par la pharmacologie moderne. Cette affirmation et d'autres, ainsi que les descriptions et les illustrations de certains animaux mythologiques comme la licorne, le cheval marin et le grand lièvre, semblent indiquer que le père Louis Nicolas partage certaines croyances « populaires » dont il a de la difficulté à s'affranchir. Cela nous montre que les descriptions et les illustrations n'ont pas toutes été réalisées *in vivo* et explique peut-être également la piètre ressemblance des illustrations botaniques et leur très faible nombre dans le *Codex canadensis*, cette partie ayant probablement été écrite après son retour en France.

Pour la rédaction d'une histoire naturelle de la Nouvelle-France indiquant la présence des espèces, leur abondance, leur répartition et leur importance économique pour la reproduction des différentes communautés humaines, autant autochtones que françaises, les écrits du père Louis Nicolas sont importants. Les descriptions

de l'auteur de *Histoire naturelle* ne sont pas exemptes de certaines imprécisions ou de fabulations concernant quelques animaux décrits, mais lorsque nous les conjuguons avec les écrits de Pierre Boucher, de Nicolas Perrot, de Nicolas Denys et de bien d'autres témoins ou voyageurs, notre portrait de la nature en Nouvelle-France se précise.

Du point de vue de l'histoire des sciences, *Histoire naturelle* est un ouvrage intéressant qui appartient à une époque de transition entre le savoir figé des ouvrages des Anciens et l'interprétation des données recueillies sur le terrain. Mais cette démarche semble pour le jésuite s'amorcer *a posteriori*, après son retour en France, au moment où il fait la mise en ordre de ses observations, les compile, les transcrit et travaille sur les illustrations.

Malgré l'absence des manuscrits contenant les livres ou chapitres consacrés à la géographie et à l'ethnologie comparée des territoires et des peuples des Indes occidentales auxquels les illustrations du *Codex canadensis* font également écho, les lecteurs pourront jumeler une grande partie de celles-ci aux descriptions de *Histoire naturelle* et ainsi « reconstruire » une partie importante de l'œuvre du père Louis Nicolas.

### **Daniel Fortin est ethnologue, ethnobotaniste et naturaliste.**

#### **Pour en savoir plus :**

Diane Daviault. *L'Algonquin au XVII<sup>e</sup> siècle. Une édition critique, analysée et commentée de la grammaire algonquine du père Louis Nicolas*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, 542 p. (Coll. « Tekouerimat »).

Daniel Fortin. *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas. Partie I : la botanique. Partie II : les mammifères. Partie III : les oiseaux et les poissons*. Québec, Les Éditions Gid, 2014-2017, 462 p.; 415 p.; 519 p.



Gravures tirées de Charlevoix

Cet ouvrage témoigne entre autres de l'éducation humaniste de Charlevoix et de son intérêt marqué pour les curiosités du Nouveau Monde. Il y décrit pas moins de 70 plantes et identifie 8 variétés de chênes nord-américains. (Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi de l'Amérique septentrionale*, tome 2, à Paris, Chez Rolin fils, 1744. Collections Site historique Marguerite-Bourgeoys).

# L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE DES JÉSUITES EN NOUVELLE-FRANCE AUX XVII<sup>E</sup> ET XVIII<sup>E</sup> SIÈCLES

par **Stéphan Martel**

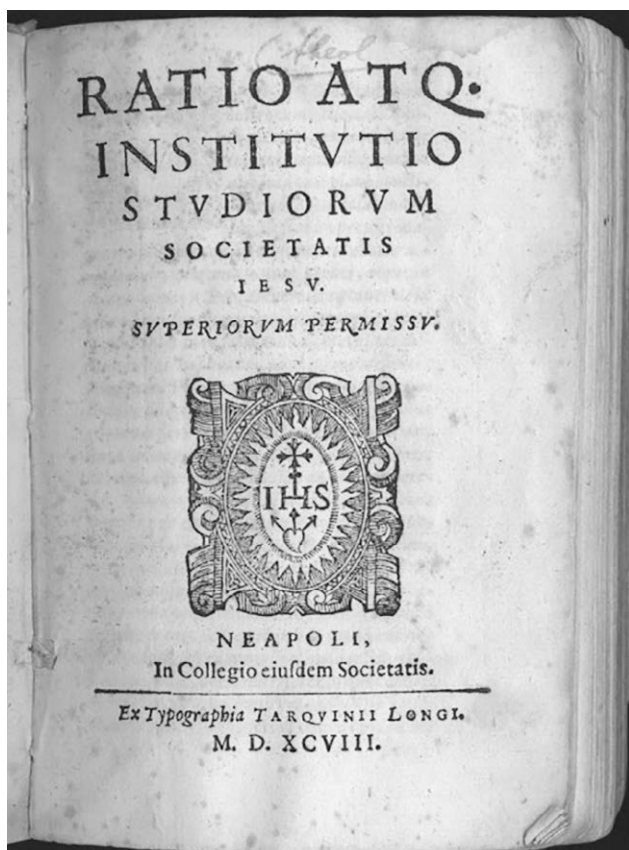
**Fondée à Rome par Ignace de Loyola (1491-1556) en 1540, la Compagnie de Jésus a été l'un des fers de lance intellectuels de la Réforme catholique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.**

Cet ordre religieux voué aux missions intérieures et internationales a fourni de grands savants à l'Europe,

tant pour l'enseignement que pour la recherche. L'Amérique du Nord, comme toutes les terres de missions fréquentées par les jésuites, a offert aux missionnaires un milieu neuf et passionnant pour l'observation de la nature et l'expérimentation.

**ENSEIGNEMENT DES SCIENCES  
CHEZ LES JÉSUITES DU XVI<sup>E</sup>  
AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE**

Ignace de Loyola et ses premiers compagnons ont vécu dans un monde en profonde mutation : la



*Ratio Studiorum*

L'ensemble des pratiques et des règles pédagogiques de la Compagnie de Jésus ont été définies dans un texte intitulé communément le *Ratio Studiorum*. On y décrivait notamment le cursus scolaire, comprenant les matières scientifiques.

(Ratio atque Institutio Studiorum Societatis Iesu Superiorum Permissu, Neapoli, Ex Typographia Tarquinii Longi, 1598. <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ratiostudiorum.jpg>)

découverte de continents nouveaux au-delà des océans et les réformes protestantes qui ont déchiré l'ancienne unité chrétienne ont ébranlé les cadres mentaux et intellectuels de l'Occident chrétien. Ils ont rapidement réalisé que la reconquête catholique passerait par une éducation chrétienne élargie à l'ensemble de la société; une éducation renouvelée, moderne, dépouillée de la scolastique médiévale poussiéreuse des universités. Dans les collèges fondés par la Compagnie de Jésus dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la formation des élèves était fondée sur une pédagogie humaniste abreuvée à la philosophie et à la littérature de l'Antiquité, mais infléchie de façon à respecter les dogmes catholiques. Les sciences prenaient une place tout aussi centrale que la philosophie, les lettres et la théologie dans le système éducatif jésuite.

L'apprentissage des sciences s'amorce dans les collèges en France dès la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces matières sont alors enseignées au cours des deuxième et troisième années du pro-

gramme de philosophie. Alors que la première année est réservée à la logique, en deuxième année, les élèves sont initiés aux notions de la physique. En troisième année, ils étudient les mathématiques, qui comprennent l'arithmétique, la géométrie élémentaire et appliquée, puis enfin l'astronomie, la géographie et la gnomonique (l'étude des cadrans solaires).

Jusque dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le système aristotélicien règne en maître dans les collèges. Enseignants et étudiants commentent et débattent alors les plus importants traités d'Aristote : *Du ciel*, *De la génération et de la corruption* et *Physique*. Mais sous l'apparente uniformité du cursus scolaire réglementé par le *Ratio Studiorum* (1599), un intérêt marqué pour les nouvelles découvertes et théories scientifiques émerge peu à peu et prend de l'ampleur. La correspondance des professeurs jésuites avec d'autres savants européens et leurs propres expérimentations à l'aide d'instruments d'observation qui leur permettent de faire des découvertes inédites ébranlent les savoirs traditionnels. Bien des professeurs continuent d'enseigner Aristote, mais en intégrant à leurs cours des interprétations scientifiques nouvelles et modernes – ce qui n'a pas l'heur de plaire aux autorités de la Compagnie de Jésus.

Dans ce bouillonnement intellectuel au sein des collèges, où se confrontent savoirs anciens et idées novatrices, où se heurtent des enseignants promouvant une science moderne et libre et d'autres qui défendent un immobilisme étroit, de grands savants jésuites se démarquent. Leurs travaux rayonnent à l'échelle européenne en astronomie, en botanique, en zoologie, en hydrographie et en géologie. Bien des élèves suivront les traces de ces maîtres pour projeter la pensée scientifique encore plus loin : René Descartes en est certainement l'exemple le plus connu. D'autres, qui adhéreront à la Compagnie, deviendront missionnaires, disponibles pour l'apostolat international.

La Compagnie de Jésus promeut un engagement actif dans le monde. L'accent mis sur les sens et la sanctification des études créent chez ses membres les conditions idéales pour l'observation empirique et rationnelle du monde naturel. Les missionnaires ont colligé et accumulé une abondance formidable de connaissances inédites sur les cultures et les territoires méconnus ou inconnus, peut-être comme aucune autre

communauté religieuse n'a pu le faire sous l'Ancien Régime. Leurs habiletés scientifiques en ont aussi fait des informateurs de premier ordre, ce qui leur a permis d'occuper une place centrale dans la logique coloniale de la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

## LES SCIENCES... AU SERVICE DE LA MISSION EN NOUVELLE-FRANCE

Les missionnaires apportent par-delà les mers leur bagage de connaissances scientifiques, qu'ils savent mettre à profit. Ils contribuent largement à la circulation et au partage des découvertes scientifiques, grâce aux réseaux internationaux de leur ordre. Aussi, leur correspondance et leurs écrits publiés annuellement démontrent une curiosité insatiable pour tout ce que les nouveaux territoires offrent en richesses naturelles et en découvertes potentielles. Non seulement ils s'intéressent aux Premières Nations qu'ils sont venus convertir au christianisme, mais ils décrivent avec rigueur la faune et la flore, les ressources géologiques et les phénomènes météorologiques et hydrographiques des territoires qu'ils traversent. Ils savent intéresser leurs lecteurs avides d'exotisme et de paysages lointains. Des spécimens naturels circulent entre l'Amérique et l'Europe pour enrichir les collections de *naturalia* des collèges, des jardins botaniques et des cabinets de curiosités.

Aussi, l'intérêt que les évangélistes portent aux cultures des Premières Nations (en dépit des jugements de valeur et des apriorismes) et leur volonté d'apprendre les langues indigènes créent les conditions d'un dialogue transculturel favorable à l'acquisition de savoirs autochtones ancestraux. À ce chapitre, les jésuites doivent beaucoup à leurs hôtes, qui les informent des propriétés agricoles, culinaires et médicinales des plantes. On ne citera qu'un exemple, celui de Joseph-François Lafitau, qui, en 1718, est le premier à reconnaître la parenté du ginseng du Canada (*Panax quinquefolium*) avec son cousin asiatique. La description de cette plante aux multiples vertus médicinales, qu'il doit essentiellement aux femmes de la nation mohawk, soulève un immense intérêt en France et permet le développement d'un commerce fort lucratif entre l'Amérique, l'Europe et l'Asie.

Les jésuites sont particulièrement fascinés par l'astronomie, et ils partagent le fruit de leurs observations du cosmos tant dans leurs réseaux scienti-

fiques qu'avec leur fidèle lectorat : « Pour satisfaire au désir de quelques personnes qui nous ont demandé quelque observation des éclipses que nous remarquerions en ce pays, en voici une de lune fort remarquable, qui nous apparut le soir du quatorzième d'avril de cette présente année 1642. » Des missionnaires comme Paul Le Jeune et Louis Nicolas étudient la course du soleil, ce qui leur



Paul Le Jeune

Contemporain de René Descartes, Paul Le Jeune a étudié la philosophie au Collège Henri IV à La Flèche en 1615. Les relations missionnaires qu'il a rédigées témoignent d'un intérêt marqué pour la physique optique et l'astronomie (René Lochon, « Le Révérend Père Paul Le Jeune de la Compagnie de Jésus », Bibliothèque et Archives Canada, C-021404).

fait comprendre le décalage horaire entre Paris et Québec. Louis Nicolas écrit à ce sujet : « Le jour est en France six heures entières, et un peu davantage plus tôt qu'aux Indes; j'en ai fait les épreuves par les éclipses marquées dans les almanachs. La chose est facile : on n'a qu'à remarquer à quelle heure il arrive en France, et si on trouve qu'il n'arrive aux Indes qu'aux heures que je marque, ce que je dis sera démonstratif. » Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le père Joseph-Pierre de Bonnécamps ne se contente pas d'aménager un observatoire astronomique sur le toit du Collège de Québec, mais il entretient une correspondance scientifique avec Joseph-Nicolas Delisle, professeur en mathématiques au Collège de France et géographe de la Marine. Il publie dans les *Mémoires de Trévoux* le fruit de son observation d'une aurore boréale, visible à Québec en 1746.



Collège des Jésuites de Québec

Le Collège de Québec a connu de nombreux agrandissements aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles afin de répondre aux besoins éducatifs grandissants en Nouvelle-France. Avec la Conquête en 1759, les bâtiments seront convertis en casernes et logements pour les officiers britanniques. (*Le collège et l'église des Jésuites à la Conquête*. Gravure de Richard Short, 1761, Archives de la Ville de Québec, N016369).

On connaît l'excitation provoquée dans les milieux scientifiques en Europe par le passage de deux comètes en 1664-1665. L'enthousiasme des jésuites à Québec est tout aussi palpable, puisqu'ils suivent le parcours des corps célestes pendant plus d'un mois. Ils consignent dans les *Relations* de 1664 « quelques observations qui pourront peut-être servir de fondement aux curieux, pour en tirer quelques nouvelles connaissances ». Le rapport qu'ils nous ont laissé de leurs observations témoigne de notions poussées en astronomie et en trigonométrie, ainsi que d'une rare maîtrise d'instruments complexes comme l'astrolabe et le quart-de-cercle. À titre d'exemple, le 23 décembre, ils écrivent : « [À] une heure & demie du matin, la hauteur de la comète estoit de 6 degrez 36 minutes. La hauteur de [la constellation de] Keleb Alased, ou du Cœur du Lion, 47 degrez 15 minutes, & son azimuth à la comète, 20 degrez 10 minutes. On trouve par le calcul, l'ascension droite de la comète de 150 degrez, 27 minutes. »

## LES CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES COMME OUTIL DE CONVERSION

Dès avant 1550, les premiers jésuites avaient remarqué la séduction qu'exerçait sur les élites

chinoises la maîtrise des sciences astronomiques par les missionnaires; ils sentaient également que ce prestige éveillait leur intérêt pour le christianisme. La démonstration d'une « supériorité » scientifique sera également une stratégie de conversion qu'utiliseront abondamment les missionnaires de la Compagnie de Jésus auprès des Premières Nations au Canada.

Le père Jérôme Lallemand montre comment la connaissance du cosmos vaut aux missionnaires une sorte de respect mêlé de crainte qu'il sera facile d'exploiter : « Sur ce que nous leur prédisons les ecclipses de la lune et du soleil, dont ils ont beaucoup de peur, ils se sont imaginez que nous en estions les maistres, que nous sçavions toutes les choses à advenir et que c'est nous qui en disposons. » Paul Le Jeune utilise à l'occasion son érudition scientifique pour ébranler l'autorité spirituelle des chamans innus, qu'il considère comme des obstacles à l'adhésion des Premières Nations au christianisme. Le 10 janvier 1637, le même jésuite ébahit l'Innu Makheabichtichiou en l'instruisant sur la nature des couleurs, surtout après une démonstration de la décomposition de la lumière à l'aide d'un verre trigonal : « "Tu ne vois, luy dis-je, aucune couleur en ce verre, mets-le sur tes yeux et tu le verras plain de belles couleurs qui proviendront de la lumière." L'aïant appliqué à la venue et

voiant une grande variété de couleurs, il s'écria : "Vous estes des manitous, vous autres François, qui cognoissés le ciel et la terre." »

## L'UTILITÉ DES SCIENCES DANS LA LOGIQUE COLONIALE

Les grands espaces que les missionnaires parcouraient pour rejoindre les populations autochtones, leur rôle d'interprètes et leurs connaissances approfondies en géographie et en hydrographie ont fait d'eux de précieux alliés pour le gouvernement colonial dans l'exploration et la description de nouveaux territoires. L'hydrographe Jacques-Nicolas Bellin doit aux calculs du père François-Xavier de Charlevoix d'avoir pu dresser des cartes améliorées de la région ceinturant les Grands Lacs. Le père Joseph-Pierre de Bonnécamp, qui accompagne en 1749 l'officier Pierre-Joseph Céloron de Blainville dans la vallée de l'Ohio, dresse une carte détaillée des régions explorées. Il arrive même que des jésuites se fassent prospecteurs en ressources minéralogiques, comme en 1669-1671, lorsqu'ils cherchent les affleurements de cuivre dans les régions entourant le lac Supérieur.

Les jésuites jouent également un rôle de première importance dans l'éducation scientifique en fondant le Collège de Québec en 1635. Dès la décennie 1660, l'établissement scolaire offre un programme d'études classiques, de théologie et de sciences comparable à ce que l'on retrouve dans les collèges de France. L'absence d'une faculté universitaire de médecine au Canada, les conditions difficiles dans la colonie et son isolement favorisent également l'enseignement de la médecine. En 1666, le *Journal des jésuites* mentionne la soutenance des deux premières thèses de philosophie par Pierre Francheville et Louis Jolliet. Par ailleurs, ce dernier a été reconnu par la postérité comme un excellent cartographe, explorateur et hydrographe. Enfin, en 1708, les jésuites de Québec obtiennent la direction de l'École royale d'hydrographie pour y enseigner les mathématiques, la physique et l'astronomie. Durant 130 ans, le Collège de Québec formera plus de 800 élèves et sera une véritable pépinière d'arpenteurs, cartographes, hydrographes, naturalistes, explorateurs et interprètes en Amérique du Nord.

L'activité scientifique des jésuites en Nouvelle-France s'inscrit dans un contexte international

qui dépasse largement la dimension coloniale. La circulation des savoirs scientifiques et des spécimens naturels d'un continent à l'autre est facilitée par l'étendue de leurs réseaux internationaux. Ils nourrissent l'appétit d'un lectorat européen fasciné par les *curiositas* du Nouveau Monde, ce qui, incidemment, attire sympathie et appuis financiers pour leurs missions outre-mer. Les connaissances scientifiques acquises profitent aussi grandement aux visées impérialistes de la France sur le continent nord-américain : notamment la description de nouveaux territoires et de leurs ressources naturelles, mais aussi la mise en place d'une école d'enseignement supérieur qui forme à Québec de jeunes hommes aux sciences et techniques utiles à l'exploration et au développement du continent.

Bref, les missionnaires jésuites observent et expérimentent la nature conformément à leur solide éducation humaniste acquise dans les collèges de France, oscillant entre un traditionalisme scientifique abreuvé aux auteurs anciens et une ouverture audacieuse aux nouveaux courants de pensée. Même à distance des grands foyers scientifiques de l'Europe, les jésuites contribuent, à leur façon, à la naissance de la science classique.

**Stéphan Martel est directeur adjoint et responsable de la recherche au Site historique Marguerite-Bourgeoys.**

### Pour en savoir plus :

Louis-Philippe Audet. « Hydrographes du Roi et cours d'hydrographie au collège de Québec, 1671-1759 », *Cahiers des Dix*, 35, 1970.

François de Dainville. *L'éducation des jésuites (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1978.

Marcus Hellyer. « "Because the Authority of My Superiors Commands": Censorship, Physics and the German Jesuits », *Early Science and Medicine*, vol. 1, n° 3, 1996.

Georges Minois. *L'Église et la science. Histoire d'un malentendu. Tome 2. De Galilée à Jean-Paul II*. Paris, Fayard, 1991.



La première exploration française

Louis Jolliet et Jacques Marquette sont les premiers Français à explorer le Mississippi en 1673. Ils ne se rendront pas jusqu'à l'embouchure du fleuve, car ils craignent d'être capturés. Il leur restait près de 700 kilomètres à parcourir. (iStock – ivan-96).

# UN AUTRE MANUSCRIT OUBLIÉ DE NOTRE HISTOIRE :

## LE JOURNAL DE JEAN-BAPTISTE MINET (1661-1694)

par Martin Lavallée

**Pour apprécier pleinement la valeur des documents relatant la genèse de la Nouvelle-France, il faut se remettre dans le contexte des premiers Français arpentant ce nouveau continent, étranger et sauvage.**

Qu'ils aient été ici pour évangéliser les peuples autochtones, pour trouver une route vers l'Asie, pour s'enrichir grâce au commerce des pelleteries ou simplement pour partir à l'aventure, ils ont tous été confrontés à une réalité nouvelle, celle de se retrouver dans un monde inconnu où tout est à découvrir et à connaître. Pour ces Européens des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles s'improvisant parfois écrivains, cartographes, botanistes, naturalistes ou ethnologues, toutes les observations et les informations recueillies revêtaient donc un intérêt capital et devaient être consignées pour faire état de l'avancement des découvertes et des connaissances. C'est ce que firent notamment Jacques Cartier,

Samuel de Champlain, les jésuites dans leurs *Relations* ou encore Bacqueville de la Potherie dans son *Histoire de l'Amérique septentrionale*.

Malheureusement, tous les manuscrits rédigés alors n'ont pas eu la chance de connaître la postérité de ces œuvres majeures de notre histoire. Certains ont été détruits; d'autres, pour diverses raisons, ont peu intéressé les chercheurs, tandis que d'autres encore sont tout simplement tombés dans l'oubli et attendent patiemment d'être redécouverts pour transmettre ce qu'ils recèlent. Ce numéro consacré au *Codex canadensis* est l'occasion de nous pencher sur un de ces documents oubliés rendant compte de ce qu'ont vu et vécu les premiers Français à fouler le sol de l'Amérique. Le document en question a été vendu au sein du même lot que le *Codex* de Louis Nicolas en 1934. Il s'agit d'un récit du voyage au Mississippi et dans le golfe du Mexique du célèbre explorateur René-Robert Cavalier de La Salle, rédigé par un auteur dont on sait toutefois peu de choses, l'ingénieur Jean-Baptiste Minet.

## L'ITINÉRAIRE SINUEUX D'UN JOURNAL

Ce document a connu un parcours singulier, et plusieurs zones d'ombre subsistent en ce qui le concerne. Entre sa rédaction en 1684-1685 et le début du XX<sup>e</sup> siècle, nous ne savons à peu près rien à son sujet. Minet envoie bien en 1685 un rapport de son voyage dans le golfe du Mexique au ministre de la Marine Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, mais celui-ci n'est qu'une synthèse de son manuscrit original. Ce rapport a d'ailleurs été repris par l'archiviste français Pierre Margry dans le tome II de son étude de 1878 intitulée *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*. Le manuscrit original refait finalement surface à Paris en 1934 au sein du catalogue de vente de l'expert-libraire Georges Andrieux, avec d'autres manuscrits relatifs aux débuts de la présence française en Amérique. Parmi ceux-ci, comme nous l'avons dit, on comptait le fameux *Codex canadensis*, mais aussi un autre récit du voyage de Cavalier de La Salle dans le golfe du Mexique, celui d'Henri Joutel. Nous sommes toutefois dans l'incapacité d'identifier l'acheteur du journal de Minet au cours de cette vente aux enchères. Les archivistes canadiens en font par la suite l'acquisition en 1981 auprès d'une Amé-

ricaine, une certaine Emily Driscoll, qui affirme alors le posséder depuis fort longtemps. Sa famille a dû l'acheter à Paris : c'est la thèse la plus vraisemblable, selon l'ancien archiviste de Bibliothèque et Archives Canada (BAC) Victorin Chabot. Quoi qu'il en soit, il repose toujours à BAC, où il a été numérisé, puis rendu disponible sur le site Web de l'institution.

Il s'agit donc d'une source de première main sur deux importantes expéditions de l'un de nos plus grands et controversés explorateurs, en même temps qu'un authentique récit de voyage qui fournit des informations précieuses pour les historiens. Le manuscrit est connu aux États-Unis, où il a été édité en anglais par Robert S. Weddle et publié par Texas A&M University Press. On ne peut toutefois pas en dire autant pour le Québec, où ce manuscrit n'a pas beaucoup été utilisé par les historiens de la période.

## QUI ÉTAIT JEAN-BAPTISTE MINET?

Le peu d'éléments biographiques que nous possédons sur Jean-Baptiste Minet provient des travaux de l'historienne Anne Blanchard, qui s'est intéressée aux ingénieurs militaires des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en France. La vie de Minet, ingénieur et cartographe de métier, fut de courte durée. Issu de la petite bourgeoisie parisienne, il naît à Paris en 1661 et meurt en service – durant les combats de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg – dans la ville de Palamos, en Catalogne espagnole, en juin 1694. Il se marie à Nîmes en 1689 à Marie Mainberg, mais n'a pour enfant qu'un seul fils, qui meurt en bas âge.

En ce qui a trait à sa carrière, nous savons qu'il a réalisé d'importants travaux d'infrastructure en France – parfois sous la direction de Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban –, comme ceux de la citadelle de Nîmes, qui abrite aujourd'hui l'université de la ville, ou encore ceux sur le canal du Midi. Nous savons également qu'il est venu en Amérique, grâce au journal qu'il rédige en 1684-1685. Ce journal se divise en deux parties : la première (61 pages) se penche sur le voyage de Cavalier de La Salle au Mississippi, auquel Minet ne prend pas part, et la seconde (78 pages) se consacre à son expédition dans le golfe du Mexique, à laquelle cette fois-ci Minet participe.

## L'EXPÉDITION DE CAVELIER DE LA SALLE AU MISSISSIPPI (1678-1682)

Minet explique lui-même en introduction de son premier manuscrit qu'il n'est pas de cette expédition au Mississippi. Ce sont deux hommes ayant participé au voyage, Nicolas de La Salle (aucun lien de parenté avec l'explorateur) et Gabriel Barbier, qui ont relaté les faits à Minet, qui s'est chargé de les consigner. En 1684, trouvant la traversée de l'Atlantique particulièrement longue, il passe son temps à rédiger son manuscrit, après avoir constaté une dissemblance entre la version des deux hommes et celle relatée par Cavelier de La Salle à la cour. Peut-être avait-il également d'autres motivations – car, comme nous le verrons plus loin, les rapports n'étaient pas des plus harmonieux entre Minet et Cavelier de La Salle –, mais Minet est avare de détails sur ce point.

Commencé en 1678, ce voyage de La Salle au Mississippi est la continuation des découvertes entreprises par Louis Jolliet et par le père Jacques Marquette. La Salle, protégé du gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac, est chargé par le ministre Colbert de descendre le fleuve (qu'on appelait justement le Colbert à l'époque) pour en trouver l'embouchure. Cette expédition mène La Salle jusqu'au delta du Mississippi, dans le golfe du Mexique. Au passage, il prend possession du territoire et fonde la Louisiane, qu'il nomme en l'honneur du roi de France.

Ce premier manuscrit du journal de Minet, en plus de fournir des informations sur la vie quotidienne de ces voyageurs, décrit donc ce moment historique qui est le fait le plus marquant de la carrière de La Salle, soit celui de la découverte de l'embouchure du Mississippi, non pas dans la mer Vermeille (océan Pacifique), comme certains le pensaient à l'époque, mais bien dans le golfe du Mexique. Minet ponctue d'ailleurs son récit de deux cartes, dont l'une détaille le delta du Mississippi (p. 59), et l'autre l'emplacement du fort Frontenac (aussi appelé fort Cataracoui, aujourd'hui Kingston, p. 9). Fondé par La Salle en 1673 sur ordre du gouverneur éponyme, ce fort servait à la traite des fourrures. Le manuscrit contient également deux dessins, représentant un calumet (p. 29) et un Autochtone nu tenant un arc et une massue (p. 61). Ils accompagnent le récit de la rencontre entre l'expédition de La Salle

et des tribus autochtones, notamment les Acanceas, qui vivaient sur les bords du Mississippi, dans ce qui est aujourd'hui l'État d'Arkansas. Minet y décrit de façon détaillée leurs mœurs et les cérémonies auxquelles prirent part La Salle et ses hommes.

## VOYAGE DANS LE GOLFE DU MEXIQUE (1684-1685)

S'il n'est pas du premier voyage, Jean-Baptiste Minet est par contre présent lors d'une partie du voyage de La Salle dans le golfe du Mexique, de 1684 à 1687. Cette expédition est le fruit du projet que La Salle a soumis au ministre Colbert : fonder une colonie à l'embouchure du Mississippi en passant cette fois directement par le golfe du Mexique, depuis la France. Comme le souligne Céline Dupré dans la biographie qu'elle consacre au découvreur et comme le relate Minet au début de son récit, La Salle exagère certains faits et fait miroiter de nouvelles conquêtes au ministre pour mettre en valeur son projet. Il propose notamment de prendre possession, avec l'aide des Amérindiens, des mines espagnoles du Nouveau-Mexique. Peut-être motivés par ces promesses, le ministre et le roi Louis XIV acceptent de financer l'expédition, qui se met en branle en 1684, avec quatre navires et 320 personnes pour installer la nouvelle colonie. Minet est du nombre, à titre d'ingénieur hydrographe, mandaté par Colbert et aux ordres de Taneguy Le Gallois, sieur de Beaujeu, le capitaine d'un des quatre navires du voyage, la *Joly*, une frégate de la marine royale. On sait que ce projet échouera. La Salle n'arrivera pas à retrouver l'embouchure du Mississippi et s'écartera trop à l'ouest, vers le Texas. L'expédition se soldera par un échec, qui culminera avec l'assassinat de La Salle par cinq de ses hommes en 1687.

Dans son journal, en plus de décrire la topographie du territoire qu'il parcourt, Minet consigne avec minutie les événements du voyage jusqu'en mars 1685. C'est le moment où, las de chercher l'embouchure du fleuve et à court de vivres, il décide avec le capitaine Beaujeu et son équipage d'abandonner La Salle pour retourner en France. Lorsqu'il revient à La Rochelle, en juillet 1685, Minet est emprisonné une quarantaine de jours pour désertion. Il termine de rédiger son journal en prison ou dans les semaines qui suivent son emprisonnement, car son arrestation est décrite dans le manuscrit. Son récit met en lumière les

mauvaises relations que lui et le capitaine Le Gallois de Beaujeu ont avec La Salle. Minet termine son journal par une série de questions posées à l'explorateur, dans lesquelles il lui fait implicitement certains reproches. Il faut peut-être attribuer ces interrogations à la rancune de Minet et soupeser certaines d'entre elles, mais il n'y a pas lieu de croire que les faits et les événements décrits dans les manuscrits sont biaisés ou mensongers. Ce récit de voyage est complémentaire de celui d'Henri Joutel – qui était un lieutenant fidèle du découvreur –, car il donne un autre point de vue sur l'ultime expédition de Cavalier de La Salle en Amérique.

## LA SALLE ET LES JÉSUITES

Un aspect particulièrement intéressant du récit de Minet tient dans les rapports troubles entre le découvreur et l'ordre des jésuites qu'il met en évidence. Le portrait de La Salle dressé par Minet est celui d'un homme méfiant qui soupçonne la Compagnie de Jésus de vouloir saboter son expédition. Selon Minet, l'homme « avois toujours cinq ou six espions sur le pons ». En outre, les deux manuscrits composant le journal font état de plusieurs moments où La Salle s'en prend verbalement aux jésuites ou tente de leur tendre des pièges. Minet se demande d'ailleurs, à la page 69 de son second manuscrit : « Pourquoi dire tant de mal des jésuites? »

Appuyé à la cour par Claude Bernou, un récollet, et par l'abbé Eusèbe Renaudot, un janséniste hostile aux jésuites, et accompagné dans ses voyages au Mississippi par les missionnaires récollets Zéno Membré et Louis Hennepin, La Salle – un ancien jésuite défroqué – était-il au sein d'un conflit entre récollets et jésuites pour le contrôle des explorations et des missions en Nouvelle-France? Pour répondre à cette question, une étude plus poussée sur La Salle serait nécessaire, mais les manuscrits de Minet permettent de le penser. Le retour des récollets en Nouvelle-France en 1670 avait d'ailleurs pour principal motif de renforcer le pouvoir royal dans la colonie, en contrebalançant le pouvoir acquis par les jésuites depuis qu'ils avaient été les seuls autorisés à revenir dans la colonie après la restitution de la Nouvelle-France à la France, en 1632. Le gouverneur Frontenac, syndic apostolique des récollets et protecteur de La Salle, se chargera de contrebalancer ce pouvoir et entretiendra, lui aussi, des rapports tendus avec les jésuites.

Pour autant, La Salle avait-il des raisons valables de penser que les disciples d'Ignace de Loyola voulaient saboter sa mission? Quoi qu'il en soit, ironie du sort, peu de temps après l'échec de l'expédition de La Salle dans le golfe du Mexique, dans un mémoire remis au marquis de Seignelay, les jésuites se proposent de réussir là où La Salle a échoué...

### Martin Lavallée est historien de formation.

#### Pour en savoir plus :

Il est possible de consulter le journal numérisé de Jean-Baptiste Minet sur le site de BAC à l'adresse suivante : [http://heritage.canadiana.ca/view/oocihm.lac\\_mikan\\_2395451](http://heritage.canadiana.ca/view/oocihm.lac_mikan_2395451)

Anne Blanchard. *Dictionnaire des ingénieurs militaires, 1691-1791*. Montpellier, 1981, 786 p.

Victorin Chabot. « Journal inédit relatant les expéditions de Cavalier de La Salle », dans *L'archiviste*, nov.-déc. 1981, vol. 8, n° 6.

Dominique Deslandres. *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 2003, 633 p.

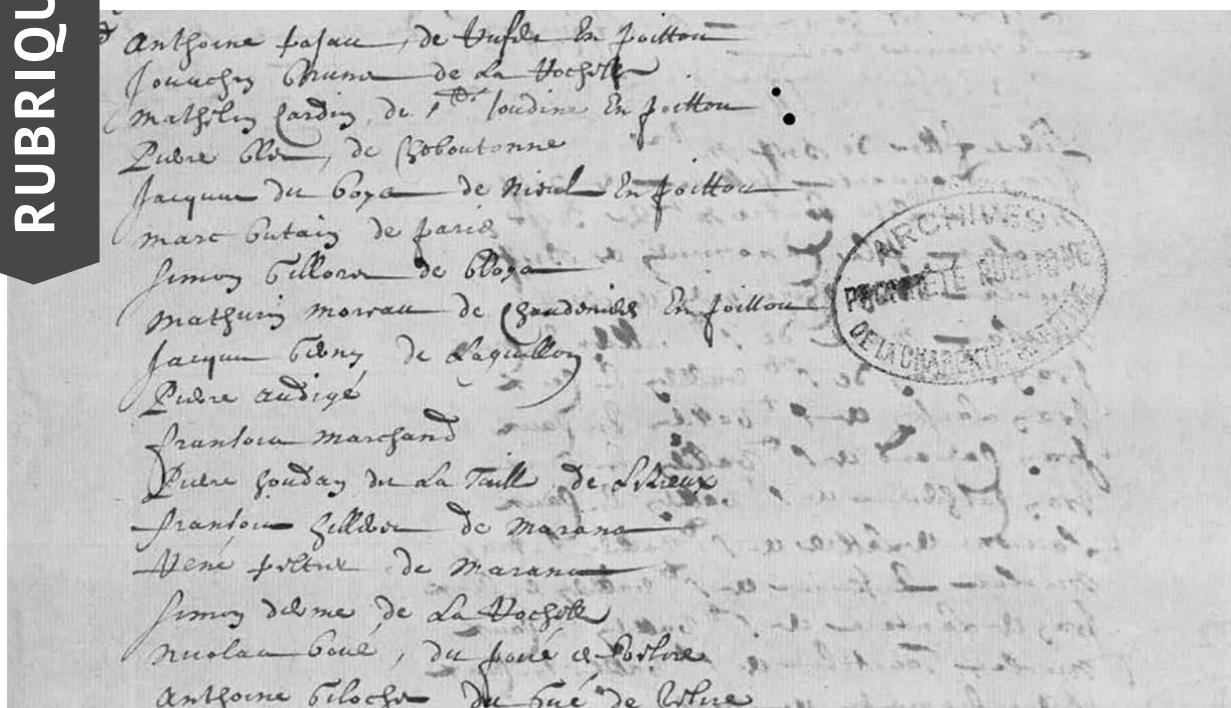
Céline Dupré. « Cavalier de La Salle, René-Robert », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Université Laval/University of Toronto, 2003.

Guy Laperrière. *Histoire des communautés religieuses au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 2013, 336 p.

Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois. *La mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord*. Sillery, Les éditions du Septentrion; Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, 1 300 p.

Pierre Margry. *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1698*, tome II. Paris, Maisonneuve et cie, 1879, 617 p.

Robert S. Weddle (dir.). *La Salle, the Mississippi, and the Gulf: Three Primary Documents*. College Station, Texas A&M University Press, 1987, 328 p.



Extrait de la liste des passagers du navire *Le Noir de Hollande*. Le nom de Pierre Blais apparaît à la quatrième ligne à partir du haut. ([https://www.bac-lac.gc.ca/eng/discover/exploration-settlement/new-france-new-horizons/Documents/Navigation/List-crewmen-passengers\\_Liste-equipage-passagers-Le-Noir-de-Hollande.pdf](https://www.bac-lac.gc.ca/eng/discover/exploration-settlement/new-france-new-horizons/Documents/Navigation/List-crewmen-passengers_Liste-equipage-passagers-Le-Noir-de-Hollande.pdf)).

## LES BLAIS

L'orthographe du nom Blais a connu de multiples variantes au fil des siècles. De nombreux documents écrits présentent différentes variations de ce patronyme : Blaist, Blest, Blet, Blayst et Blais. Cette dernière forme prend le pas sur les autres au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Trois personnes portant le nom de Blais sont venues en Nouvelle-France, une femme et deux hommes. Elles ne sont pas apparentées et proviennent de diverses régions de la France.

Fille du roi originaire de Paris, Élisabeth Blais arrive à Québec à l'été 1669 et épouse, le 7 octobre de la même année à l'île d'Orléans, Pierre Roche; elle donne naissance à quatre enfants entre 1670 et 1676. Après le décès de son mari, elle épouse, le 28 avril 1677, Vincent Guillot, avec qui elle aura sept enfants. Elle meurt le 28 novembre 1692 à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Gabriel Blais est né en 1705 à La Couarde, évêché de La Rochelle. Il est une recrue des troupes de la Marine, compagnie de Linctot, et on trouve la première trace de lui en Nouvelle-France au mois d'août 1737 dans les re-

gistres des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec. Il s'établit à Montréal, où il meurt le 15 septembre 1787. Gabriel a été le père de cinq enfants issus de son premier mariage avec Marie-Anne Lesourd célébré le 3 juillet 1741, mais seule sa fille va se marier, trois de ses fils étant morts en bas âge et le quatrième, Gabriel, étant demeuré célibataire jusqu'à son décès à l'âge de 85 ans.

Ainsi, les Blais sont tous les descendants d'un seul homme, Pierre Blais, originaire de la région immédiate de Niort en Poitou. On retrouve dans les registres de la commune de Melleran, située au sud-est de Niort, dans le canton des Deux-Sèvres, l'acte de sépulture de sa grand-mère, Louise Pénigaut, épouse de Jacques Blais, daté du 2 décembre 1629, et l'acte de mariage de ses parents, Mathurin Blais et Françoise Pénigaut, célébré le 30 avril 1634.

Afin de peupler la Nouvelle-France, le roi Louis XIV promet d'y envoyer 300 colons chaque année durant dix ans; la Compagnie de Rouen est mandatée pour réaliser cet objectif.



La ministre Marguerite Blais (YouTube).

À l'été 1664, elle nolise deux navires, dont *Le Noir*, d'un port de 100 tonneaux, commandé par Pierre Fillye.

Fait exceptionnel, la liste des passagers de ce navire nous est parvenue. Sur celle-ci, au haut de la deuxième page, figure le nom de Pierre *Blet*, originaire de Chef-Boutonne, chef-lieu du canton des Deux-Sèvres. Il voyage en compagnie de 49 hommes et d'une femme, Jeanne Bénard, future épouse de Pierre Gadois. *Le Noir* accoste à Québec le 25 mai 1664. C'est à ce moment que commence la vie de Pierre Blais en Amérique du Nord.

Après avoir terminé son engagement de 36 mois, Pierre Blais s'établit à l'île d'Orléans, où il se voit concéder une terre le 22 juin 1667. Cette terre est située dans la paroisse de Saint-Jean, du côté sud de l'île. Il l'exploite jusqu'à son décès survenu le 16 février 1700. Selon le recensement de 1681, il possède quatre bêtes à cornes et cultive quinze arpents de terre.

S'il a mené une existence relativement tranquille, l'ancêtre des Blais est pourtant bien connu des généalogistes, puisqu'il est à l'origine de la plus longue chaîne de mariages successifs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Tout débute le 12 octobre 1669 par son mariage avec Anne Perreault, Fille du roi, originaire de la paroisse Saint-Sulpice, ville de Paris. Celle-ci meurt le 29 juin 1688 alors qu'elle donne naissance à son dixième enfant. Un an plus tard, le 5 juin

1689, Pierre Blais se remarie avec Élisabeth Royer, avec qui il a cinq autres enfants.

L'année même du décès de Pierre Blais, sa veuve Élisabeth Royer se remarie avec Robert Pépin et donne naissance à sept autres enfants. En 1715, Robert Pépin, veuf d'Élisabeth Royer, épouse Marie-Anne Delage; ils ont 8 enfants. Après le décès de Robert Pépin au mois de février 1754, Marie-Anne Delage va épouser trois ans plus tard, en 1757, Jean Danis dit Tourangeau. À son tour, ce dernier va se remarier en 1771 avec Élisabeth Jouin, pour qui il s'agit d'un troisième mariage. Ainsi, de mariage en mariage, la chaîne se termine le 16 mars 1781 avec le décès d'Élisabeth Jouin; elle a duré 112 ans.

Des enfants de Pierre Blais sont demeurés dans la région de Québec, alors que d'autres se sont établis dans la Mauricie ou dans la région de Montréal. Aujourd'hui, certains descendants sont regroupés au sein de l'Association des Blais d'Amérique (<https://www.blaisdamerique.com/>). Marguerite Blais, enseignante, communicatrice, animatrice de radio et de télévision et actuelle ministre responsable des Aînés et des Proches aidants, est une descendante de Pierre Blais par son fils Jacques, inhumé à Yamachiche le 24 décembre 1759.

#### Ascendance de Marguerite Blais

Pierre Blais et Anne Perreault, 12 octobre 1669, Sainte-Famille, île d'Orléans

Jacques Blais et Marie-Jeanne Louise Sévigny, 17 février 1734, Neuville

Jean-Baptiste Blais et Marguerite Aide-Créquy, 30 avril 1764, Trois-Rivières

Antoine Blais et Judith Boisvert, 14 octobre 1799, Yamachiche

Antoine Blais et Marie-Louise Gélinas, 28 janvier 1845, Saint-Barnabé

Philippe Blais et Adéline Bournival, 27 juillet 1875, Saint-Barnabé

Onésime Blais et Joséphine Bournival, 21 septembre 1908, Sainte-Flore

Égide Blais et Alfréda Michaud, 3 mai 1947, Montréal

Marguerite Blais

**Sylvie Tremblay, maître généalogiste agréé**



Aperçu du paysage urbain de Prague par une fin d'après-midi, le 25 février 2020, depuis les remparts de Vysehrad, situés sur la rive droite de la Vltava. Le temps était frais et l'air, vivifiant. Au loin, vers le centre de l'horizon, se trouve le quartier de Mala Strana, endroit fétiche du romancier tchèque Jan Neruda, auteur de *Prague Tales* (1878), et, depuis plusieurs siècles, le siège du pouvoir à Prague. Photo : John Willis.

## IVO DE SAINTE-ADÈLE

Sainte-Adèle n'est pas loin de l'Outaouais. Cela vous prend deux heures quinze pour vous y rendre. Depuis la jonction des autoroutes 50 et 15 Nord, vous en avez pour quinze à vingt minutes avant d'atteindre la sortie principale du village, le boulevard Sainte-Adèle, ou route 117. En poursuivant le trajet, vous passez une série de commerces récents, après quoi vous tournez en direction du mont Sauvage. Vous arrivez alors vis-à-vis d'un petit lotissement de chalets qui date de l'après-guerre, auparavant surnommé « Windmill Acres ». Au bout de l'allée, c'est la maison de Jane et Ivo. Jane a passé une partie de sa jeunesse ici avec sa famille. C'était le chalet de son père. Ivo est arrivé plus tard au Canada, en 1978. Après quoi, avec sa dulcinée, il va entièrement rénover la maison.

### IL EST VENU DE LOIN, CET HOMME.

Ivo est né pendant la Seconde Guerre mondiale en 1941 à Trebon, dans le sud de la Bohême, en Tchécoslovaquie. L'édifice où il allait à l'école est encore en bon état, un peu à l'image du pays qui, comme le Danemark, n'a pas connu le même niveau de destruction que d'autres territoires occupés par les nazis (pensons par exemple à la Pologne, à l'ex-Yougoslavie et à l'Union soviétique). Les Allemands y ont toutefois laissé leur trace, en exerçant leur autorité d'une main de

fer. Cette domination est fort bien illustrée dans un spectacle diffusé depuis le tunnel du Musée national de la République tchèque. Il s'agit d'un saisissant montage audiovisuel où paraît, entre autres, une image géante montrant une forêt de mains levées pour exprimer le salut fasciste « Heil Hitler » devant une parade de troupes allemandes. Après l'invasion allemande de mars 1939, des contestations étudiantes ont lieu à Prague. Celles-ci sont violemment réprimées par les nazis, qui déportent 1 200 étudiants dans des camps de concentration. Les leaders du mouvement sont capturés et fusillés. L'un d'entre eux, Jan Opletal, est exécuté le 17 novembre 1939. (Commence ensuite l'extermination systématique de la population juive de Prague; les noms des morts sont inscrits sur les murs d'un musée près du vieux cimetière juif.) Les Tchèques vont se souvenir longtemps de cette date.

De sa jeunesse jusque dans la vingtaine, Ivo connaît les années difficiles où le pays est dominé pour un régime peu inspirant marqué par un fort degré de servilité à l'égard de Moscou. « *So much, so little* » est le titre d'une exposition à l'étage du Musée du cubisme qui relate en photos la pauvreté matérielle et culturelle de la période communiste, de la fin de la guerre jusqu'aux années 1980. Il y a quand même un moment de répit en 1968, lorsque le régime d'Alexandre Dubcek effectue un virage vers une pratique plus souple et relâchée du socialisme.

C'est le fameux Printemps de Prague, qui prend fin le 21 août 1968 avec l'entrée dans le pays des troupes du Pacte de Varsovie. Ivo est là. Sa mère lui téléphone à trois heures du matin pour lui annoncer l'arrivée des troupes. Elle l'a appris à la radio. « Allez vous coucher », lui répond le jeune homme. Mais Ivo ne parvient pas à se rendormir. Regardant par la fenêtre, il entend un bruit constant, une sorte de ronronnement. Il s'agit des avions transportant l'armée de l'invasisseur.

Ivo se rend à la place Venceslas, cœur symbolique de Prague et du pays. Avec d'autres, il se poste devant le Musée national, à une extrémité de la place. Les chars d'assaut des Russes, fraîchement arrivés, ouvrent le feu. Ivo (comme les autres) baisse la tête et prend la fuite. Les blindés écrasent des opposants et des piétons sur leur passage, et toute possibilité de réforme du régime. Certains quittent le pays avant la fermeture de la frontière. Milan Kundera évoque leur lot dans son roman *L'insoutenable légèreté de l'être* paru en 1984. Pour sa part, Ivo quitte Prague pour le Canada en 1978. Muni d'un diplôme en génie électrique, il trouve un l'emploi comme technicien sur le chantier de construction de la Versatile Vickers à Montréal. Il suit des cours du soir et décroche un emploi dans une commission scolaire. De plus, il s'intéresse au tennis, au jogging et au ski. Quelques années plus tard, il est invité à aider une amie pour son jardin. Il y rencontre la belle Jane, qui devient peu après sa partenaire de vie.

Nous avons séjourné quelques jours à Prague (en février 2020) en compagnie de Jane et Ivo. Voilà une ville qui conserve sa dignité de la Belle Époque, avec ses grandes institutions et édifices disposés le long de la rivière Vltava. Prague fut une capitale de province au sein de l'Empire austro-hongrois jusqu'en 1918, moment où la Tchécoslovaquie vit le jour en tant que pays indépendant. L'allemand y est encore couramment parlé au début du XX<sup>e</sup> siècle. Franz Kafka, le grand romancier de Prague, écrivait et s'exprimait en allemand, alors la langue du « colonisateur ». En ce début d'année 2020, depuis quelques mois, les musées de Prague célèbrent le 30<sup>e</sup> anniversaire du soulèvement de novembre 1989 (révolution de velours). L'historien Timothy Garton Ash (*The Magic Lantern. The Revolution of 89 Witnessed in Warsaw, Budapest, Berlin and Prague*, Londres, Atlantic Books,

2019) offre un fascinant récit des événements. Tout commence le 17 novembre 1989, alors que les étudiants organisent une manifestation en mémoire de Jan Opletal, tué par les nazis 50 ans auparavant. La cérémonie se déroule en périphérie de la vieille ville. Rapidement, les participants élèvent le ton pour dénoncer ouvertement le régime communiste. Les manifestants se dirigent vers la place Venceslas, où ils sont violemment repoussés par les forces de l'ordre. Les habitants de Prague et du pays se fâchent. La contestation du régime se répand alors comme une traînée de poudre.

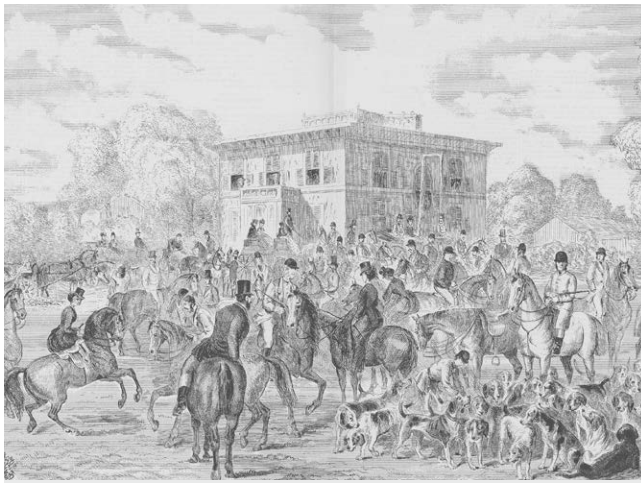
Un groupe, appelé le Forum civique (*Občanské Forum*), se constitue et rassemble les diverses factions opposées au régime : travailleurs, étudiants, et vétérans de l'« *underground* » politique. Leur leader est l'écrivain et dramaturge Vaclav Havel. On se réunit dans un théâtre, la Lanterne magique (*Laterna magika*). Une semaine plus tard, depuis le balcon d'une maison d'édition qui donne sur la place Venceslas, Dubcek, Havel et d'autres s'adressent à une foule de plusieurs centaines de milliers de personnes. Dubcek, déposé en 1968, est venu comme un vent d'air frais du passé pour leur parler. (Par la suite, il a fallu le convaincre de ne pas se présenter à la présidence contre Havel.) La foule conclut l'événement par un geste surprise, en agitant des trousseaux de clefs pour signifier au régime qu'il est temps de prendre la porte.

En moins d'un mois, de novembre à décembre 1989, le régime communiste moribond de la Tchécoslovaquie est renversé sans un coup de feu. Ivo apprend tout cela dans les journaux de Montréal et reçoit par la poste de sa fille, toujours à Prague, une photo montrant les soldats russes sur leur départ à la gare de train. Le lien prétendument « éternel » entre les Tchèques et l'Union soviétique est rompu. Ivo, depuis Montréal, n'en croit pas ses yeux, mais il se réjouit pour ses compatriotes qui ont bien fait le ménage. La saison de ski dans les Laurentides au nord de Montréal sera bonne.

### John Willis, historien

#### Pour en savoir plus :

Timothy Garton Ash. *The Magic Lantern. The Revolution of 89 Witnessed in Warsaw, Budapest, Berlin and Prague*. Londres, Atlantic Books, 2019.



D'après les archives du Montreal Hunt Club, « un nombre important de chasses [prennent] naissance » sur le fief de Verdun dans les années 1870 et 1880. Les programmes de 1884 à 1889 rendent compte d'une trentaine de parties de chasse tenues de la mi-septembre à la fin novembre; Crawford reçoit notamment systématiquement les membres du groupe un samedi de la deuxième moitié de septembre pour une partie de chasse à 11 h précédée d'un déjeuner vers 10 h. On voit sur cette gravure de nombreux cavaliers vraisemblablement réunis devant la demeure cossue de Crawford, qui se situait où se trouve aujourd'hui l'intersection des rues Crawford et David (« The Meet of the Montreal Fox-Hounds, at "Verdun", Lower Lachine Road », *Canadian Illustrated News*, 5 novembre 1870, p. 300-301).

## LA MAISON NIVARD-DE SAINT-DIZIER AU TEMPS DE JOHN CRAWFORD, HAUT LIEU DE CHASSE À COURRE

Le promeneur qui longe le fleuve Saint-Laurent à Verdun en suivant le boulevard LaSalle découvre une maison qui détonne singulièrement parmi ses voisines. Alors que la construction de la plupart des demeures des environs date du XX<sup>e</sup> siècle – parfois de sa seconde moitié –, l'érection de celle-ci remonte à 1710, ce qui en fait l'un des plus vieux bâtiments de l'île de Montréal. Après avoir abrité pendant plus d'un siècle des métayers engagés par les propriétaires successifs pour exploiter le fief de Verdun dans lequel elle se situe, cette maison devient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle un haut lieu de chasse à courre sous l'impulsion du financier John Crawford.

Né le 25 février 1814 dans une petite ville d'Irlande nommée Banbridge, Crawford grandit dans une famille ayant fait fortune dans l'industrie du lin. En 1827, son père, Walter Crawford, met en vente ses propriétés en vue d'émigrer au Canada. Y est-il parvenu? Plusieurs membres de la famille ont-ils été de la traversée? Les sources consultées demeurent hélas muettes sur le sujet et ne font état que de l'arrivée de John en 1829 à l'âge de quatorze ans. Après avoir œuvré comme teneur de livres au sein de la firme Jones, Murray & Company de Québec, Crawford migre vers Montréal, où il poursuit sa carrière dans la plus grosse maison d'importation de l'endroit, la société Gillespie, Moffatt & Company. Rapidement, il se

lie avec les familles les plus aisées de l'île, comme en témoigne son mariage le 28 septembre 1837 avec Mary Ann Elizabeth Molson, nièce de l'honorable John Molson. Quelques décennies après son arrivée, c'est désormais un actionnaire important de la Banque de Montréal et de quelques autres institutions financières. Désireux de jouir d'un endroit en périphérie de la ville pour mener une vie de châtelain, Crawford fait l'acquisition de l'ancien fief de Verdun le 9 décembre 1842. Il s'y fait construire une imposante demeure de style victorien, la « Verdun House », et change la vocation de la Maison Nivard-De Saint-Dizier. À compter de ce moment, elle servira de camp de chasse pour le maître des lieux et ses invités.

L'intérêt de Crawford pour la chasse ne l'amène pas qu'à s'y adonner plusieurs fois par semaine dans ses belles années : il le pousse aussi à s'engager activement au sein du Montreal Fox Hounds, club très en vue regroupant depuis 1826 les amateurs de chasse à courre de la région de Montréal. Après de belles années au lendemain des rébellions de 1837 et 1838 (ces dernières ayant amené dans la colonie plusieurs militaires friands de chasse au renard), le Montreal Fox Hounds peine à attirer autant de membres qu'il le souhaiterait et à maintenir ses finances à flot vers le milieu des années 1860. Il faut dire que le retrait progressif

des troupes militaires et le départ d'une partie de l'élite vers Ottawa et vers Québec à cette époque privent le club d'une partie de ceux qui s'y intéressaient. Qu'à cela ne tienne, Crawford compte mettre ses talents d'administrateur au profit de l'association et en devient grand veneur en novembre 1867. Les débuts ne sont pas faciles. Si l'on en croit l'historique brossé par des membres du club dans le programme d'un bal offert en



La Maison Nivard-De Saint-Dizier est une jolie demeure de pierres des champs surmontée d'un toit à deux versants de bardeaux de cèdre. John Crawford y fait quelques travaux à la suite de son acquisition. C'est d'ailleurs possiblement à son initiative que le Montreal Turnpike Trust – dont il est l'un des administrateurs – macadamise dès 1846 la *Lower Lachine Road*, dont le tracé passe juste devant le bâtiment. Crawford s'assure aussi de maintenir un lien avec la partie nord de sa propriété après que la construction d'un canal de huit kilomètres entre 1854 et 1856 a scindé le fief de Verdun en deux. À sa demande, un pont est construit (La Maison Nivard-De Saint-Dizier, Archives de Verdun, date inconnue, 043-02).

1989, « les temps étaient si durs pour le Club qu'à une assemblée générale tenue en 1870, alors que quatre personnes seulement étaient présentes, le Master Crawford fut autorisé à "vendre ou se défaire du Montreal Fox Hounds" ». Le châtelain de Verdun n'a cependant pas l'intention de laisser mourir l'association. Aussitôt remboursé le montant de 390 \$ qu'il avait prêté au club, il lui en fait don. Il n'hésite pas non plus à accueillir son assemblée générale annuelle entre les murs de ses bureaux au coin de Place d'Armes et de la rue Craig, et à organiser des courses à obstacles. Fort populaires, ces dernières contribueront à refinancer et à stabiliser le club ainsi qu'à y attirer des membres prestigieux, dont l'influent homme politique montréalais George-Étienne Cartier. En 1874, lorsque Crawford remet les rênes de l'association au magnat du transport maritime Andrew Allan, le club se porte beaucoup mieux que lorsqu'il en a pris les commandes en 1867.

Alors que les activités du Montreal Fox Hounds se tenaient à leurs débuts principalement dans

les environs de Chambly, de La Prairie et de Longueuil, elles se déplacent entre autres du côté de la ferme Logan (aujourd'hui le parc Lafontaine), d'Outremont et de Verdun sous l'impulsion de Crawford et des nouveaux administrateurs du club. Après avoir repris la tête de l'association de mars 1876 à 1878, Crawford en demeure un membre actif, mais en laisse la direction à d'autres. Toutefois, lorsqu'en 1888, l'association – qui a entre-temps été renommée le Montreal Hunt Club en 1880 – peine à trouver quelqu'un pour en reprendre les rênes, c'est vers lui qu'on se tourne pour assumer le rôle de grand veneur. Élu le 27 janvier, Crawford se montre d'abord réticent en raison de son âge respectable (il s'apprête à fêter son 74<sup>e</sup> anniversaire). Après avoir pris le temps d'y réfléchir, il informe ses confrères le 3 février qu'il accepte de reprendre cette charge, mais qu'il le fera à condition de pouvoir compter sur un solide conseil d'administration à qui il pourra confier une partie de ses responsabilités. C'est vers cette époque que l'association devient l'un des clubs les plus prestigieux de Montréal, tenant bals, banquets et dîners à ses luxueux locaux de l'avenue De Lorimier et dans les hôtels les plus élégants de la ville. Crawford et sa seconde épouse – la première étant décédée en décembre 1862 – y jouent un rôle de premier plan en tant qu'hôtes de ces soirées, jusqu'à ce qu'ils passent le relais au financier Hugh Montagu Allan en 1891.

Crawford continue de participer aux activités du Montreal Hunt Club et à prendre part aux chasses jusqu'en 1901. Deux ans plus tard, il décède à l'âge de 89 ans et sa propriété de Verdun passe entre les mains du Trust Royal, firme responsable de l'administration de sa succession. Le 18 décembre 1911, l'entreprise vend l'ensemble de la propriété à la Compagnie des terrains de la banlieue de Montréal, qui espère la lotir en vue d'y faire du développement immobilier. L'élégante demeure de Crawford est démolie. Si les désirs de la compagnie sont freinés par la Première Guerre mondiale et la Grande Dépression, il n'en demeure pas moins que Verdun ne connaîtra plus jamais de grandes chasses à courre comme autrefois à compter de ce moment. De nos jours, il ne reste de cette époque qu'un quartier du nom de Crawford Park construit sur les lieux et la Maison Nivard-De Saint-Dizier, transformée en musée en 2012. On peut d'ailleurs la visiter lors de la saison estivale pour en apprendre plus sur Crawford et sur les autres occupants du site.

**Alex Tremblay Lamarche, historien**



Avers et revers de la médaille du lieutenant-gouverneur Charles-Alphonse-Pantaléon Pelletier. (Coll. de l'auteur).

# LA MÉDAILLE DU LIEUTENANT- GOUVERNEUR

## CHARLES-ALPHONSE- PANTALÉON PELLETIER (1908-1911)

Pelletier naît à Rivière-Ouelle le 22 janvier 1837. Il étudie au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et à l'Université Laval à Québec. Il est reçu au Barreau en 1860.

En plus de sa carrière d'avocat, il s'engage dans la milice. Enseigne en 1861 dans la 3<sup>e</sup> Compagnie de Carabiniers de la milice volontaire de Québec, intégrée en mars 1862 dans le nouveau 9<sup>e</sup> Bataillon (les Voltigeurs de Québec), il est promu lieutenant en décembre 1862, capitaine en mars 1863, adjudant à l'état-major du bataillon en 1864 et major en décembre 1865, avant de prendre sa retraite en août 1866 après avoir combattu les *fenians*.

Il se présente sous la bannière libérale dans le comté de Kamouraska aux élections fédérales de 1867, affrontant l'un des Pères de la Confédération, Jean-Charles Chapais. L'élection est annulée, et une nouvelle élection en 1869 le donne gagnant contre Adolphe-Basile Routhier. Réélu en 1872, et tout en conservant son siège au fédéral, il se présente avec succès dans le comté de Québec-Est aux élections provinciales de 1873. Lors de l'abolition du double mandat, Pelletier choisit de conserver son siège à la Chambre des communes.

Il est nommé ministre de l'Agriculture en janvier 1877, et c'est à ce titre qu'il préside la commission canadienne de l'Exposition universelle de Paris en 1878. En février 1878, il est nommé au Sénat; il perd ses fonctions ministérielles lors de la défaite des libéraux aux élections d'octobre suivant.

Président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec de 1871 à 1873, conseiller juridique de la Ville de Québec de 1885 à 1903, il est élu bâtonnier du barreau de Québec en 1892.

Après qu'il a appuyé Wilfrid Laurier, qui devient premier ministre en 1896, ce dernier le récompense

en le nommant président du Sénat, fonction qu'il occupe jusqu'en 1901. En 1904, il devient juge de la Cour supérieure. Malgré sa santé déclinante, Laurier le désigne comme lieutenant-gouverneur. Son mandat débute le 15 septembre 1908.

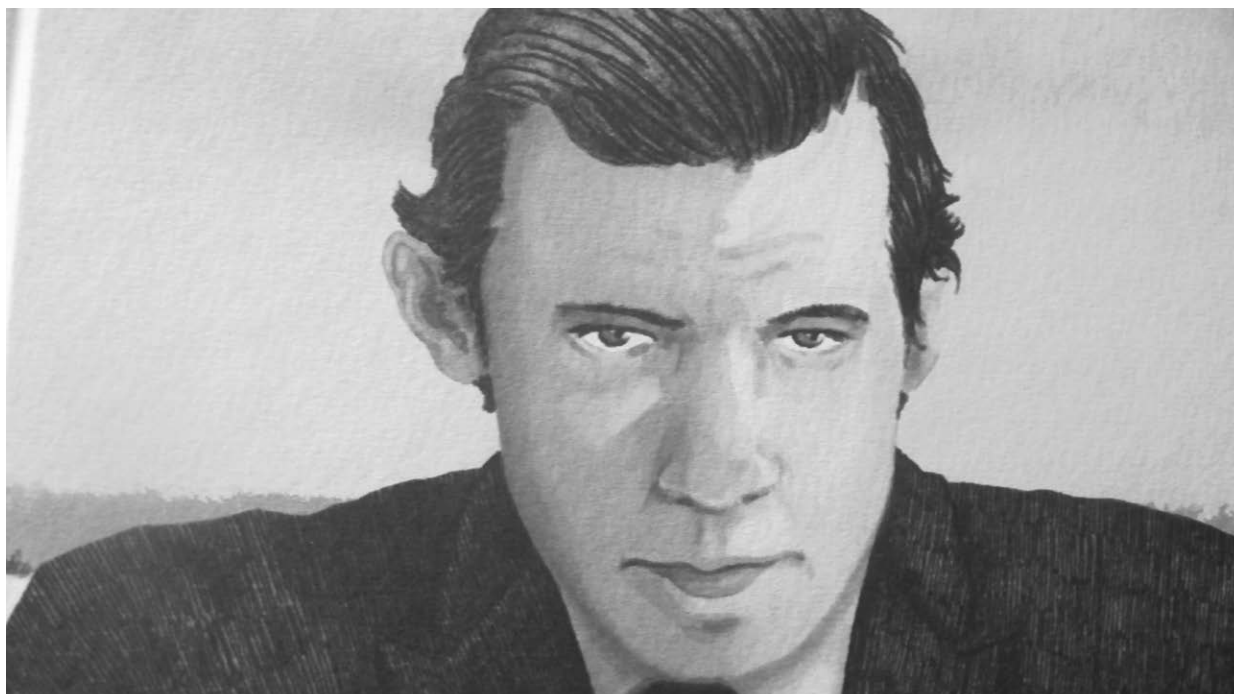
Il subit en septembre 1910 une attaque de paralysie, qui le force à se retirer temporairement de ses fonctions pour aller se reposer en Virginie. Il est de retour le 6 avril 1911. Mais ce répit est de courte durée, car il décède en fonction le 29 avril 1911.

Nommé docteur honoris causa de l'Université Laval en 1902, il avait été fait compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges en 1878 et anobli en devenant grand-croix du même ordre en 1898.

Comme le veut la tradition, on fait appel au sculpteur français Louis-Alexandre Bottée pour graver la médaille de Pelletier. Sur l'avvers, on peut voir son visage tourné vers la droite surmonté de l'inscription : « *Sir Alphonse Pelletier CCMG CP L. Gouverneur de la Province de Québec* », tandis que l'année (« 1908 ») apparaît au-dessus de son épaule droite.

Au revers, le style est moins dépouillé que dans les précédentes médailles des autres lieutenants-gouverneurs. Si le centre est vierge pour qu'on puisse y inscrire le nom du lauréat, le dessin est complexe. Au sommet est gravé une fleur de lys par-dessus de nombreuses feuilles d'érable et une branche de rameau dont la tige traverse ce qui semble être un parchemin enroulé et lié par un ruban qui se retrouve aussi de l'autre côté de la médaille, tandis qu'en exergue, par-dessus un cartouche destiné à une inscription, apparaît ce qui semble être une coquille Saint-Jacques.

**DENIS RACINE, AIG**



Glenn Gould vu par Sandrine Revel.

## LE PEINTRE, LE PIANISTE ET LA BÉDÉISTE

*Curieuse ironie. La chronique L'œil américain pourrait s'intituler aujourd'hui L'œil français, puisque nous laissons la parole à une bédéiste française. Sandrine Revel est l'auteure de deux récits en images dont la qualité a été particulièrement soulignée par la critique. En 2016, elle publie Glenn Gould. Une vie à contretemps. Trois ans plus tard, elle consacre un récit au peintre Tom Thomson intitulé Tom Thomson. Esquisses d'un printemps. L'originalité et l'audace de sa démarche artistique ont fait de notre invitée la nouvelle tête d'affiche de la bande dessinée française. À mi-chemin entre Tintin et Charlie Brown, Claude Monet et Marcel Proust, Sandrine Revel partage avec nous propos et confidences.*

**Serge Pallascio :** Il me semble qu'on assiste depuis quelque temps à une réconciliation de la bande dessinée et de l'Histoire. On met en image la vie de créateurs qui ont marqué leur époque : Eugène Delacroix, George Orwell, Charlie Chaplin, Émile Zola. Jamais l'intention biographique n'a été aussi présente.

**Sandrine Revel :** L'Histoire et la bande dessinée ont toujours entretenu des relations étroites. Mais cet intérêt renouvelé pour l'Histoire n'est pas étranger au fait que le cinéma a toujours exploité ce thème, depuis Georges Méliès en 1899, dans un genre qu'on allait qualifier plus tard de « biopic » (*biographical motion picture*). D'autre part, nous vivons dans un monde où tout va très vite. Les artistes apparaissent et disparaissent. Je crois que les bédéistes ont ressenti un devoir de mémoire vis-à-vis de ces créateurs qui ont marqué leur époque par leur talent, voire leur génie, et mis en évidence comment l'Histoire les a modelés.

**S.P. :** Pourquoi avoir consacré des albums au pianiste Glenn Gould et au peintre Tom Thomson ?

**S.R. :** Glenn Gould a été le premier artiste auquel je me suis intéressée. J'étudiais le piano, mais j'aimais surtout le jazz. Un jour, mon professeur m'a fait écouter Glenn Gould. Ce fut une révélation. J'ai su tout de suite qu'il allait m'accompagner



Tom Thomson vu par Sandrine Revel.

toute ma vie. Vingt ans plus tard, j'ai eu le désir profond de raconter la vie de cet homme et sa relation bien particulière avec la musique, qui est complètement liée à sa vie. J'avais envie de percer le mystère de la psychologie du personnage beaucoup plus que d'analyser sa musique. Quant à Tom Thomson, je l'ai découvert lors d'un séjour à Toronto alors que je préparais mon album sur Gould. Son œuvre a résonné en moi comme un écho. Thomson, c'est un volcan intérieur.

**S.P. :** Ce que je trouve fascinant, c'est qu'une bédéiste française s'intéresse à des créateurs nord-américains et canadiens plutôt que de choisir un personnage dans le corpus de son propre pays. Je constate également que Gould et Thomson ont été deux créateurs en osmose totale avec leur art et qu'ils sont morts tous les deux prématurément après avoir connu une vie pour le moins singulière. Aujourd'hui, ce sont des mythes fondateurs de l'identité canadienne.

**S.R. :** Il fallait assurément que je sois fascinée pour tenir la route, car chaque album m'a demandé quatre à cinq ans de travail. Gould et Thomson sont Canadiens, mais ils auraient pu être de n'importe quelle autre nationalité. J'ai été touchée par leur talent. Ils n'ont pas eu un destin linéaire, et ils sont décédés de façon plutôt tragique et prématurée. Gould avait 50 ans et Tompson, 40 ans. Leur art est demeuré en suspens.

**S.P. :** Dans une chronique récente dans *La république des livres*, le journaliste Pierre Assouline écrit : « La métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style. » Or, c'est bien de métaphores dont il est question dans vos deux récits en images. Celles de l'eau, du lac et des poissons, par exemple.

**S.R. :** La métaphore permet de passer beaucoup d'émotions. Elle traduit l'invisible. La cinéaste Agnès Varda disait : « L'important n'est pas de montrer, mais de donner à voir. »

**S.P. :** Dans une entrevue, le bédéiste québécois Michel Rabagliati me confiait que « la bande dessinée, c'est du cinéma en papier ». De fait, vos récits sont très cinématographiques. Vous multipliez les espaces temporels et les segments narratifs, vous faites éclater la case. Ce qui crée un sentiment d'intemporalité et d'étrangeté. Tout est en mouvement continuellement. Dans votre album consacré à Glenn Gould, vous décomposez la relation du pianiste avec son piano dans une page où on retrouve 32 petites cases, au lieu des 12 d'une page standard.

**S.R. :** J'ai beaucoup travaillé sur le mouvement. Je voulais traduire la relation de Gould avec la musique. Ses postures au piano sont uniques. Il fallait que je montre les mains du pianiste. Pour la même raison, j'ai choisi de projeter une page de partition musicale sur le mur. J'aime bien jouer avec les codes du cinéma.

*Il y a quelques années, le quotidien français Le Monde a posé cette question : « Y a-t-il un biopic après la vie? », tant il est vrai que l'être humain aspire à une certaine forme d'immortalité que le biopic confère aux icônes de notre temps. Pour sa part, Sandrine Revel construit une bien belle œuvre à la recherche de nouveaux codes d'expression. Il y avait le « biopic » : sans doute faudra-t-il parler dorénavant du « biotoon » (biographical cartoon).*

#### Sandrine Revel en cinq temps

L'invention qui a le plus bouleversé l'Occident : L'imprimerie, mais aussi l'Internet. Ces deux inventions ont bouleversé l'évolution de l'humanité.

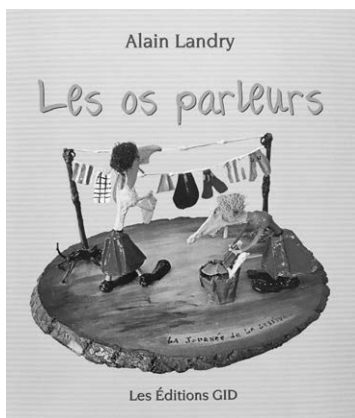
Auteur de référence : Virginia Woolf.

Peintre de référence : Jane Campion.

Film de référence : *La leçon de piano*.

Autoportrait : « Si je n'étais pas bédéiste... j'aurais aimé être réalisatrice au cinéma ».

#### Serge Pallascio



Alain Landry. *Les os parlent*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 210 p.

Le sculpteur en art populaire Alain Landry fait paraître avec *Les os parlent* son premier catalogue d'artiste. Cette initiative permet d'avoir une

vue d'ensemble de son travail : des thèmes qui lui sont chers, de son coin de pays, Pointe-Parent (Natashquan), de la récurrence de certains types de personnages dans ses œuvres et, surtout, de la mémoire et de la nostalgie qui sont la genèse de ses créations uniques.

Les œuvres de ce sculpteur naïf sont des plus originales et aisément reconnaissables grâce aux matériaux qu'il utilise. Comme une signature, il fait jouer dans ses représentations des os de lièvres qu'il peint à l'acrylique, une matière première que personne avant lui n'avait utilisée à cette fin.

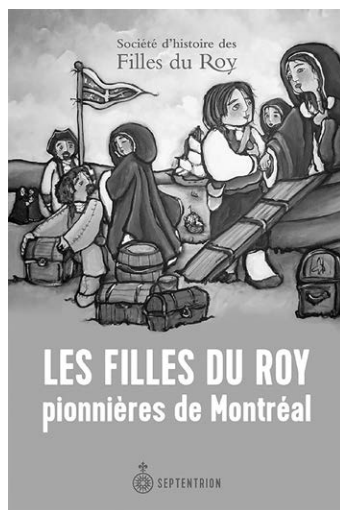
Après un bref avant-propos qui brosse un portrait de l'artiste et de sa démarche au-

jourd'hui, l'ouvrage se présente comme un album, avec sur la page de droite une photo de l'œuvre et les informations la concernant. Question de mettre de la chair autour de l'os, sur la page de gauche, un texte dans un style simple et anecdotique enrichit la saynète qui se joue devant nous. L'artiste fait ainsi parler ses personnages à la bouche grande ouverte.

Alain Landry raconte des souvenirs d'enfance dans *Les bicyclettes* (2007), le mode de vie sur la Côte-Nord dans *Séchage de morues et vigneaux* (2008), les Innus dans *Le makusham et le joueur de tam-tam* (2013), ou encore la vie en forêt dans *Repos au camp* (2012).

Ce parcours artistique et ethnologique de la vie quotidienne d'autrefois est très amusant à feuilleter. Nonobstant un petit bémol quant à la qualité de la prise de vue de certaines photos, le livre assure de belle manière la pérennité de son œuvre. Une invitation à découvrir son corpus étonnant et personnel qui documente les pratiques et traditions du Québec d'hier.

### Pascal Huot



Société d'histoire des Filles du Roy. *Les Filles du Roy pionnières de Montréal*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 679 p.

Un ouvrage d'une rare qualité. La somme du travail investi dans cette recherche est colossale. La Société d'histoire des Filles du Roy a ac-

complé un véritable exploit en réunissant autant d'informations en un seul écrit.

Extrêmement intéressant à lire pour en apprendre davantage sur la provenance de ces

filles et sur leur sort lorsqu'elles arrivèrent au pays, l'ouvrage s'ouvre sur des généralités, comme le contexte socio-économique et les détails de la traversée en bateau, mais il nous présente ensuite un portrait précis de plus d'une soixantaine de Filles du Roy, et nous renseigne sur leur vie en Nouvelle-France entre 1663 et 1673 et sur les quelque 526 enfants qu'elles mettront au monde.

Grâce à cet ouvrage, il est beaucoup plus facile de se faire une idée de l'ampleur de l'influence des Filles du Roy sur notre histoire. Sans elles, plusieurs d'entre nous ne seraient pas là aujourd'hui. Elles ont grandement contribué au peuplement de notre pays et nous leur devons beaucoup. Pas étonnant alors qu'elles soient surnommées les « mères de notre nation ».

Ce livre est fascinant à lire pour quiconque se passionne pour l'histoire du Québec, l'histoire des femmes ou la généalogie en général.

Il redonne à ces filles leurs lettres de noblesse et réfute une bonne fois pour toutes les rumeurs dégradantes qui ont longtemps couru sur leur provenance en France.

La Société d'histoire des Filles du Roy a d'ailleurs publié un deuxième tome sur les Filles du Roy de La Patrie. Bien qu'un certain nombre d'ouvrages aient déjà été publiés sur ce sujet, il nous tarde que d'autres études soient menées sur toutes les autres régions du Québec afin de faire la lumière sur ces femmes extraordinaires.

Les auteurs ont même réussi à mettre la main sur quelques-uns des rares documents visuels existants, entre autres sur des documents officiels où on peut voir les signatures originales de certaines Filles du Roy.

C'est toujours un précieux don à l'historiographie collective quand des gens de talent s'unissent pour réaliser un ouvrage aussi remarquable. Il s'agit, sans l'ombre d'un doute, d'une œuvre d'une très grande qualité, fiable, et qui sera utile encore longtemps à tous ceux qui voudront en apprendre plus sur le sujet.

Ce qui est particulièrement intéressant avec ce livre, c'est que, malgré le caractère imposant de la recherche, le ton utilisé reste toujours accessible à un vaste lectorat.

Je ne peux que m'incliner bien bas devant l'ampleur de la recherche qu'il y a derrière ce livre. Merci à la Société d'histoire des Filles du Roy d'avoir ranimé la flamme qui brillait en moi lorsque j'ai travaillé, le temps d'un été, dans un centre de généalogie...

**Johannie Cantin**



Christiane Butterlin. *Mon Alsace au Québec : recettes et souvenirs*. Québec, Les Éditions Gid, 2016, 143 p.

Christiane Butterlin (1944-2016) est née en Alsace, mais elle a vécu à partir de 1994 près de Québec, à Château-Richer,

où elle était cuisinière propriétaire de l'auberge Le Petit Séjour. Les mémoires posthumes qu'elle offre combinent des souvenirs de jeunesse et de bonnes recettes : quenelles de foie, jambon à l'os au pinot gris, rognons de veau au madère et, dans les accompagnements, les fameux *spätzles* – pour lesquels il faut employer une râpe spéciale (p. 69). Étant à la fois Alsacienne et Québécoise, Christiane Butterlin réussit à transposer des spécialités typiquement alsaciennes dans le contexte québécois : c'est

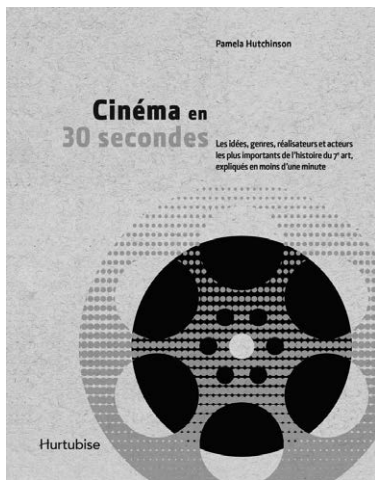
ce qui fait l'originalité de ce livre, et c'est pourquoi nous nous en faisons l'écho ici. Ses « Bouchées à la reine à ma façon » à base de quenelles de veau s'apparentent à notre vol-au-vent au poulet (p. 69). Pour accompagner son navarin d'agneau, Christiane Butterlin suggère des pommes de terre jaunes de la variété Yukon Gold (p. 68). Et sa recette détaillée de choucroute alsacienne semble facile à réaliser – mais pourquoi suggère-t-on d'accompagner ce plat traditionnel de bière dans presque tous les livres de recettes qui sont édités en France? (p. 70-71). Beaucoup trop de recettes alsaciennes comportent inévitablement une dose d'alcool, comme ce consommé au porto, dans la section « Soupes et potages » (p. 23). C'est assez moyenâgeux, compte tenu de tous les arômes disponibles de nos jours et du risque de banalisation de la consommation d'alcool sous des formes subtiles ou injustifiées.

L'ouvrage se termine comme il se doit par des recettes de gourmandises, dont les

madeleines (p. 134) et la galette des Rois à la frangipane (p. 143). Contrairement à ce qu'on voit dans bien des livres de recettes achetés en France, les températures de cuisson sont ici indiquées en degrés Fahrenheit; le système métrique semble s'être arrêté à l'entrée de nos cuisines. Ouvrage mixte combinant des éléments autobiographiques, des photographies d'enfance et près d'une centaine de recettes, *Mon Alsace au Québec* est un beau

récit d'une émigration de la France vers le Québec. L'édition et la mise en page sont pleinement réussies : sur le plan visuel, les jolies aquarelles d'Anne-Marie Belkala rappellent parfois la candeur des images de l'illustrateur alsacien Hansi, alias Jean-Jacques Waltz (1873-1951), devenu célèbre un siècle plus tôt.

**Yves Laberge**



Pamela Hutchinson (dir.) et André Gagnon (traduction). *Cinéma en 30 secondes*. Montréal, Les Éditions Hurtubise, 2019, 160 p. (Coll. « 30 secondes »).

Sous la direction de l'historienne du cinéma Pamela Hutchinson,

les auteurs et collaborateurs de cet ouvrage se livrent à l'exercice de remonter la ligne du temps pour présenter en moins de 300 mots les idées, genres, réalisateurs et acteurs les plus importants de l'histoire du septième art. L'ouvrage réussit à dresser un portrait d'ensemble de l'évolution de ce médium incontournable, de ses premières manifestations à l'époque du cinéma muet jusqu'à la production de masse contemporaine.

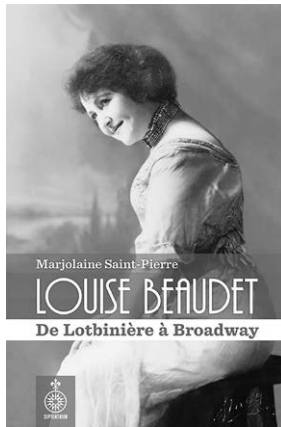
Publié dans la collection maintenant bien connue « 30 secondes », ce livre fragmenté regroupant de très courts textes est une synthèse vulgarisée qui permet d'isoler les concepts à assimiler. Les débuts du cinéma, les genres, les réalisateurs, les vedettes, les mouvements, le monde du cinéma et celui du multiplex : chaque chapitre thématique s'intéresse à la manière dont certains éléments se sont imposés dans l'évolution du cinéma. Les auteurs font ressortir dans cet ouvrage des genres incontournables et des acteurs qui ont fait école, du western à Marilyn Monroe en passant par George Lucas.

On y apprend notamment que le travail de David Wark Griffith, l'une des figures les plus importantes du cinéma muet, a servi d'outil d'énrégimentement au Ku Klux Klan.

Contraints à faire des choix, l'exhaustivité étant exclue d'office, les auteurs, qui font preuve d'une subjectivité plus ou moins grande, ont le mérite de sortir des sentiers battus hollywoodiens en incorporant dans leur propos des éléments internationaux. Pensons entre autres au réalisateur indien Satyajit Ray, à l'acteur japonais Toshiro Mifune, à la Nouvelle Vague française, à la réalisation numérique ou au New Queer Cinema. Par contre, il n'y a rien sur le cinéma québécois, mise à part la petite mention du film de 1922 *Nanouk l'Esquimau*, tourné chez les Inuits dans le Grand Nord.

Petit ouvrage sur un sujet des plus vastes, le livre est dynamiquement illustré de collages en lien avec les thèmes cités. Le tout est complété par une bibliographie très sommaire, un index, ainsi que par la présentation, pour chaque chapitre, du profil d'une personnalité majeure et d'un glossaire des termes fondamentaux relatifs aux aspects traités. Il est regrettable que plusieurs entrées dans le glossaire se répètent d'un chapitre à l'autre : Oscar, film parlant, Nouvel Hollywood, Code Hays, etc. Il aurait été plus judicieux de faire un glossaire commun en début d'ouvrage, par exemple. Mais cet ouvrage général constitue une excellente introduction grand public à l'histoire du cinéma.

**Pascal Huot**



Marjolaine Saint-Pierre. *Louise Beudet. De Lotbinière à Broadway*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2017, 177 p.

Louise Beudet, ou « Little Miss Beudet », est venue au monde le 5 décembre 1859 et à vécu jusqu'à l'âge de 88 ans. Elle est décédée le 31 décembre 1947, mais, avant que les lumières s'éteignent sur sa vie, elle connut un succès international.

Elle eut une vie vraiment incroyable; elle est surtout connue pour avoir mené de front de brillantes carrières de comédienne et de chanteuse. Elle possédait tous les talents requis pour exercer ces métiers : une combinaison de beauté, de grâce, de charisme et de qualité de voix (p. 25).

Elle parlait couramment plusieurs langues sans accent, et s'est d'ailleurs souvent fait remarquer grâce à ce talent, à travers ses différentes prestations dans divers pays.

Elle tomba amoureuse de Daniel E. Bandmann. À l'époque, il était déjà âgé de 43 ans et en était à sa seconde noce (p. 39). Leur association de travail se transforma en relation amoureuse au fil du temps. Ils achetèrent même un ranch dans le Montana conjointement sans être mariés.

Après leur séparation, Louise ne récupéra ni ses biens ni sa part de la ferme. Daniel E. Bandmann alla même jusqu'à lui réclamer mille dollars de frais administratifs non payés (p. 118).

Elle entreprit une tournée mondiale en 1880. Elle se produisit entre autres en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Inde, en Birmanie, en Chine et à Hawaï (p. 46). Elle était si connue et si admirée que certains spectateurs s'évanouissaient lors de ses prestations.

À une certaine époque, elle était si populaire qu'un navire porta son nom. Et comme si sa carrière ne lui suffisait pas, elle se lança dans la production et dans l'embauche de ses propres comédiens. Elle fut même en vedette durant six mois pendant l'Exposition universelle de Chicago de 1893 (p. 95).

Vers la fin de sa carrière, elle se tourna vers le music-hall, puis vers le cinéma muet, et elle connut, encore là, un immense succès. Elle ne franchit cependant jamais le cap du cinéma parlant...

La vie de cette petite femme de Lotbinière fut véritablement extraordinaire, et c'est avec énormément de talent que l'auteure nous la fait découvrir. Son ouvrage est magnifiquement agrémenté de photos et de documents d'époque.

Il s'agit d'un livre vraiment passionnant et rempli de détails incroyables sur la vie formidable de cette jeune femme. Heureusement que des auteurs comme Marjolaine Saint-Pierre sont là pour nous faire connaître ces gens si importants et pourtant méconnus de notre histoire.

**Johannie Cantin**

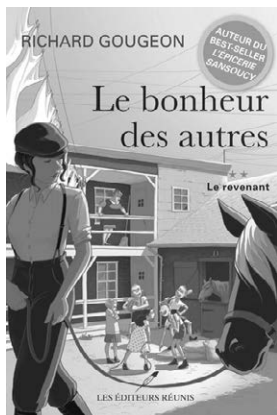


Richard Gougeon. *Le bonheur des autres, tomes 1 à 3*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Les éditeurs réunis, 2016 à 2018.

*Le bonheur des autres* est une série historique se déroulant sur trois tomes. Une fois de plus, Richard Gougeon nous fait découvrir

des personnages forts, uniques et attachants. Avec l'immense talent qu'on lui connaît, l'auteur nous transporte dans le Québec des années 1930 à 1950.

Le lecteur entre dans le quotidien d'une famille merveilleuse, mais aussi de son entourage immédiat avec qui elle partage sa routine. Grâce à l'auteur, on arrive parfaitement à saisir toute l'essence de la vie de quartier qui entoure la famille.



L'histoire débute en 1930 à Rivière-au-Renard. Méлина est envoyée à Montréal comme gouvernante, et c'est là qu'elle fait la rencontre de son futur époux, Antonin. Ce dernier met sur pied une petite entreprise de livraison dans le quartier populaire de Hochelaga, grâce à l'écurie qu'il vient d'acquérir.

Le couple vivra quelques années de bonheur, mais des événements tragiques viendront éprouver la famille. Méлина, femme forte et déterminée, mettra alors tout en œuvre pour préserver le noyau familial et voir à ce que ses filles ne manquent jamais de rien, malgré la perte tragique d'Antonin.

Au fil du temps, Méлина laisse un autre homme, Médard, entrer dans sa vie, mais ce der-

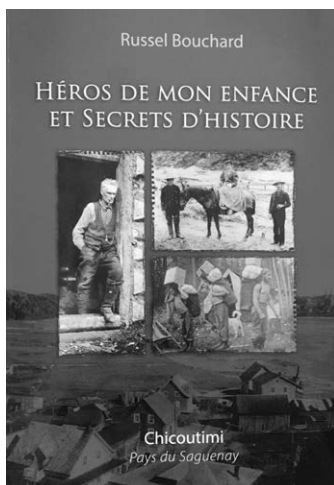
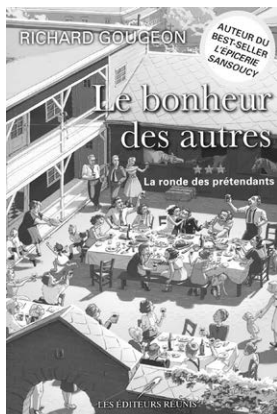
nier est loin de faire l'unanimité dans la famille. D'autant plus qu'il a été de longs mois sans donner de nouvelles durant la guerre et qu'il est revenu de celle-ci bien différent.

Il faut dire également que Méлина n'a pas complètement fait le deuil de son bel Antonin. Cependant, elle finira par comprendre qu'elle peut refaire sa vie, mais devra alors prendre de grandes décisions.

Angéлина, de son côté, poursuit son travail à l'atelier de couture, et Bénédicte rêve de s'acheter un salon de coiffure. Encore une fois, sa mère sera là pour veiller sur elle et voir à son bonheur.

C'est à travers tous ces événements de vie que l'auteur dresse le portrait d'une mère de famille comme il devait en exister beaucoup à cette époque. Des femmes prêtes à tout pour faire le bonheur des autres, même à reléguer le leur aux oubliettes.

**Johannie Cantin**



Russel-Aurore Bouchard. *Héros de mon enfance et secrets d'histoire*. Chicoutimi-Nord, Québec, 2019, 377 p.

Ce nouvel opus de l'historienne de Chicoutimi-Nord Russel-Aurore Bouchard a la même facture que son incontournable trilogie des

*Chroniques d'histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean* (2011, 2012 et 2015). Ainsi, l'auteure offre en lecture cinq textes et un mémoriel visuel sur des thématiques et des territoires variés, mais qui ont en commun un lien direct avec le Saguenay-Lac-Saint-Jean et les personnes qui y ont fait pays.

Le texte qui ouvre le bal est assurément un apport majeur et indispensable à l'élucida-

tion de l'énigme et à la dissipation du flou historique qui entourent encore aujourd'hui un personnage plus grand que nature qui a participé à la naissance de la ville de Chicoutimi : Peter McLeod (1807-1852). Dans ce qui est un véritable polar à la saguenéenne, l'auteure fait le point sur ses plus récentes recherches et découvertes sur l'exhumation et le lieu de sépulture du Métis. « Et si nous nous étions tous trompés finalement? » (p. 19). C'est la preuve indubitable que les annales chicoutimiennes ont encore beaucoup à offrir aux chercheuses et aux chercheurs chevronnés qui n'ont pas peur de remettre en question l'histoire officielle!

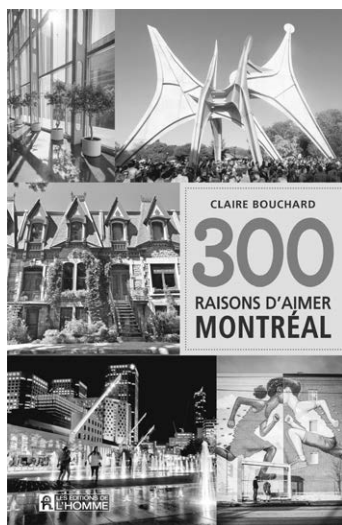
On découvre ensuite un personnage moins connu, mais qui mérite pourtant de sortir de l'anonymat : l'insoumis Michel Simard (1799-1870). Le fondateur de l'Anse-aux-Foins a tenu tête aux messieurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Avec *La destruction du quartier de la Traverse de Sainte-Anne, une profanation environnementale, patrimoniale et historique sans*

*précédent*, on se remémore la triste histoire des familles expropriées pour la construction du pont Dubuc (1970). Elles sont enfin réhabilitées ici dans un mémoriel visuel. Le récit suivant entraîne le lecteur à la suite d'Émilie Fortin et de son mari Nolasque Tremblay en plein cœur du Yukon dans l'aventure du Klondike. Cette petite fille d'Alma a été la première femme blanche à franchir l'impitoyable col Chilkoot! Pour clore ce varia, on pénètre dans le « pays énigmatique s'il en est un, pays de mystères amplifiés par les lé-

gendes toutes [sic] aussi horribles rapportées par les Indiens, les missionnaires et les voyageurs » (p. 252).

L'ensemble est abondamment agrémenté d'archives visuelles, de cartes, de notes et de références. C'est un recueil où on retrouve avec plaisir la rigueur historique alliée au style romanesque auxquels l'auteure nous a habitués.

**Pascal Huot**



Claire Bouchard [et Olivier Ruel (photographies)]. *300 raisons d'aimer Montréal*. Montréal, Les Éditions de l'Homme et Groupe Livre Québecor, 2017, 287 p.

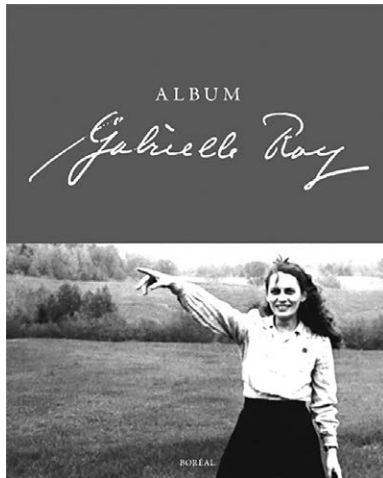
Après New York, San Francisco et Paris – qui ont tous fait l'objet d'un livre dans cette collection –, il était

logique de trouver 300 raisons d'aimer Montréal avec pour preuve 300 attractions et bonnes adresses pour les balades et le magasinage. Et les musées, les églises et les monuments? Pas beaucoup. En fait : très peu. Plutôt des endroits branchés et caractéristiques de notre époque : petits restaurants, boutiques spécialisées, bars, bistrot et cafés, idées de promenades urbaines... Sans prétendre à l'exhaustivité, on y vante également le patrimoine, par exemple la maison Descarlis [avec un « s » à la fin] sur le Chemin de la Côte-Saint-Antoine, qui date de 1698 (p. 117), le beau Musée Dufresne-Nincheri jouxtant le Parc olympique (p. 186-187), mais aussi Habitat 67, vestige moderne de l'inoubliable exposition *Terre des Hommes* de 1967 (p. 22-23). Des endroits mythiques de toutes sortes sont présentés : la basilique Notre-Dame de Montréal et ses grandes orgues (p. 37), mais aussi, dans un registre différent, Le Roi du Smoked Meat, depuis 1954 dans le quartier Rosemont (p. 210), ou encore l'orange géante du restaurant Gibeau Orange Julep (p. 126). Signes de l'urbanité typiquement nord-amé-

ricaine, on peut voir des enseignes vénérables et plusieurs lieux pittoresques comme le Chalet BBQ – avec son décor inchangé depuis 1944 (p. 118) –, la chapellerie Henri Henri, établie en 1932 (p. 64), et la plus ancienne piscine municipale, le Natatorium, avec sa façade de style Art déco datant de 1940 (p. 108). On reconnaît des éléments iconiques du paysage montréalais comme l'enseigne clignotante Farine Five Roses (p. 21) et « la pinte de lait géante » sur la rue Lucien-L'Allier, qui intrigua bien des générations d'enfants (p. 86). Et contre toute attente, on rencontre même un fragment véritable de l'ancien Mur de Berlin, exposé au Centre de commerce mondial (p. 44). Pour le plus grand bonheur des lecteurs de la présente chronique faisant place aux livres, quelques librairies sont signalées, comme la Librairie de Verdun ou encore Crossover Comics (p. 109).

Claire Bouchard connaît très bien sa métropole et on apprend beaucoup en lisant ce guide original et pratique, subdivisé en quartiers; mais on doit aussi supporter le plus futile : des graffitis (p. 208-209) et une quantité excessive de bars et de microbrasseries. Comme s'il fallait de l'alcool tous les jours! En prime, dans les dernières pages, quelques personnalités locales ajoutent leurs coups de cœur. Les magnifiques cadrages du photographe Olivier Ruel mériteraient un prix, car ceux-ci réussissent à enjoliver les endroits les plus insolites; il n'y a pas une seule photo ratée ou inintéressante en près de 300 pages. C'est le point fort de cet incomparable guide touristique très réussi, qui existe également en version anglaise (chez Juniper Publishing).

**Yves Laberge**



François, Ricard (dir.).  
*Album Gabrielle Roy*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 151 p.

Gabrielle Roy (1909-1983) a longtemps été considérée comme la plus emblématique romancière du Canada, puisqu'elle pouvait aisément rédiger

ses œuvres dans les deux langues officielles de ce pays, ce qui est exceptionnel. Ses productions littéraires et journalistiques sont considérables. Des thèses de doctorat ont porté sur ses œuvres, même à l'extérieur du Canada. Les hommages ont été nombreux depuis sa disparition et à l'occasion de ce qui aurait été son centenaire, au Manitoba, bien sûr, mais surtout au Québec; une bibliothèque de Québec porte d'ailleurs son nom, puisque Gabrielle Roy a terminé ses jours dans la capitale, au château Saint-Louis. Ultime consécration : l'intégrale de ses œuvres a été rassemblée dans une « Édition du centenaire » en douze volumes (Éditions du Boréal).

Tel un album de famille ou une biographie illustrée, ce magnifique *Album Gabrielle Roy* aux Éditions du Boréal réunit environ 160 photographies anciennes et autres reproductions montrant pratiquement tous les moments de sa longue vie : son enfance à Saint-Boniface, sa scolarité, ses années comme enseignante, puis comme journaliste, ses voyages en Europe, ses séjours dans Charlevoix (notamment à Petite-Rivière-Saint-François) et ses années de maturité. On découvre des photos d'époque montrant sa maison natale, les quartiers où elle a habité, les lieux qu'elle a visités, seule ou avec son mari. Surtout, chaque cliché est accompagné d'un commentaire pertinent indiquant précisément le nom de toutes les personnes présentes, ce qui permet de mettre un visage sur des personnages rencontrés au fil de ses écrits autobiographiques, en particulier dans *La détresse et l'enchantement*.

La présentation de l'éditeur rappelle fort justement l'importance de ne pas dissocier systématiquement les livres de leur auteur, « surtout s'il s'agit d'un écrivain comme Gabrielle Roy, qui n'a jamais séparé son œuvre de sa vie, faisant de celle-ci la matière privilégiée de celle-là (...) » (p. 9). Mais il ne s'agit pas ici d'un simple recueil d'images juxtaposées; on peut aussi suivre le processus créatif à l'œuvre, par exemple en comparant quatre versions successives du brouillon d'une page de « Jeannot-la-Corneille », l'un des récits de *Cet été chantait* (1971), en passant des notes d'un cahier ligné au tapuscrit et aux étapes suivantes (p. 106).

Essentiel pour les bibliothèques publiques, cet *Album Gabrielle Roy* comblera les inconditionnels de Gabrielle Roy par la pertinence et la rareté des documents reproduits : pages manuscrites, tapuscrits, éditions anciennes de ses premiers livres, portraits d'amis intimes (voir p. 40, 102). C'est un peu comme l'un de ces beaux albums de la collection de La Pléiade consacrée à de grands écrivains universels, avec en plus une édition encore plus luxueuse : grand format, papier à haute consistance, illustrations abondantes, couverture rigide avec jaquette – chose rare dans l'édition québécoise –, le tout pour un prix somme toute assez raisonnable. L'ouvrage se conclut bellement par des remerciements mérités de François Ricard à celle qui travaille dans l'ombre : « la directrice artistique des Éditions du Boréal, Christine Lajeunesse : cet *Album Gabrielle Roy* est le fruit de son travail autant que du mien » (p. 151).

**Yves Laberge**

Amis du Jardin botanique de Montréal. *Flore alors! La revue des jeunes passionnés de botanique*. Montréal, Les Amis du jardin botanique de Montréal, 2020 (printemps), 18 p.

Belliard, Alexandre. *Légendes d'un peuple. Tome VI*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, 99 p.

Bertrand, Luc. *Le dernier assaut. La vie du lieutenant Jean Brillant, vc, mc*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, 238 p.

Boivin, Aurélien. *Curiosités du Lac-Saint-Jean*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 223 p. (Coll. « Curiosités », 9).

Charuest, Anne-Marie. *Beloil–Mont-Saint-Hilaire. Une montagne, une rivière*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 64).

Cloutier, Jean-Claude. *Drummondville. L'industrielle*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 63).

Crégheur, Claude, Pierre Lahoud et Mélanie St-Jean. *Curiosités en Lotbinière*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 218 p. (Coll. « Curiosités », 8).

Dorion, Henri. *Îles du monde. 365 questions et réponses*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 173 p.

Esquenazi, Jean-Pierre. *Le dictateur de Charlie Chaplin*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2020, 157 p. (Coll. « Le vif du sujet »).

Falardeau, Mira. *L'art de la bande dessinée actuelle au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2020, 176 p.

Hellégouarch, Solenn. *Musique, cinéma, processus créateur. Norman McLaren et Maurice Blackburn, David Cronenberg et Howard Shore*. France, Varin, 2020, 295 p. (Coll. « Musicologies »).

Labbé, Stéphane (dir.). *Interdire le cannabis avant 21 ans. Une bonne idée?* Montréal, Fides, 2020, 116 p. (Coll. « Ce qu'en dit la science »).

Labbé, Stéphane (dir.). *Perdre du poids. Comment s'y retrouver*. Montréal, Fides, 2020, 115 p. (Coll. « Ce qu'en dit la science »).

Michaud, Louise. Clovis Bélanger (collaboration). *Les familles Bélanger et Dionne. Une histoire d'amour à Beauport*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 165 p.

Quimet, Raymond. *Pierre Miville. Un Suisse en Nouvelle-France*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, 155 p.

Provencher, Jean. *Histoires naturelles*. Montréal, Delbusso Éditeur, 2019, 156 p.

Racine St-Jacques, Jules. *Georges-Henri Lévesque. Un clerc dans la modernité*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2029, 485 p.

Société des Dix. *Cahier des Dix n° 73. Explorer la mémoire*. Québec, Les Éditions La Liberté, 2020, 377 p.

Théorêt, Hugues. *La peur rouge. Histoire de l'anticommunisme au Québec 1917-1960*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, 215 p.

Thibault, Guy. *Les fous du volant*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 190 p.

Tremblay, Sylvie. *Les récits de Philippe Tremblay 1929-1983. Arpentage primitif, mesurer le Québec*. Québec, Les Éditions Gid, 2020, 154 p.

Voyer-Léger, Catherine. *Métier critique. Nouvelle édition*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, 232 p.

**Yves Beauregard**



Théophile Hamel (Sainte-Foy, 1817 – Québec, 1870), *Georges-Barthélemi Faribault*, 1870; paraphé et daté en bas à gauche : T.H. 1870; huile sur toile, 76,5 x 63,8 cm. Achat, 1966.149. (Photo MNBAQ, Patrick Altman). Il s'agit d'une réplique d'un portrait peint par l'artiste en 1861. (Bibliothèque et Archives Canada).

Peintre français mineur et, par le fait même, méconnu, Louis-Félix Amiel entre à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1823 et devient, parallèlement, un élève du baron Jean-Antoine Gros, peintre néo-classique et pré-romantique, lui-même élève du grand Jacques-Louis David. Dix ans plus tard, Amiel obtient une médaille de deuxième classe à son premier Salon. Il continue d'exposer au Salon jusqu'en 1849, surtout des portraits, mais aussi des chevaux de course, sa spécialité. Il réalise également quelques tableaux d'histoire. Pour les Galeries historiques du Palais de Versailles, il peint au cours des années 1830, à la demande du roi Louis-Philippe, une quinzaine d'effigies historiques, des fantaisies aux noms fameux, comme Charlemagne, Pépin le Bref et Philippe-Auguste, et d'autres figures moins connues, des copies d'après des originaux authentiques.

C'est à Paris, à l'automne 1846, que Louis-Félix Amiel copie le célèbre portrait de Jacques Cartier de François Riss appartenant à la municipalité de Saint-Malo, à la demande de Georges-Barthélemi Faribault. Ce dernier, avocat, bibliographe et fonctionnaire, est un passionné d'histoire canadienne et voue, en particulier, un véritable culte à Cartier. La peinture d'Amiel sera à son tour copiée à Québec par Théophile Hamel, gendre de Faribault, en quelques exemplaires, dont l'un est conservé au MNBAQ. En vue

## L'ARRIVÉE DE JACQUES CARTIER À STADACONÉ, EN 1535

de la formation d'une nouvelle bibliothèque parlementaire et nationale, Faribault est envoyé en mission à Londres et à Paris en 1851-1852 en tant qu'agent et délégué spécial du gouvernement. C'est vraisemblablement lors de ce voyage qu'il requiert encore les services d'Amiel pour un tableau historique relatant l'arrivée de Jacques Cartier à Stadaconé en 1535. Dans son testament rédigé en 1864 (BAnQ, greffe d'Amable Bélanger, 17 mars 1864, n° 2239), Faribault fait mention de deux marines de petit format, dont les sujets se rapportent à Cartier et qu'il destine à sa fille unique, Georgina-Mathilde, l'épouse de Théophile. Lors de l'inventaire après décès du peintre, le 9 mars 1871, rue des Carrières (BAnQ, greffe de Samuel Isidore Glackemeyer, n° 5789), il est également noté la présence d'une « marine originale, encadrée, [prisée] soixante piastres ». Or, c'est l'une des descendantes directes du couple Faribault-Hamel qui offrit en vente le tableau au MNBAQ en 1980.

Le peintre d'histoire représente donc l'arrivée à Stadaconé, le 7 septembre 1535, des trois voiliers à deux mâts de l'explorateur français, chargé d'une nouvelle commission par le roi François 1<sup>er</sup>. *La Grande Hermine* (120 tonneaux), *La Petite Hermine* (60 tonneaux) et *L'Émérillon* (40 tonneaux) sont ancrés sur le majestueux « chemin du Canada » (le fleuve Saint-Laurent), aux eaux houleuses et verdâtres, et devant la masse sombre des



Étienne David (Plessis-Chenet, France, 1819 – France, vers 1900), d'après Louis-Félix Amiel, *Arrivée de Jacques Cartier à Québec, 1535*, de l'album *Canada. Dessins historiques*, 1862; lithographie, 24,3 x 31,1 cm (papier); 12,8 x 18,4 cm (image). Don de Gérard Morisset, 1957. 183.02. (Photo MNBAQ, Idra Labrie).



Louis-Félix Amiel (Castelnaudary, France, 1802 – Joinville-Le-Pont, France, 1864), *L'Arrivée de Jacques Cartier à Stadaconé, en 1535*, vers 1850; huile sur toile, 30 x 46 cm. Achat, 1980. 13. (Photo MNBAQ, Patrick Altman).

Laurentides. Les trois navires, aux voiles semi-déployées et battant pavillons blancs, sont escortés de barques – dont l'une montre Cartier se tenant debout, à l'arrière de l'embarcation – sous un ciel couvert, mais transpercé, vers la droite, de forts rayons de soleil. Le pilote est alors accompagné par les deux fils du chef Donnacona, rencontrés à Gaspé et amenés en France lors du premier voyage de 1534. Ce sont des Iroquoiens sédentaires qui habitent Stadaconé, qui signifie « roc debout » ou « grande falaise », une bourgade située près de la rivière Sainte-Croix (aujourd'hui Saint-Charles à Québec).

On peut associer à la composition d'Amiel un autre tableau historique contemporain, tout aussi évocateur et pittoresque, lié au navigateur malouin, exécuté par le peintre de marine

français Théodore Gudin. Il s'agit du *Jacques Cartier découvre le Canada, en 1534*, commandé en 1842, exposé au Salon en 1847 et acquis la même année par la Maison du Roi (aujourd'hui au Musée national du Château de Versailles). Les toiles d'Amiel et de Gudin ont fait l'objet de lithographies gravées par Étienne David, imprimées par Joseph Lemercier à Paris et publiées par les soins de la Société littéraire et historique de Québec en 1862, à l'instigation de Faribault, son bibliothécaire honoraire et son président de 1849 à 1859. On en retrouve des exemplaires dans diverses collections publiques, notamment dans l'album *Canada. Dessins historiques*, un don de Gérard Morisset au Musée de la province de Québec (l'actuel MNBAQ). Cet album regroupe six lithographies de format in-quarto reliées à Cartier, soit le portrait de Hamel gravé par Samuel Freeman à New York en 1849, les compositions d'Amiel et de Gudin, et trois dernières par David, aussi datées de 1862, en l'occurrence deux vues du manoir du Malouin à Limoëlou, en France, d'après Léopold Massard, ainsi que la scène *Conférence entre Jacques Cartier et les sauvages de Stadaconé, en 1536*, d'après le grand tableau de Samuel Hawksett, incidemment commandé en 1859 par Faribault lui-même (Musée de la civilisation).

Quant au tableau d'Amiel, il connaîtra une belle fortune avec une diffusion à large échelle grâce aux épreuves en divers formats du photographe Louis-Prudent Vallée (Musée de la civilisation et MNBAQ), à une carte postale (BANQ) et à un timbre émis lors du tricentenaire de Québec en 1908. Signalons enfin que le Torontois John David Kelly de même que le Montréalais Walter Baker, tous deux peintres et illustrateurs d'histoire, s'inspireront très librement de sa scène historique dans des aquarelles lavées au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (MNBAQ et BAC). À la suite des reconstitutions avant-gardistes du Canadien Joseph Légaré, la composition d'Amiel peut donc compter parmi les premiers tableaux d'histoire du Canada. Ce qui n'est pas rien!

**Mario Béland, msrc**  
**Historien de l'art**



François Girard. ([https://www.youtube.com/watch?v=-AjAw0e\\_Uno&t=19s](https://www.youtube.com/watch?v=-AjAw0e_Uno&t=19s))

## LE METTEUR EN SCÈNE FRANÇOIS GIRARD DE RETOUR À QUÉBEC

Cinéaste et metteur en scène, François Girard était de retour à Québec, sa ville natale, pour y présenter l'opéra *Le vaisseau fantôme* de Richard Wagner, à l'occasion du 9<sup>e</sup> Festival d'opéra de Québec.

Ces quatre représentations grandioses de juillet et août 2019 furent un événement historique mémorable. C'était la première fois que l'opéra *Le vaisseau fantôme* (*Der fliegende Holländer*) de Richard Wagner était monté sur scène à Québec, et c'était en outre la première fois en près d'un siècle qu'un opéra de Richard Wagner était présenté sur scène dans la ville de Québec. Selon Bertrand Guay, qui rédigea les notes du programme du *Vaisseau fantôme* pour les représentations de juillet et août 2019 au Grand Théâtre de Québec, la dernière présentation publique d'un opéra wagnérien à Québec remontait à 97 ans : « [en] novembre 1922, la Troupe du San Carlo de New York présentait *Lohengrin* au Capitole – en italien! ». Entre-temps, l'Orchestre symphonique de Québec avait souvent mis à son programme des œuvres de Wagner, mais c'était sans la présence d'acteurs et actrices et d'un chœur sur scène; autrement dit, sans mise en scène, sans costumes ni maquillages et sans décor.

L'intrigue du *Vaisseau fantôme* ne se résume pas à un simple triangle amoureux : un explorateur épuisé et apparemment déchu y fait la rencontre d'un capitaine qui lui promet la main de sa fille Senta, sans savoir que celle-ci est secrètement amoureuse du valeureux Erik. Ce qui pourrait dans d'autres circonstances devenir un chassé-croisé cocasse devient avec Wagner un drame indénouable opposant la loyauté filiale à la fidélité des sentiments et au respect des serments.

La mise en scène de l'équipe de François Girard était imposante et grave : un décor montrait le majestueux vaisseau, entouré de personnages sombres qui formaient une masse subdivisée en deux groupes : le chœur des hommes et celui des femmes. Les critiques musicaux ont souvent remarqué – avec raison – que les mises en scène de François Girard s'apparentent à des films ou à du théâtre contemporain, par leur côté statique et solennel. L'ouverture du spectacle est saisissante et crée une impression de plénitude : le spectateur plongé dans une pluie d'images superposées se demande momentanément s'il assiste à une représentation scénique ou à un film en trois dimensions!



Affiche de l'opéra Le Hollandais volant. (<https://festivaloperaquebec.com/>)

Parmi les solistes présents sur scène, tous excellents, se distinguait Erik, l'amoureux désespéré de la pure Senta, la fille de Daland. Ce n'est pas la coïncidence des prénoms qui a permis au ténor Éric Laporte de donner dans son rôle d'Erik une interprétation italianisante et sensible; sa voix chargée d'émotion et nuancée était parfois bouleversante, surtout au troisième acte. Pour sa part, l'Orchestre symphonique de Québec a accompagné de manière splendide le Chœur de l'Opéra de Québec, et les cuivres – si importants dans l'univers wagnérien – se sont particulièrement démarqués.

François Girard a généreusement accordé des entretiens aux médias et a accepté de discuter de la ville de son enfance lors de l'émission *Québec sur demande*, télédiffusée sur Radio-Canada à Québec, le 25 juillet 2019. La particularité de cette entrevue est d'avoir été réalisée dans un autobus de Québec! Avec des passagers! Sur un véritable parcours! On peut la revoir en ligne sur le site de Radio-Canada à Québec.

Espérons que nous pourrions voir une autre production scénique de François Girard lors de la prochaine édition du Festival d'opéra de Québec. Et surtout, souhaitons que nous n'ayons pas à attendre un autre siècle avant de revoir un opéra de Richard Wagner à l'affiche sur une scène de Québec!

**Pour en savoir plus :**

Festival d'opéra de Québec

<https://festivaloperaquebec.com>

Le vaisseau fantôme à Québec

<https://festivaloperaquebec.com/le-vaisseau-fantome/>

« Parlons opéra avec François Girard dans un autobus », Québec sur demande, Radio-Canada à Québec, 25 juillet 2019.

<https://ici.radio-canada.ca/tele/quebec-sur-demande/site/segments/reportage/126215/francois-girard-opera-autobus-rtc>

**Yves Laberge**

LES ÉDITIONS GID **LES ÉDITIONS GID** [leseditionsqid.com](http://leseditionsqid.com) • 418 877-3110

<p>Des <b>TENTES</b> aux <b>MAISONS</b> La sédentarisation des Innus Paul Charest Les Éditions GID 978-2-89634-431-4 • 1024 p. • 49,95 \$</p>	<p><b>Drummondville</b> L'INDUSTRIEUSE Jean-Claude Cloutier Les Éditions GID 978-2-89634-430-7 • 208 p. • 34,95 \$</p>	<p><b>Belœil-Mont-Saint-Hilaire</b> UNE MONTAGNE, UNE RIVIÈRE Anne-Marie Charuest Les Éditions GID 978-2-89634-437-6 • 208 p. • 34,95 \$</p>	<p><b>CURIOSITÉS</b> en Lotbinière Claude Crégheur, Mélanie St-Jean et Pierre Lahoud Les Éditions GID 978-2-89634-433-8 • 224 p. • 24,95 \$</p>	<p><b>CURIOSITÉS</b> du Lac-Saint-Jean Aurélien Boivin Les Éditions GID 978-2-89634-436-9 • 224 p. • 24,95 \$</p>
---	--	--	---	---

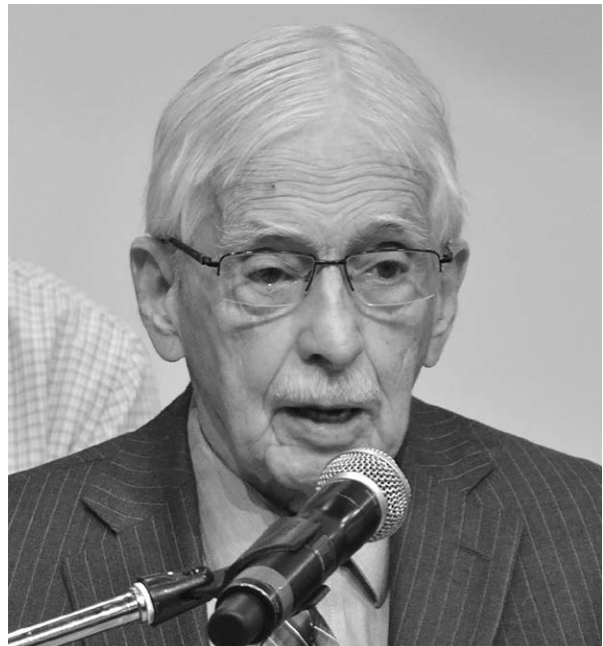
## LOUIS-EDMOND HAMELIN (1923-2020) : LE PÈRE DE LA NORDICITÉ QUÉBÉCOISE

Le Québec est en deuil de l'un de ses penseurs les plus reconnus sur la scène internationale, le géographe Louis-Edmond Hamelin, décédé le 11 février 2020.

Louis-Edmond Hamelin est l'un de ces intellectuels qui ont marqué profondément leur discipline. Spécialiste des régions nordiques, il a laissé à la langue française plusieurs mots nouveaux pour décrire divers aspects de cette réalité méconnue, comme nordicité, pergélisol (sol gelé en permanence), glaciol (relatif aux glaces flottantes). Cette passion pour la terminologie l'a d'ailleurs amené à s'inscrire à la maîtrise en linguistique à l'Université Laval, à l'âge de 64 ans.

Henri Dorion résume sa contribution majeure en ces termes : « Louis-Edmond Hamelin a réussi à définir cette entité abstraite et inconnue qu'était le Nord. Il a amené les autorités, les chercheurs et nous, gens du Sud, à se familiariser avec la pertinence de se tourner vers cette région trop longtemps oubliée ». Homme de terrain, il a multiplié les expéditions en zones arctique et subarctique, pour en observer le paysage et les habitants.

En 1961, il a mis sur pied le réputé Centre d'études nordiques de l'Université Laval, qu'il a dirigé jusqu'en 1972. Après sa carrière de professeur à l'Université Laval, qui s'est étendue de 1951 à 1978, il a relevé un nouveau défi en devenant recteur de l'Université du Québec à Trois-Rivières jusqu'en 1983. Il a continué à publier sur divers sujets durant sa retraite. En 2011, il a été invité au dévoilement du Plan Nord par le premier ministre Jean Charest. Selon les propos rapportés par Michel Corbeil du quotidien *Le Soleil*, le respecté géographe voyait ce nouveau plan de développement comme un rapprochement entre le Québec du Sud et celui du Nord, une cause à laquelle il avait consacré toute sa vie.



LOUIS-EDMOND HAMELIN (1923-2020) (YouTube).

L'œuvre de Louis-Edmond Hamelin se situe au carrefour des sciences de la nature et des sciences humaines. En effet, le géographe a été aussi sociologue, anthropologue et historien. Ses études sur les Autochtones et le rang d'habitat, en particulier, représentent des contributions importantes à la connaissance du Québec. La revue *Cap-aux-Diamants* a fait appel à lui à quelques reprises pour des articles portant sur l'hiver, la nordicité et la tragédie aérienne du mont Obiou, en 1950, dans laquelle ont péri 58 Québécois et membres d'équipage.

## UN INTÉRÊT ACCRU POUR LES SERVICES EN LIGNE

La pandémie de la COVID-19 a frappé très durement le milieu culturel. Librairies, musées, bibliothèques publiques, services d'archives ont dû fermer leurs portes au public dans le cadre des mesures de confinement qui ont été décrétées par les gouvernements. Les grands événements, dont les salons du livre printaniers, ont été annulés. Enfin, la suspension des activités des distributeurs et des imprimeurs a forcé les éditeurs à revoir leur programme éditorial.



Un des points de presse du célèbre trio : François Legault, Danielle McCann, Horacio Arruda (YouTube). (<https://www.banq.qc.ca/accueil/>).

Divers organismes, dont les musées et les bibliothèques publiques, ont répondu à la crise en maintenant les communications avec leurs usagers par Internet via les médias sociaux et les infolettres ou bulletins d'information. Plusieurs musées ont profité de l'occasion pour faire connaître leur contenu numérique et, dans certains cas, pour élargir leur offre. Les expositions virtuelles et les bases de données décrivant les collections sont autant de ressources en ligne qui ont permis aux institutions muséales de poursuivre leur mission en attendant de rouvrir leurs portes. Quant aux bibliothèques, elles ont misé elles aussi sur leurs collections numériques.

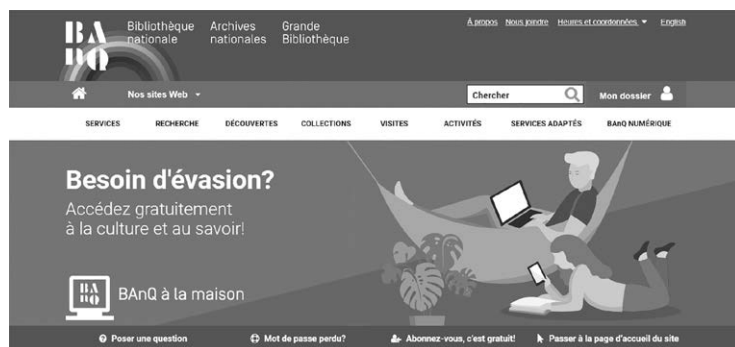
## BANQ À LA MAISON

C'est sous ce titre qu'a été créée, pour la durée du confinement provoqué par la pandémie du nouveau coronavirus, une page d'accueil temporaire du portail Web de Bibliothèque et Archives nationales du Québec afin d'y présenter des suggestions choisies parmi l'offre numérique de BANQ.

Cette page permet à chaque clientèle, notamment aux enfants et aux adolescents, de repérer des ressources, des activités et des contenus susceptibles de les intéresser. Le programme quotidien comporte des activités et des ateliers en ligne qui permettent de s'initier à la sculpture numérique, à la guitare, et même au tricot! Il est aussi possible de réaliser son arbre généalogique, de s'initier à la modélisation 3D ou d'écouter la lecture d'un conte.

De leur côté, les librairies indépendantes et les éditeurs ont continué de recevoir les commandes du public lecteur pour les livres imprimés. Ceux disponibles en version numérique ont pu être achetés sur les diverses plateformes de vente en ligne. Le commerce du livre bénéficiera sans doute de la campagne de publicité visant à favoriser l'achat local, mais plusieurs artisans de ce secteur de l'industrie culturelle ont manifesté des inquiétudes face à l'avenir. En effet, si les achats en ligne ont augmenté durant la pandémie, ces revenus ne compenseront pas les pertes liées à l'interruption des activités normales.

Dans ce contexte exceptionnel, *Cap-aux-Diamants* a poursuivi ses activités de production de la revue en mode télétravail. La page Facebook du magazine a continué de diffuser des contenus historiques originaux ou relayés depuis d'autres sources. Par ailleurs, la mise à niveau du site Web, entreprise en début d'année et en bonne voie de réalisation, facilitera les communications avec les abonnés. Grâce à un module de transaction, il sera en effet possible d'acheter le dernier numéro et les numéros antérieurs encore disponibles, de s'abonner ou de renouveler son abonnement et de contribuer à la pérennité de la revue, qui poursuit sa mission de diffusion des connaissances historiques depuis 1985.



Trois semaines après le début du confinement, le président-directeur général de BANQ notait une augmentation de 35 % des visites sur le portail de l'organisme. La moyenne des emprunts faits par les abonnés sur les différentes plateformes de prêt numérique était passée de 3 700 à 6 500 par jour.

**Jacques Saint-Pierre**



Samuel de Champlain et sa jeune épouse, défilé historique, tricentenaire de Québec.

Photo de Keystone View Company (23 juillet 1908).

(Musée McCord [<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/MP-1981.94.37.1L/>])

L'épouse de Samuel de Champlain, Hélène Boullé, arrive à Québec le 7 juillet 1620. Elle est mariée à Champlain depuis 1610. Ce dernier est beaucoup plus âgé qu'elle : au moment de leur union, Hélène a douze ans et Samuel en a plus de trente. Il s'agit d'un mariage d'intérêt permettant à Champlain d'avoir un meilleur accès à la cour, Nicolas Boullé, le père d'Hélène, étant secrétaire de la Chambre du roi. Puisqu'elle n'est pas nubile, le contrat de mariage précise que les époux doivent attendre deux ans avant de cohabiter. Née de parents calvinistes, Hélène se convertit au catholicisme vers 1612. Huit ans plus tard, elle choisit d'accompagner son mari en Nouvelle-France.

Après la traversée de l'Atlantique, à Tadoussac, la voyageuse rencontre son frère Eustache, qui est dans la colonie depuis deux ans et à qui Champlain confie plusieurs missions de confiance, dont la garde du fort Saint-Louis sur la pointe du cap aux Diamants. Souvent seule en raison des obligations de commandant de son époux, madame de Champlain fréquente peu les autres femmes de Québec. Ses relations avec Marie Rollet, épouse de Louis Hé-

## IL Y A 400 ANS HÉLÈNE BOULLÉ ARRIVE À QUÉBEC

bert, restent très limitées. Hélène Boullé préfère socialiser avec les Amérindiens, qui admirent la beauté de ses traits et de ses habits ainsi que son miroir, souvent suspendu à sa ceinture... Elle étudie même la langue algonquienne suffisamment pour enseigner le catéchisme aux jeunes des Premières Nations. C'est toutefois dans la toponymie qu'on retrouve le principal legs d'Hélène Boullé au Québec. En effet, en 1611, Samuel de Champlain nomme *sainte Elaine* une île de trois kilomètres de longueur au sud de Montréal, fort probablement en l'honneur de sa jeune épouse. C'est la fameuse île Sainte-Hélène qui accueillera l'Expo 67. De plus, depuis 1921, le canton Boullé dans le nord de Lanaudière rappelle le souvenir d'Hélène Boullé.

En 1624, après quatre ans à Québec, Hélène repasse définitivement en France et retourne habiter avec ses parents, rue d'Anjou à Paris. Épouse fidèle, elle veille aux intérêts de Champlain, notamment lors d'une poursuite en 1627 contre Guillaume de Caën, qu'elle somme de payer des émoluments à son époux. Après la mort de Champlain le 25 décembre 1635, Hélène Boullé vit une triste période de veuvage. La nouvelle du décès du fondateur de Québec lui parvient en août 1636. Trois mois plus tard, elle reçoit son testament, dont l'exécution donne lieu à une série de contestations judiciaires qui se termine à l'automne 1639.



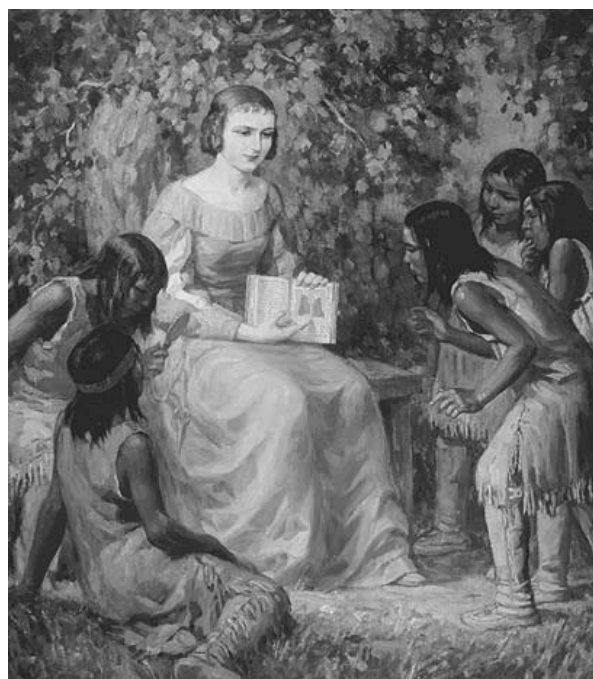
Arrival of Madame Champlain at Quebec 1620.  
Reproduction d'une huile sur toile de Frank Craig peinte en 1909.  
(Bibliothèque et Archives Canada).

En effet, la succession de Champlain est complexe : ses biens en Canada sont donnés à la Vierge sous le vocable de Notre-Dame-de-Re-couvrance, tandis que ses biens en France sont donnés sous conditions. Cette affaire reste compliquée et sujette à plusieurs interprétations; elle peut être approfondie par la lecture des articles de Robert Le Blant en 1963 et 1964 et de Lucien Campeau en 1979. Il suffit de mentionner ici que Madame de Champlain est ennemie de la chicane et qu'elle abandonne ses droits acquis par contrat de mariage.

Elle réalise ensuite son désir souvent formulé de devenir une ursuline en entrant au monastère de Sainte-Ursule à Paris le 7 novembre 1645. Elle prend le voile blanc sous le nom de sœur Hélène de Saint-Augustin. D'abord bienfaitrice, puis novice, elle quitte Paris pour aller fonder le monastère des ursulines de Meaux. Selon sa biographe, sœur Marie-Emmanuel Chabot, Hélène trouve le joug pesant en raison de son âge et de ses habitudes d'indépendance. Mère de Saint-Augustin fait donc profession à Meaux le 4 août 1648 et devient la supérieure du monastère. Les *Chroniques de l'ordre* rapportent

qu'elle a à subir de lourdes épreuves, souvent incompatibles avec son tempérament vif. Hélène Boullé décède en odeur de sainteté le 20 décembre 1654 à l'âge de 56 ans.

### François Droüin



Madame Champlain enseignant aux enfants indiens, 1620.  
Reproduction d'une huile sur toile d'Adam Sheriff Scott (vers 1931).  
(Bibliothèque et Archives Canada).



Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec



**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC**  
Fondée en 1937

Pour recevoir régulièrement des publications de haute qualité :

- le bulletin *Québecensia*
- le *Calendrier des vues anciennes de Québec*
- la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)

Pour rencontrer d'autres passionnés d'histoire

Pour assister gratuitement aux activités organisées par la Société historique de Québec :

- les conférences publiques
- les expositions présentées par la Société

Pour profiter de notre centre de documentation

Pour bénéficier d'un tarif préférentiel :

- sur le prix courant de nos publications
- sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158 Québec (Québec) G1R 5X8

Téléphone : 418 694-1020 poste 256

Courriel : [info@societehistoriquedequebec.qc.ca](mailto:info@societehistoriquedequebec.qc.ca)

Site Internet : [www.societehistoriquedequebec.qc.ca](http://www.societehistoriquedequebec.qc.ca)

[www.facebook.com/Société-historique-de-Québec-157594394301478/](https://www.facebook.com/Société-historique-de-Québec-157594394301478/)



Centre  
d'Archives Régionales  
SÉMINAIRE DE NICOLET

Heures d'ouverture :  
du lundi au vendredi  
de 9 h à 12 h  
de 13 h à 16 h 30

... témoin de notre histoire...

645, boul. Louis-Fréchette, Nicolet J3T 1L6  
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543  
Courrier électronique : [secretariat@car-sn.ca](mailto:secretariat@car-sn.ca)  
Site internet : <http://archivesseminairnicolet.wordpress.com>

### MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

**Exposition permanente.**

*Par les fenêtres de l'école... Coups d'œil sur notre histoire*

**Jusqu'au 2 août 2020.**

*Du grenier au salon*

**Jusqu'au 22 décembre 2020.**

*À vous de jouer*

### POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

**Jusqu'au 30 avril 2024.**

*Génération Mtl*

**Jusqu'au 10 janvier 2021.**

*Dans la chambre des merveilles*

**Jusqu'au 4 octobre 2020.**

*Les Incas... c'est le Pérou!*

### MUSÉE McCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**Exposition permanente.**

*Porter son identité. La collection Premiers Peuples*

**Jusqu'au 9 août 2020.**

*Griffintown – Montréal en mutation*

**Jusqu'au 1 novembre 2020.**

*Chapleau – Profession : caricaturiste*



### CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL (BIENTÔT LE MEM)

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

**Exposition permanente.**

*Traces. Lieux. Mémoires*

**Jusqu'au 11 octobre 2020.**

*Explosion 67 – Terre des jeunes*

### MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

**Expositions de référence.**

*La colonie retrouvée*

*Mutations*

*Partir sur la route des francophones*

### MUSÉE POP

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

**Jusqu'au 11 février 2029.**

*Attache ta tuque! Une virée décoiffante dans la culture québécoise*

**Jusqu'au 13 septembre 2020.**

*Autour d'une broue : l'aventure de la bière au Québec*

**Jusqu'au 24 septembre 2023.**

*L'ADN des superhéros – une expo-aventure jeunesse*

### MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

**Jusqu'au 7 septembre 2020.**

*Non cédées – Terres en récit*

**Jusqu'au 12 octobre 2020.**

*Reines d'Égypte*

### MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

**Expositions permanentes.**

*350 ans de pratiques artistiques au Québec*

**Jusqu'au 31 octobre 2020.**

*Doyon-Rivet. Pavlova : œuvre éphémère*

**Jusqu'au 15 novembre 2020.**

*Ensemble(s)*

*Galerie famille*

**Jusqu'au 24 janvier 2021.**

*Errance sans retour*

**Jusqu'au 22 novembre 2020.**

*Manasie Akpaliapik*

*Univers inuit*

## MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

**À partir du 28 mars 2020.**

*Paris au temps du postimpressionnisme  
Signac et les Indépendants*

**Jusqu'au 9 août 2020.**

*Yehouda Chaki : Mi Makir*

**Jusqu'au 13 septembre 2020.**

*Manuel Mathieu*



## MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

**Exposition permanente.**

*Le grand large – Exposition  
Gaspésie... le grand voyage! – Exposition*

**Jusqu'au 4 octobre 2020.**

*Raymond Jacob. Gaspésie 1954 – Exposition*

## EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

**Exposition permanente.**

*Arrête, regarde, écoute : train en vue?*

## MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

**Expositions permanentes.**

*Céramique de Beauce  
La Beauce : mythes et réalité*

## MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

**Expositions permanentes.**

*Philippe Aubert de Gaspé. L'héritage remarquable  
d'un « ancien Canadien »  
Cueillettes d'hier et d'aujourd'hui  
Souvenirs de table  
Excusez-la!*

## MUSÉE DES RELIGIONS DU MONDE

(900, boul. Louis-Frédéric, Nicolet)

**Exposition permanente.**

*Êtes-vous prêts?*

**Jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 2020.**

*Lumière des francs-maçons*

## MUSÉE NATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE

(400, rue Hériot, Drummondville)

**Expositions permanentes.**

*La collection d'appareils  
La collection Bruce & Bissera Anderson  
Collection Germain Beauchamp*

## ÉDIFICE DESJARDINS

(59, avenue Bégin, Lévis, Québec, G6V 4C4)

**Expositions permanentes.**

*POP-SAC-À-VIE... sur les traces d'un mouvement*

**Exposition temporaire.**

*Innover pour coopérer*

## MAISON ALPHONSE-DESJARDINS

(6, rue du Mont-Marie, Lévis, Québec, G6V 1V9)

**Exposition permanente.**

*L'empreinte d'un couple*

## MUSÉES DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

**Expositions permanentes.**

*Le temps des Québécois  
C'est notre histoire  
Observer. L'expo qui déroutel*

**Jusqu'au 3 janvier 2021.**

*Broue. L'homme des tavernes*

**Jusqu'au 31 janvier 2021.**

*La tête dans le nuage*

**Jusqu'au 5 septembre 2022.**

*M comme caca*

**Yves Beauregard**

# PARTAGEZ NOS TRÉSORS!

À la suite de la réorganisation de ses espaces,  
**CAP-AUX-DIAMANTS** est heureuse de partager  
les grands crus de ses réserves.

Nous vous offrons la chance de vous procurer les numéros  
antérieurs au prix exceptionnel de 5 \$ + taxes  
et manutention.

## ATTENTION

Les numéros de l'année en cours sont au prix courant de 9,50 \$

**QUANTITÉS LIMITÉES**

Rien de plus simple,  
téléphonez-nous : 418 656-5040

### OFFRE D'ABONNEMENT

**ABONNEMENT :**

1 an : 35 \$ | 2 ans : 60 \$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45 \$ | 2 ans : 80 \$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

Pour commander :  
418 656-5040

- Je m'abonne pour 1 an  / 2 ans
- J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an  / 2 ans

**MODE DE PAIEMENT :**

- chèque  Visa  MasterCard

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone (    ) \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

N° de carte \_\_\_\_\_

Exp. \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

CAP-AUX-DIAMANTS, C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8  
(418) 656-5040 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



MOT DE LA RÉDACTION

FIGURES DE PROUE  
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

UN CHAÎNTE DE LA MODERNITÉ, ALI  
RENÉ TRANQUILLE, LIBRAIRE DE L'É  
N GRAND MAÎTRE DE LA TRADITION  
IL PREMIERS LOGIS DE L'HISTOIRE  
ERARD THIBAUT, LE ROI DU CABARET

ÉCOLE DES FILLES, LES URUSINES  
9 ANS DE SOINS HOSPITALIERS, L'HE  
ELAGER LE CORPS ET SAUVER L'ÂME  
S AUGUSTINES DE QUÉBEC

MAGIENS DE LA RUE SAINT-JEAN, C'EST ILLU DU QUÉB  
RISANS DES CARRÉS POPULAIRES, ALPHONSE DESJARDINS  
BIEN DU DRAPAIL DE CARILLON,  
S DE GONZAQUE BAILLEBOURG

45 AU MUSÉE DU QUÉBEC  
75 AGENDA DES EXPOSITIONS  
77 LE CABINET DES SOCIÉTÉS  
78

55 Page couverture





# Société généalogique canadienne-française

*Depuis 1943, la SGCF offre*

*Une bibliothèque branchée, des milliers de monographies, des répertoires, des actes notariés transcrits, des fonds d'archives... et plus encore!*

- ♦ *du soutien aux chercheurs*
- ♦ *des conférences mensuelles*
- ♦ *des formations enrichissantes*
- ♦ *la revue Les Mémoires*

**ENEZ NOUS VOIR!**

**DEVENEZ MEMBRE!**

3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5  
Téléphone : 514-527-1010 - Courriel : [info@sgcf.com](mailto:info@sgcf.com)  
[www.sgcf.com](http://www.sgcf.com)



Société de généalogie de Québec  
fondée en 1961

*Remontez dans le temps!*

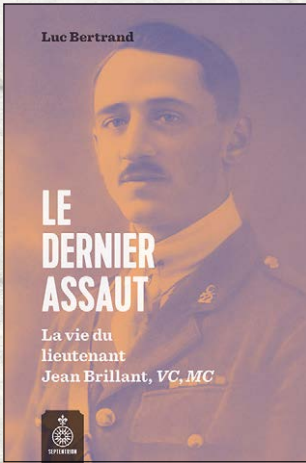
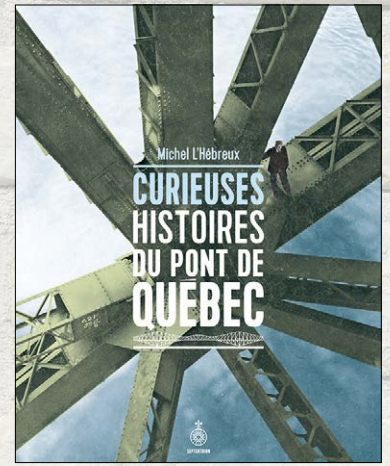
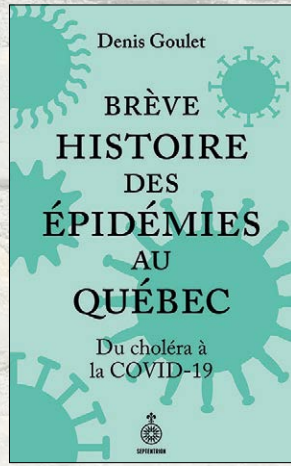
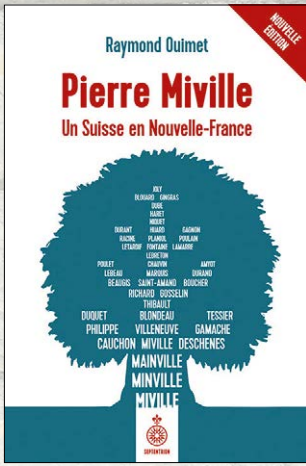
## LA SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC...

- ... EST LA RÉFÉRENCE dans le domaine de la généalogie de Québec;
- ... EST LA DEUXIÈME PLUS GRANDE société de généalogie francophone du Québec;
- ... EST ENTIÈREMENT ADMINISTRÉE par des bénévoles dévoués;
- ... EST MAJORITAIREMENT FINANCÉE par ses membres et ses activités sans subvention gouvernementale ou municipale.

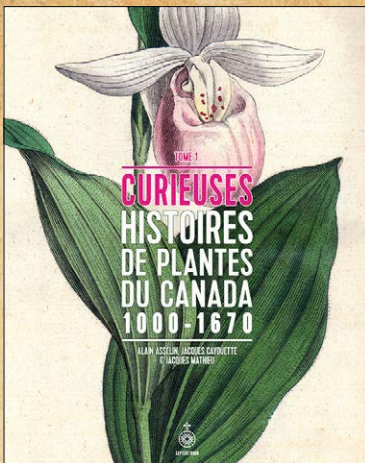
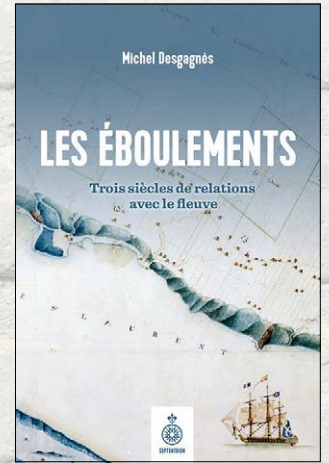
Devenez membre et visitez notre centre de documentation  
situé au Pavillon Louis-Jacques-Casault de l'UL!

Soyez « **verts** » et utilisez le transport en commun  
vers la station de l'Université Laval.

Consultez notre site : [www.sgq.qc.ca](http://www.sgq.qc.ca).  
Tél. : 418 651-9127



  
**SEPTENTRION**



**TOUJOURS LA RÉFÉRENCE  
EN HISTOIRE AU QUÉBEC**

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

